

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

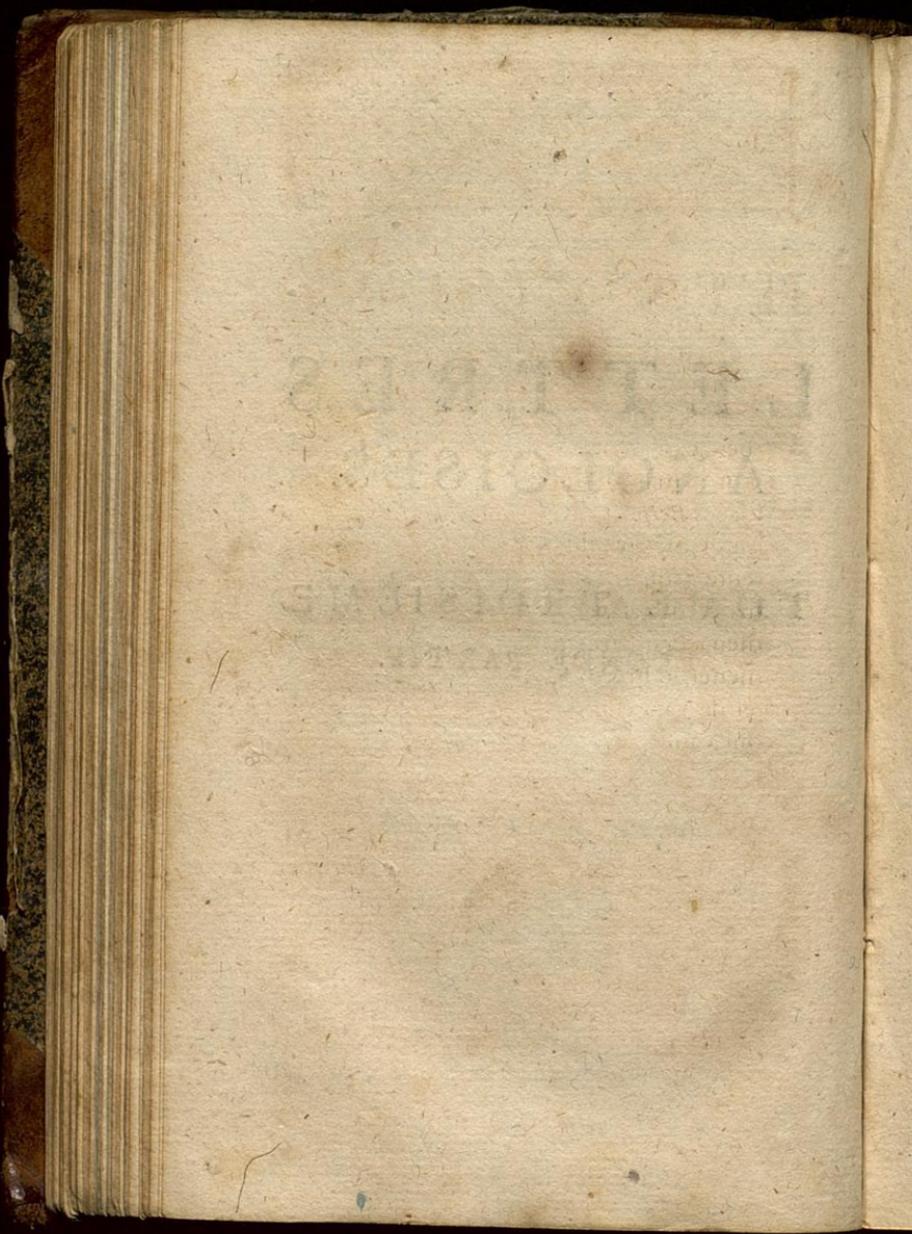
Lettres Angloises. Tome Troisieme. Seconde Partie.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1802

LETTRÉS
ANGLOISES.

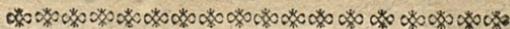
TOME TROISIÈME.
SECONDE PARTIE.







HISTOIRE
DE
CLARISSE
HARLOVE.



LETTRE CXIII.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Vendredi 14 d'Avril.

VOICI les circonstances d'une conversation dont je fors, avec M. Lovelace, & que je dois nommer agréable.

Il a commencé par m'apprendre qu'il venoit d'être informé, que mes amis ont abandonné tout d'un coup la résolution de me poursuivre, ou de me faire rentrer sous le

joug ; & qu'il ne lui restoit par conséquent que de savoir mes intentions ; c'est-à-dire, ce que je voulois faire & ce que je voulois qu'il fit.

Je souhaitois, lui ai-je dit, qu'il partît immédiatement. Lorsqu'on sauroit dans le monde que je serois absolument indépendante de lui, on se persuaderoit sans peine que les mauvais traitemens de mon Frere m'ont forcée de quitter la Maison Paternelle : & c'étoit une apologie de ma conduite que je pouvois faire avec justice, autant pour la justification de mon Pere que pour la mienne.

Il m'a répliqué, avec beaucoup de douceur, que si mes amis demeuroient fermes dans cette nouvelle résolution, il n'avoit aucune objection à former contre mes volontés : mais qu'étant assuré en même tems qu'ils n'avoient pris ce parti que dans la crainte des malheurs, où mon Frere pouvoit être entraîné par une aveugle vengeance, il étoit porté à croire qu'ils reprendroient leur premier dessein aussitôt qu'ils croiroient le pouvoir sans danger.

C'est un risque, Mademoiselle, a-t-il continué, auquel je ne saurois m'exposer. Vous le trouveriez vous-même étrange. Cependant je n'ai pas plutôt appris leur nouvelle réso-

réfolution, que je me suis crû obligé de vous en instruire & de prendre là-dessus vos ordres.

Je ferois bien-aîse, lui ai-je dit, (pour m'assûrer s'il n'avoit pas quelque vûe particuliere) de savoir quel est votre propre avis.

Il me feroit aîsé de vous l'expliquer, si je l'osois, si j'étois sûr de ne pas vous déplaire; si ce n'étoit pas rompre des conditions qui seront inviolables pour moi.

Dites, Monsieur, ce que vous pensez. Je suis libre d'y donner mon approbation ou de la refuser.

Pour temporiser, Mademoiselle, en attendant que j'aie le courage de parler plus haut, (le courage, ma chere! ne plaignez-vous pas M. *Lovelace* de manquer de courage?) je vous proposerai seulement ce que je crois le plus capable de vous plaire. Supposons, si votre penchant ne vous porte pas chez *Mylady Lawrence*, que vous fîssiez un tour du côté de Windsor.

Pourquoi Windsor?

Parceque c'est un lieu agréable: parcequ'il est à portée de Berkshire, d'Oxford, de Londres: de Berkshire où Mylord M... est à présent; d'Oxford, dans le voisinage duquel *Mylady Lawrence* fait sa demeure; de Londres, où vous serez toujours libre de vous



retirer, & où je pourrai moi-même, si vous l'exigez, choisir ma retraite pendant votre séjour à Windsor, sans être fort éloigné de vous.

Cette ouverture ne m'a pas déplu. Je n'ai pas eu d'autre objection à lui faire que le désagrément de me voir trop loin de *Miss Howe*, à qui je souhaitois de pouvoir toujours donner de mes nouvelles dans l'espace de deux ou trois heures.

Si j'avois des vûes sur quelque autre lieu que Windsor, il n'attendoit que mes ordres, pour m'y faire préparer un logement commode. Mais de quelque côté que je tournasse mon choix, plus près ou plus loin de *Miss Howe*, il avoit des Domestiques, dont la plus importante affaire étoit de m'obéir.

Il m'a fait une proposition dont je lui ai sù bon gré; celle de reprendre mon ancienne *Hannab*, aussitôt que je serois fixée: à moins que je n'aimasse mieux avoir près de moi une des deux Filles de Madame *Sorlings*, dont il m'avoit entendu louer le caractère.

Le nom d'*Hannab* m'a fait beaucoup de plaisir, comme il a pû s'en appercevoir. Je lui ai dit que j'avois déjà pensé à rappeler cette bonne Fille: qu'à l'égard des deux autres, elles étoient trop utiles à leur Famille,
où

où chacune avoit son office, qu'elles remplissoient toutes deux avec une ardeur admirable : que dans la satisfaction que je prenois à les voir, je passerois volontiers mes jours avec elles, sur-tout lorsqu'après son départ le logement me deviendroit plus commode.

Il n'étoit pas besoin, m'a-t-il dit, de répéter les objections qui combattoient ce dessein. A l'égard de Windsor, ou de tout autre lieu que je pourrois choisir, je déciderois aussi s'ils devoit m'y accompagner; parceque dans tous les points où non-seulement ma réputation, mais ma délicatesse-même seroit intéressée, il ne consulteroit point d'autres idées que les miennes : & puisqu'il m'avoit trouvée la plume à la main, il étoit tenté de me laisser dans cette occupation, & de monter à cheval sur le champ, pour aller prendre langue dans le lieu qu'il me plairoit de nommer.

Connoissez-vous quelqu'un à Windsor ? lui ai-je demandé ; pour être toujours sur mes gardes. Croiez-vous qu'il s'y trouve des logemens commodes ?

A l'exception de la Forêt, m'a-t-il dit, où j'ai pris souvent le plaisir de la chasse, Windsor est de tous les lieux agréables celui



que j'ai le moins fréquenté. Je n'y ai pas la moindre connoissance.

Après d'autres réflexions, je suis convenue que Windsor avoit une partie des qualités que je désirois à ma retraite ; & je lui ai dit que s'il pouvoit trouver une chambre seulement, pour moi, & un cabinet pour *Hannah*, je m'y rendrois volontiers. J'ai ajouté que le fond de mes richesses n'étoit pas considérable, & que je voulois éviter d'avoir obligation à personne. Enfin je lui ai fait entendre que le plutôt seroit le mieux, parce que rien ne l'empêcheroit de partir sur le champ pour Londres ou pour Berkshire, & que je publierois alors mon indépendance.

Il m'a renouvelé, dans des termes fort civils, l'offre d'être mon Banquier. Je ne m'en suis pas excusée moins civilement.

Cette conversation, à tout prendre, avoit eu beaucoup d'agrément pour moi. Il m'a demandé si je souhaitois que mon logement fut dans Windsor, ou hors de la ville. Aussi près du Château, lui ai-je dit, qu'il sera possible ; parce que j'aurai la facilité d'assister au service divin, dont je n'ai été privée que trop long-tems.

Il seroit charmé, m'a-t-il dit, s'il pouvoit me procurer un logement chez quelque
Cha-

Chanoine du Château, où il s'imaginoit que par diverses raisons je me plairois plus que dans tout autre lieu : & pouvant se reposer sur la parole que je lui ai donnée de ne pas lui préférer d'autre homme, aux conditions qu'il a si joyeusement acceptées, il demeurera d'autant plus tranquille, que son rôle à présent est de mériter mon estime, par la seule voie qu'il connoit propre à la lui faire obtenir. „ Je ne suis qu'un jeune homme, „ Mademoiselle, a-t-il ajouté d'un air fort „ sérieux : mais j'ai fait une longue course. „ Que cet aveu ne m'attire pas le mépris „ d'une ame aussi pure que la vôtre. Il est „ tems d'abandonner un train de vie dont je „ suis fatigué ; car je puis dire, comme Salomon, qu'il n'y a rien de nouveau pour moi sous le Soleil. Mais je suis persuadé qu'une conduite vertueuse offre des plaisirs qui ne s'altèrent point, & qui ont toujours le charme de la nouveauté.

Ce discours m'a causé la plus agréable surprise. Je l'ai regardé attentivement, comme si je m'étois désirée du témoignage de mes yeux & de mes oreilles. Sa contenance s'accordoit avec son langage.

Je lui en ai marqué ma joie, dans des termes dont il a paru si touché, qu'il trouvoit plus de satisfaction, m'a-t-il dit, dans



cette aurore de ses beaux jours & dans mon approbation, qu'il n'en avoit jamais ressenti du succès de ses passions les plus emportées.

Assûrément, ma chere, il parle de bonne foi. Il ne seroit pas capable de ce langage ni de ces idées, si son cœur n'y avoit autant de part que son esprit. Ce qui suit m'a disposée encore plus à le croire sincère.

„ Au milieu de mes erreurs, a-t-il repris,
 „ j'ai conservé du respect pour la Religion
 „ & pour ceux qui lui sont sincèrement atta-
 „ chés. J'ai toujourns changé de discours,
 „ lorsque mes compagnons de libertinage,
 „ en vertu du *Test de Mylord Shaftsbury*, qui
 „ fait part du symbole des libertins, & que
 „ je puis nommer la pierre de touche de l'in-
 „ fidélité, se sont efforcés de tourner les cho-
 „ ses saintes en ridicule. C'est ce qui m'a
 „ fait donner le nom de *libertin décent*, par
 „ quelques honêtes Prêtres, qui ne m'en
 „ croioient pas plus réglé dans la pratique;
 „ & mes désordres m'ont laissé une forte
 „ d'orgueil, qui ne m'a pas permis de désa-
 „ vouer ce nom.

„ Je suis d'autant plus porté à cet aveu,
 „ Mademoiselle, qu'il peut vous faire espé-
 „ rer que l'entreprise de ma réformation,
 „ dont je me flatte que vous aurez le bonté
 „ de vous charger, ne fera pas aussi difficile
 que

„ que vous avez pû le craindre. Il m'est ar-
 „ rivé plus d'une fois, dans mes heures de
 „ retraite, lorsqu'après quelque mauvaise ac-
 „ tion la pointe du remord se faisoit sentir,
 „ de prendre plaisir à penser que je ménerois
 „ quelque jour une vie plus réglée. Sans
 „ ce fond de goût pour le bien, je m'ima-
 „ gine qu'il ne faudroit rien espérer de du-
 „ rable dans la plus parfaite réformation.
 „ Mais votre exemple, Mademoiselle, doit
 „ tout faire & tout confirmer.

C'est de la grace du Ciel, *M. Lovelace*,
 que vous devez tout vous promettre. Vous
 ne savez pas combien vous me faites de plai-
 sir, lorsque vous me donnez occasion de
 vous parler dans ces termes.

Là-dessus, ma chere, je me suis rappellé
 sa générosité pour la jolie Paysane, & sa
 bonté pour ses Fermiers.

„ Cependant, Mademoiselle, a-t-il repris
 „ encore, souvenez-vous, s'il vous plaît,
 „ que la réformation ne sauroit être l'ouvra-
 „ ge d'un instant. Je suis d'une vivacité in-
 „ finie. Souvent elle m'emporte. Jugez,
 „ Mademoiselle, par ce que vous allez en-
 „ tendre, quel prodigieux chemin j'ai à faire,
 „ avant qu'une bonne ame puisse penser un
 „ peu bien de moi : quoique j'aie quelque-
 „ fois jetté les yeux sur les ouvrages de nos
Misti-

„ *Mistiques*, & que j'en aie assez lû pour
 „ faire trembler de plus honêtes gens que
 „ moi, je n'ai jamais pû comprendre ce que
 „ c'est que *la grace* dont vous parlez, ni la
 „ maniere dont ils expliquent ses opérations.
 „ Permettez donc que votre exemple soit
 „ d'abord mon appui sensible; & qu'au-lieu
 „ d'employer des termes que je n'entens pas
 „ encore, je renferme tout le reste dans cette
 „ espérance.

Je lui ai dit qu'il y avoit quelque chose de chocquant dans son exprellion; & que j'étois surprise qu'avec son esprit & ses talens il n'eut pas fait plus de progrès, du-moins dans la Théorie de la Religion. Cependant son ingénuité m'a plû. Je l'ai exhorté à ne pas craindre de relire les mêmes livres, pour y puiser plus de lumieres, qu'il ne manqueroit pas d'y trouver, lorsqu'il y apporteroit de meilleures intentions; & j'ai ajouté que sa remarque, sur la durée incertaine d'une réformation à laquelle on ne prendroit pas de goût, me paroissoit juste; mais que les goûts de cette nature ne commençoient véritablement qu'avec la pratique de la vertu.

Il m'a juré, ma chere *Miss Howe*, l'indocile Personnage m'a juré, que ses résolutions étoient sincères. J'espère que je n'aurai

rai

rai point occasion, dans mes Lettres suivantes, de contredire de si belles apparences. Quand je n'aurois rien à combattre de son côté, je serois bien éloignée d'oublier ma faute, & le tort que je me suis fait par mon imprudente démarche: mais il m'est si doux de voir luire quelque raion d'espérance, où je n'appercevois que d'épaisses ténèbres, que j'ai pris la première occasion pour communiquer ma joie à une tendre amie, qui prend tant de part à tout ce qui m'intéresse.

Cependant soyez sûre, ma chere, que ces agréables idées ne me feront rien relâcher de mes précautions. Non que j'appréhende plus que vous qu'il n'entretienne quelque vûe injurieuse à mon honneur: mais il est homme à plusieurs faces; & j'ai reconnu, dans son caractère, une instabilité qui me cause de l'inquiétude. Ainsi je suis résolue de le tenir aussi éloigné qu'il me sera possible, & de ma personne & de mes pensées. Que tous les hommes soient des séducteurs ou n'en soient pas, je suis sûre que M. *Lovelace* en est un. De-là vient que je m'efforcerais toujours de pénétrer quel peut être son but, dans chaque proposition & dans chaque récit qu'il me fait. En un mot, dans toutes les occasions
qui

qui pourront me laisser du doute, mes plus heureuses espérances seront toujours accompagnées des plus grandes craintes. Je crois que dans une situation telle que la mienne, il vaut mieux craindre sans sujet, que de s'exposer au danger sans précaution.

M. *Lovelace* est parti pour *Windfor*, d'où il se propose de revenir demain. Il a laissé deux de ses gens, pour me servir pendant son absence.

J'ai écrit à ma Tante *Hervey*, dans l'espérance de l'engager à se joindre à ma Mere, pour me faire obtenir mes habits, mes Livres & mon argent. Je l'assure que si je puis rentrer en grace avec ma famille, en me réduisant à la simple négative pour tous les hommes qui pourront m'être proposés, & me voir traitée comme une fille, une Nièce & une Sœur, je persiste encore dans l'offre de me borner au célibat, & de rejeter tout ce qui ne fera point approuvé de mon Pere. Je lui insinue, néanmoins, qu'après le traitement que j'ai reçu de mon Frere & de ma Sœur, il seroit peut-être plus à propos, pour leur intérêt comme pour le mien, qu'on me permît de vivre loin d'eux: j'entens à ma Ménagerie, & je suppose qu'on ne l'interprétera point autrement. J'offre d'y recevoir les ordres de
mon

mon Pere, soit pour ma conduite, soit pour la forme de mon Domestique, & pour les moindres circonstances qui pourront lui prouver ma soumission.

Si l'on permet que ma Tante m'accorde la faveur de quelques lignes, elle apprendra de ma Sœur où sa réponse doit m'être adressée.

Je ne marque pas moins d'empressement, dans cette Lettre, que dans celle que j'ai écrite à ma Sœur, pour me procurer une prompte réconciliation, qui puisse m'empêcher d'être précipitée plus loin. „ Un peu de „ douceur, lui dis-je, peut encore faire „ passer ce malheureux événement pour une „ simple mésintelligence : mais le délai la „ rendroit également honteuse pour eux & „ pour moi. J'appelle à elle, de la nécessité où la violence d'autrui m'a réduite.

LETTRE CXIV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi 14 d'Avril.

Tu m'as souvent reproché ma vanité *Belford*; sans distinguer l'agrément qui l'accompagne, & qui te force à m'admirer, dans

dans le tems même que tu m'en dérobes le mérite. L'envie te rend incapable de distinguer. La nature t'inspire de l'admiration, sans que tu faches comment. Tu es un mortel trop épais & d'une vûe trop bornée, pour te rendre jamais compte à toi-même de l'instinct qui te fait mouvoir.

Fort bien, crois-je t'entendre dire; mais *Lovelace*, tu ne te purges pas du reproche de vanité.

Il est vrai, cher Ami; & tu peux ajouter que j'en ai une doze abominable. Mais si l'on ne passe pas la vanité aux gens de mérite, à qui sera-t-elle pardonnable? Cependant il est vrai aussi que de tous les hommes, ils sont ceux qui ont le moins occasion d'en avoir; parce qu'étant en fort petit nombre, on les reconnoit facilement à leur marque, & qu'on est disposé à les exalter. Un sot, à qui l'on peut faire comprendre qu'un autre a plus de capacité que lui, conclut assez volontiers qu'un tel homme doit être un sujet fort extraordinaire.

A ce compte, quelle est la conclusion générale qu'il faut tirer des *prémises*? C'est, sans doute que personne ne doit être vain. Mais que dire de ceux qui ne peuvent s'en empêcher? Peut-être suis-je dans le cas. Rien ne me donne une plus haute idée de moi-

moi-même, que la fécondité de mes inventions : & , pour la vie , je ne puis prendre sur moi de cacher ce sentiment. Cependant il pourroit bien servir à me perdre dans l'esprit de ma pénétrante Déesse.

Je m'apperçois qu'elle me craint. Je me suis étudié, devant elle & devant *Miss Howe*, chaque fois que je les ai vûes, à passer pour une tête légère & sans réflexion. Quelle folie donc, d'avoir été si sincère dans mes explications sur le bruit du Jardin ? Oûi ; mais le succès de cette invention (le succès *Belford*, aveugle les plus grands hommes) a répondu si parfaitement à mon attente, que ma maudite vanité a pris le dessus & m'a fait oublier les précautions. La menace qui régardoit *Solmes*, l'idée d'emmener le Frere dans ma fuite, & mon projet de vengeance sur les deux Domestiques, ont causé tant d'épouvante à ma Belle, que j'ai eu besoin de rappeler toutes les forces de mon esprit, pour me rétablir dans le sien. Il m'est arrivé, en même-tems, quelques nouvelles favorables de l'Agent que j'ai dans sa famille, ou du-moins quelques nouvelles auxquelles je me suis déterminé à donner un tour favorable. J'ai saisi l'occasion pour demander audience, avant qu'elle ait eu le tems de former des résolutions

T. III. P. II.

Q

contre



contre moi ; c'est-à-dire, pendant que l'admiration de mon intrépidité, dont je l'avois remplie, tenoit ses résolutions en suspens. Dans le dessein qui me conduisoit, je m'étois préparé à ne montrer que de la douceur & de la sérénité. Comme il m'est venu par-ci par-là, dans ma vie, quelques bons mouvemens, je les ai rappelés à ma mémoire (qui n'étoit pas trop chargée du nombre), pour mettre la chere personne de bonne humeur avec moi. Qui fait, ai-je pensé, s'ils ne tiendront point, & si ma conversion n'est pas plus proche que je ne pense ? Mais, à tout hazard, c'est un fondement jetté pour mon grand systême. L'amour, me suis-je dit, est naturellement ennemi du doute : la crainte ne l'est pas ; je veux essayer de la bannir. Il ne restera donc plus que l'amour. La crédulité est son premier ministre, & jamais on ne voit l'un sans l'autre.

(Il raconte ici à son ami tout ce qui s'est passé entre Clarisse & lui dans leur dernier entretien. Lorsqu'il est arrivé à la proposition de prendre un logement à Windsor, il continue ainsi:)

A présent, *Belford*, mon dessein entre-t-il dans ton cerveau de plomb ? Non, j'en suis

fuis sûr ; & je suis obligé par conséquent de te l'expliquer.

La quitter pour un jour ou deux , dans la vûe de la servir par mon absence , c'eut été lui marquer que je me fiois trop à ses dispositions pour moi. J'avois fait valoir , comme tu fais , la nécessité de ne la pas quitter tandis que j'aurois raison de croire que ses amis pensoient à nous poursuivre ; & je commençois à craindre qu'elle ne me soupçonnât d'abuser de ce prétexte pour ne pas m'éloigner. Mais à présent qu'ils se sont déclarés contre ce dessein , & qu'ils ont publié qu'ils ne la recevraient pas quand elle prendroit le parti de retourner , quelle raison m'empêcheroit de lui donner une marque d'obéissance en m'éloignant ? surtout lorsque je puis laisser auprès d'elle mon Valet *Will* , qui est un homme intelligent , & qui fait tout , excepté lire & écrire , avec le brave *Jonas* ; celui-ci , pour m'être dépêché dans l'occasion par l'autre , à qui je puis donner avis de tous mes mouvemens. D'ailleurs je suis bien aise de m'informer s'il ne m'est pas venu des Lettres de félicitation de mes Tantes & de mes Cousines Montaignu , auxquelles je n'ai pas manqué d'écrire , pour leur apprendre mon triomphe. Ces Lettres , suivant les termes dans les-

Q 2

quels



quels elles feront conçûes, pourront me servir utilement dans l'occasion.

A l'égard de Windfor, je n'avois aucun dessein qui regardât particulièrement ce lieu; mais il falloit en nommer un, lorsqu'elle me demandoit mon avis. Je n'ose parler de Londres, sans beaucoup de précaution, parce que je voudrois que le choix vint d'elle-même. Il y a, dans les femmes, une perversité, qui les porte à vous demander votre opinion pour avoir le plaisir de s'y opposer après l'avoir connue; quoique leur choix eut peut-être été le même, si ce n'eût pas été le vôtre. Je pourrai former des difficultés contre Windfor, lorsque je lui aurai fait croire que j'en suis revenu. Elles auront d'autant meilleure grace, que ce lieu étant de ma nomination, ce sera lui faire voir que je n'ai pas de système arrêté. Jamais il n'y eut de femme aussi pénétrante, aussi défiante que celle-ci. Cependant il est assez mortifiant pour un honête homme d'être soupçonné.

J'ajoute qu'en passant je pourrai voir Madame *Greme*, qui a eu un très-long entretien avec ma charmante. Si je savois ce qui en a fait la matière, & que dès le premier moment de leur connoissance l'une eut cherché à tirer avantage de l'autre, il me seroit

seroit aisé d'inventer quelque moyen de les servir toutes deux sans me nuire à moi-même. C'est la maniere la plus prudente de former des amitiés, qui ne font même jamais suivies d'aucun régrèt, quand les personnes qu'on sert deviendroient capables d'ingratitude. D'ailleurs, Madame *Greme* est en correspondance de Lettres avec la Fermière, sa Sœur. Il peut arriver de ce côté-là, ou quelque chose d'avantageux que je puis mettre à profit, ou quelque chose de fâcheux dont je puis me garantir.

Affûrez-vous toujours une porte de derrière est une maxime que je n'oublie dans aucun de mes exploits. Ceux qui me connoissent ne m'accuseront pas d'être un homme fier. Je m'entretiens familièrement avec un Valet, lorsque je me propose de l'engager à m'être utile. Les Valets ressemblent aux Soldats. Ils commettent toutes sortes de maux, sans mauvaise intention; & simplement, les bonnes ames! pour l'amour du mal-même.

Je redoute extrêmement cette *Miss Howe*. Elle a de l'esprit comme un diable, & tourné à la malice, dont elle ne demande que l'occasion. S'il arrivoit qu'elle l'emportât sur moi, avec tous mes stratagèmes & l'opinion que j'en ai, je serois homme à

me pendre, à me noier, ou à me casser la tête d'un coup de pistolet. Pauvre *Hickman* ! J'ai pitié du fort qui l'attend avec cette *Virago*. Mais c'est un imbécille, à qui je ne prétens pas donner plus de sens : & lorsque j'y pense, il me semble que dans l'état du mariage, c'est une nécessité absolue, pour le bonheur des deux chers époux, que l'un soit un sot. J'ai traité autrefois cette matière avec *Miss Howe*. Mais il faut aussi que le sot soit persuadé qu'il l'est ; sans quoi la sottise opiniâtre déconcerteroit souvent la sagesse.

Avec le secours de *Joseph*, mon honnête Agent, je me suis mis à couvert autant que je l'ai pû, du côté de ce démon femelle.

LETTRE CXV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

N'est-il pas cruel, que je ne puisse lier cette fière beauté par aucune obligation ? J'ai deux motifs, pour m'efforcer de lui faire accepter de moi de l'argent & des habits : l'un est le plaisir réel que j'aurois de voir cette Fille hautaine dans une situation plus commode, & de penser qu'elle auroit
près

près d'elle, ou sur elle, quelque chose que je pûsse dire à moi : l'autre, d'abatre sa fierté, & de l'humilier un peu. Rien ne rabbaïsse plus un esprit fier que les obligations pécuniaires; & c'est par cette raison que j'ai toujôurs apporté beaucoup de soin à les éviter. Cependant il m'est arrivé quelquefois d'en avoir; mais je maudissois la lenteur du tems, jusqu'à mon quartier. J'ai toujôurs évité aussi les anticipations. C'est ce que Mylord M... appelleroit *manger son bled en herbe*, & ce que je regarde comme une manière servile de tenir son bien de ses propres Fermiers. A quelles insolences ne se croient-ils pas autorisés? Moi, qui me crois en droit de casser la tête au premier passant, si je ne suis pas content de ses regards, comment supporterois-je l'audace d'un Païsan, qui me parlera son chapeau sur la tête, parce-qu'il est revêtu de la qualité de mon créancier? Je ne m'accoutumerois pas plus à cette humiliation, qu'à celle d'emprunter d'un Oncle insolent ou d'une Tante curieuse, qui en prendroient droit de se faire rendre compte de ma vie & de mes actions, pour le plaisir d'exercer leur censure.

Ma charmante est là-dessus d'une fierté qui ne le cède point à la mienne. Mais

Q 4

elle



elle n'entend pas les distinctions. La pauvre novice ne fait pas encore qu'il n'y a rien de plus noble, rien de plus délicieux pour des Amans, que le commerce mutuel des bienfaits. Dans la Ferme où je suis, pour te donner un exemple familier, j'ai vû plus d'une fois cette remarque vérifiée. Un orgueilleux coquin de coq, dont j'admire souvent la beauté, ne manque point, lorsqu'il a trouvé un grain d'orge, d'appeller autour de lui toutes ses maîtresses. Il prend le grain dans son bec, il le laisse tomber cinq ou six fois, en continuant son invitation. Ensuite, pendant que deux ou trois de ses Belles emplumées se disputent l'honneur de la préférence (un coq, *Belford*, est le *Grand Seigneur* entre les Oiseaux), il dirige, vers le grain, le bec de la plus avancée; & lorsqu'elle l'a pris, il confirme, par des caresses, les marques fieres de sa joie. La Belle, d'un autre côté, par ses complaisances, fait voir qu'elle n'a pas été appelée seulement pour le grain d'orge, & qu'elle le fait fort bien.

Je t'ai dit qu'entre mes propositions j'ai fait celle de rappeler *Hannab*, ou de prendre une des Filles de la Fermière. Devineras-tu mon dessein, *Belford*? Je te donne un mois pour le deviner. Mais comme tu n'es
pas

pas grand devin, il faut te le dire simplement.

Ne doutant pas qu'aussitôt qu'elle se verroit établie, elle ne fouhaitât de reprendre cette Servante favorite, je l'avois fait chercher, dans le dessein d'employer secrètement quelques ressorts pour empêcher qu'elle ne pût venir. Mais la fortune travaille pour moi. Cette Fille est fort mal, d'un rhumatisme qui l'a obligée de quitter sa place & de se confiner dans une chambre. La pauvre *Hannah*! Que je la plains! ces rhumatismes font des accidens bien fâcheux, pour de si bons domestiques. Cependant, en me réjouissant de l'aventure, j'enverrai un petit présent à cette pauvre Malade. Je fais que ma charmante y sera sensible.

Ainsi, *Belford*, feignant d'ignorer la vérité, je l'ai pressée de rappeler son ancienne Servante. Elle sait que j'ai toujours eu de la considération pour cette Fille, parceque je connois son attachement pour sa Maîtresse. Mais je sens augmenter, dans cette occasion, la bonne volonté que j'ai pour elle.

Il n'y avoit pas plus de risque à proposer une des deux jeunes *Sorlings*. Si l'une avoit consenti à venir, & que la Mere l'eût permis, (deux difficultés pour une) ce n'eût été que pour en attendre une autre; & si je

Q 5 m'étois

m'étois apperçu que ma charmante s'y fut affectionnée, j'aurois pû facilement lui donner quelque sujêt de jalousie, qui m'auroit bientôt délivré de cet obstacle ; ou à la Fille, qui auroit quitté sa laiterie, tant de goût pour Londres, qu'elle n'auroit pas eu de meilleure ressource que d'épouser mon Valet-de-Chambre. Peut-être même lui aurois-je procuré le Chapelain de Mylord M... qui cherche à gagner les bonnes graces de l'héritier présomptif de son Maître.

Béni soit, diras-tu, le cœur honnête de ton ami *Lovelace* ! Il pense, comme tu vois, à la satisfaction de tout le monde.

Mon rôle est devenu plus difficile, lorsque l'entretien est tombé sur l'article de ma réformation. En protestant que mes résolutions étoient sincères, j'ai répété plusieurs fois que ces changemens ne peuvent être l'ouvrage d'un jour. Peut-on parler de meilleure foi ? Ne reconnois-tu pas mon ingénuité ? L'observation, j'ose le dire est fondée sur la vérité & la nature. Mais il y entroit aussi un peu de politique. Je ne veux pas que, s'il m'arrive de retourner à mes vieilles pratiques, la Belle puisse m'accuser d'une hypocrisie trop grossière. Je lui ai dit même, qu'il étoit à craindre que mes désirs de réformation ne fussent que des accès ;

cès; mais que son exemple ne manqueroit pas de les faire tourner en habitudes. Au fond, cher *Belford*, les avis d'une si bonne & si charmante Maîtresse ôtent le courage. Je te jure que je suis embarrassé à lever les yeux sur elle; & quand j'y pense, si je pouvois l'amener un peu plus elle-même à mon niveau, c'est-à-dire, l'engager à quelque chose qui sentît l'imperfection, il y auroit plus d'égalité entre nous, & nous nous entendrions bien mieux. Les consolations seroient mutuelles, & le remord ne seroit pas d'un seul côté.

Cette divine personne traite les matières sérieuses avec tant d'agrément; &, jusqu'au son de sa voix, tout est si charmant dans son langage lorsqu'elle touche quelque sujet de son goût; que j'aurois passé une journée entière à l'écouter. Te dirai-je une de mes craintes? C'est que si la fragilité de la nature l'emporte en ma faveur, elle ne perde beaucoup de cette élévation & de cette noble confiance, qui donne, comme je m'en aperçois, une supériorité visible aux âmes honnêtes, sur celles qui le sont moins.

Après tout, *Belford*, je voudrois savoir pourquoi l'on traite d'Hypocrites, ceux qui mènent une vie libre, telle que la nôtre. C'est un terme que je hais, & que je ferois
très

très offensé qu'on osât m'appliquer. Pour moi, du-moins, j'ai de fort bons mouvemens ; & peut-être aussi souvent que ceux qui se piquent de vertu. Le mal est qu'ils ne se soutiennent point ; ou, pour m'expliquer encore mieux, que je ne prens pas, comme d'autres, le soin de déguiser mes chûtes.

LET TRE CXVI.

Miss HOWE, à *Miss* CLARISSE
HARLOVE.

Samedi 15 d'Avril.

Quoiqu'assez pressée par le tems, & comme opprimée par la vigilance de ma Mere, je veux vous communiquer mes idées, en peu de mots, sur le nouveau raïon de lumière qui semble luire à votre Profelyte.

En vérité, je ne fais que penser de cette conversion. Il parle bien : mais si l'on en juge par les règles ordinaires, ce n'est qu'un dissimulé ; aussi odieux, qu'il prétend que les hypocrites & les ingrats le sont pour lui. De bonne-foi, ma chere, croiez-vous qu'il eût pû triompher d'autant de femmes qu'on le prétend, si ces deux vices ne lui étoient pas familiers ?

Son

Son ingénuité est le seul point qui m'embarrasse. Cependant il est assez rusé, pour favoir que celui qui s'accuse le premier émouffe la pointe des accusations d'autrui.

On ne peut disconvenir qu'il n'ait la tête fort bonne. Il y a plus à se promettre d'un homme d'esprit que d'un sot. Il est vrai aussi que la réformation doit avoir un commencement. J'accorde ces deux points en sa faveur.

Mais vous avez un moien, que je crois le seul, pour juger de ses spécieuses confessions, & de cette facilité avec laquelle il s'accuse lui-même. Vous avoue-t-il quelque chose que vous ne süssiez pas auparavant, ou qu'il n'y ait pas d'apparence que vous puissiez apprendre d'un autre? S'il ne vous fait pas d'autre aveu, que dit-il à son désavantage? Vous avez entendu parler de ses duels, & de ses séductions. Personne ne les ignore. Il n'avoue donc ce qu'il s'efforceroit inutilement de cacher; & son ingénuité sert à faire dire, bon! vous ne reprochez à M. *Lovelace*, que ce qu'il confesse lui-même.

A quoi donc se résoudre? car c'est la question qui revient toujours. Il faut tirer le meilleur parti que vous pourrez de votre situation; & j'espère, comme vous, qu'elle ne sera pas toujours mauvaise. J'approuve l'ouver-

Pouverture qui régarde Windsor & la Maison du Chanoine. L'empressement avec lequel il vous a quittée pour chercher lui-même un logement, est aussi de fort bon augure. Soit qu'il le trouve dans la Maison du Chanoine ou non, je pense toujours que ce qu'il y a de plus convenable, c'est que le Chanoine vous donne promptement la Bénédiction du Mariage.

J'approuve d'ailleurs vos précautions, votre vigilance, & tout ce que vous avez fait jusqu'à présent, à l'exception du parti que vous avez pris de le voir au Jardin. Je conviens même que dans ce que je n'approuve pas, je ne juge que par l'événement; car vous ne pouviez pas deviner quelle seroit la conclusion de cette entrevue. Votre *Love-lace* est un diable, sur son propre récit. S'il avoit pris la fuite, avec le misérable *Solmes* & votre Frere, & que lui-même il eût été transporté aux Colonies pour le reste de ses jours, ils auroient été sûrs tous trois de mon plein & libre consentement.

Quel étrange usage fait-il de ce *Joseph Léman*! Il faut que je le répète; son ingénuité me confond. Mais si vous faites grâce là-dessus à votre Frere, je ne vois pas pourquoi il vous seroit plus difficile de lui pardonner. Cependant j'ai souhaité cent fois,

fois, depuis votre départ, que vous fussiez délivrée de lui, soit par une fièvre ardente, soit par quelque accident qui pût lui rompre le cou; pourvû que ce fût avant que de vous avoir mise dans la nécessité de prendre le deuil pour lui.

Vous rejettez mes offres, & je ne cesse pas de les renouveler. Dites; vous enverrai-je les cinquante guinées par votre vieux Porte-balle? Quelques raisons m'empêchent d'employer le Valet d'*Hickman*; à moins que je ne puisse me procurer une Lettre de Change. Mais les recherches qu'il faudroit faire m'exposeroient aux soupçons. Ma Mere est si curieuse! si fatigante! Je n'aime guères ces caractères soupçonneux.

Il me semble que je l'entens sans cesse autour de moi. La crainte m'oblige de finir. *M. Hickman* me prie de vous faire agréer ses respects & l'offre de ses services. Je lui ai dit que j'aurois cette complaisance pour lui, parce que dans l'embarras où vous êtes on reçoit bien les civilités de tout le monde; mais qu'il ne devoit pas espérer de s'en faire un mérite auprès de moi, puisqu'il faudroit être aveugle ou stupide pour ne pas admirer une personne telle que vous, & pour ne pas souhaiter de lui être utile,

sans

sans autre vûe que l'honneur de la servir.
 „ C'étoit sans doute son principal motif,
 „ m'a-t-il dit d'un air précieux; mais (bai-
 „ sant sa main & se courbant jusqu'à terre)
 „ il espéroit que l'amitié qui est entre vous
 „ & moi ne diminueroit pas le mérite du
 „ respect qu'il a réellement pour vous.

Adieu, ma chere. Croyez-moi ce que
 je ferai toujours, c'est-à-dire votre très-
 fidelle amie,

ANNE HOWE.

LETTRE CXVII.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Samedi après midi.

Mon vieux Messager n'étant point en
 bonne fanté, j'arrête le vôtre, pour
 le charger de ma réponse.

Vous ne fortifiez pas mon courage par
 vos dernières réflexions. Si ces apparen-
 ces de réformation ne sont que des apparen-
 ces, quelles peuvent être ses vûes? Mais un
 homme est-il capable d'avoir le cœur si bas?
 Oseroit-il insulter au Tout-puissant? Ne
 suis-je pas autorisée à juger plus favorable-
 ment de lui par cette triste réflexion; que
 dans

dans la dépendance où je suis de son pouvoir, il n'a pas besoin d'un si horrible excès d'hipocrisie ; à moins que ses desseins sur moi ne soient de la dernière bassesse ? Il doit être du-moins de bonne foi, dans le tems qu'il me donne de meilleures espérances. Comment pouvoir en douter ? Vous devez vous joindre à moi dans cette idée, ou vous ne sauriez souhaiter de me voir sous un joug si terrible.

Mais, après tout, j'aimerois mieux être indépendante de lui & de sa famille, quoique j'aie une haute opinion de tous ses projets. Je l'aimerois beaucoup mieux ; du-moins jusqu'à ce que j'ai vû à quoi les miens se laisseront engager. Sans une raison si forte, il me semble que le meilleur parti seroit de me jeter tout d'un coup sous la protection de *Mylady Lawrance*. Tout seroit conduit alors avec décence ; & peut-être m'épargnerois-je une infinité de mortifications. Mais aussi, dans cette supposition, il faudroit me régarder comme nécessairement à lui, & passer pour une fille qui brave sa propre famille. Ne dois-je pas attendre quel sera le succès de ma première tentative ? Je le dois sans doute : & cependant je ne puis en faire aucune, avant que

T. III. P II.

R

d'être

d'être établie dans quelq̄ue lieu sûr, & séparée de lui.

Madame *Sorlings* m'a communiqué ce matin une Lettre qu'elle reçut hier au soir. Elle est de sa Sœur Greme, qui „espérant, „dit-elle, que je lui pardonnerai l'excès „de son zèle, si sa Sœur juge à propos de „me faire voir sa Lettre, souhaite, pour „l'intérêt de la noble famille & pour le „mien, que je me détermine à rendre son „jeune Seigneur heureux. Ce sont ses termes. Elle fonde son empressement sur la réponse qu'il lui fit hier, en allant à Windsor. Elle avoit pris, dit-elle, la liberté de lui demander si le tems des félicitations approchoit. Il lui répondit, „que „jamais on n'avoit eu, pour une femme, „plus de tendresse qu'il en avoit pour moi; „que jamais une femme n'avoit mérité plus „d'attachement; que chaque entretien qu'il „avoit avec moi lui donnoit de nouveaux „sujets d'admiration; qu'il m'aimoit avec „une pureté de sentimens dont il ne s'étoit „jamais crû capable, & qu'il me regardoit „comme un Ange, descendu du Ciel pour „le rappeler de ses égaremens: mais qu'il „appréhendoit que son bonheur ne fût plus „éloigné qu'il ne désiroit, & qu'il avoit à se „plaindre des Loix trop sévères que je lui „avois

„imposées ; Loix néanmoins aussi sacrées
 „pour lui, que si elles faisoient partie du
 „contrât de notre mariage, &c.

Que dois-je dire, ma chere ? Que dois-je penser ? Madame Greme & Madame Serlings sont d'honêtes femmes ? & cette Lettre s'accorde avec la conversation qui m'a paru agréable, & qui me le paroît encore. Cependant que se proposoit-il, lorsqu'il a laissé échapper l'occasion de me déclarer ses sentimens ? Pourquoi faire des plaintes à Madame Greme ? Ce n'est point un homme timide ! Mais j'inspire de l'effroi, dites-vous. De l'effroi ! ma chere. Dites-moi donc, comment ?

Je suis quelquefois hors de moi-même, de la nécessité où je me trouve d'observer la manœuvre de cet esprit subtil, ou de cette tête folle ; je ne fais quel nom je dois lui donner.

Qu'elle est sévèrement punie, me dis-je souvent à moi-même, cette vanité qui m'a fait espérer de servir de modèle aux jeunes personnes de mon sexe ! Si mon exemple sert désormais à leur inspirer des précautions, je dois être assez contente. A quel point fort que le Ciel me destine, il ne faut plus compter que je puisse jamais lever la

tête entre mes meilleurs amis & mes plus dignes compagnes. C'est une des plus cruelles circonstances du malheur d'une fille imprudente, d'accabler de douleur tous ceux dont elle est aimée, & de ne causer de la joie qu'à ses ennemis & à ceux de sa famille. Que cette leçon seroit utile, si l'on prenoit soin de se la rappeler vivement dans la tentation, lorsque l'esprit balance sur une démarche douteuse!

Vous ne connoissez pas, ma chere, tout le prix d'un homme vertueux; & malgré la noblesse de votre ame, vous participez à la foiblesse commune de la nature, en faisant trop peu de cas du bien qui est entre vos mains. Si c'étoit M. *Lovelace* qui vous rendit des soins, vous ne le traîteriez pas comme vous traîtez M. *Hickman*, qui mérite d'être mieux traité que lui. Dites, le traîteriez-vous de même? Vous sâvez qui disoit, en parlant de ma Mere; *celui qui souffre beaucoup, s'apprête beaucoup à souffrir* *. Je m'imagine que M. *Hickman* apprendroit volontiers de qui vient cette observation. Il auroit peine à croire qu'une personne qui pense si bien ne tirât pas quelque

* C'est une expression de *Miss Howe* dans une Lettre précédente.

que fruit de sa propre remarque, & il souhaiteroit sans doute qu'elle fût en liaison d'amitié avec sa chere *Miss Howe*.

La douceur, loin d'être une qualité méprisable dans un homme, entre nécessairement dans l'idée du *Galant homme*; c'est-à-dire qu'elle fait une partie essentielle de la perfection qui convient à ce sexe. Un Prince peut être indigne d'un si beau titre; car ce sont les sentimens & les manieres, plus que la fortune, la naissance & les dignités, qui forment cet honorable caractère. Sera-t-il dit généralement que la préférence de notre sexe est pour les hommes violens, impétueux? & *Miss Howe* ne sera-t-elle pas du-moins une exception?

Pardon, ma chere; & que votre amitié pour moi n'en souffre pas. Ma fortune est changée; mais mon cœur sera toujours le même.

CL. HARLOVE.



R 3

LE T.

Il commence à croire, m'a-t-il dit, qu'il ne me reste rien à craindre de la part de mon frere ; & dans cette idée, si son absence peut servir à me rendre plus tranquille, il est disposé à m'obéir, du-moins pour quelques jours. Il m'a renouvelé la proposition de reprendre Hannah. Je lui ai dit que c'étoit mon dessein, & que j'y employerois votre secours. En effêt, je vous prie, ma chere, de faire chercher cette honête fille. Votre fidelle Robert saura sans doûte ce qu'elle est devenue.

M. *Lovelace* s'est apperçû de l'humeur sérieuse où il m'a trouvée ; & la rougeur de mes yeux a trahi mes larmes. Je venois de répondre à votre dernière Lettre. S'il ne s'étoit point approché de moi de la maniere la plus respectueuse, & s'il n'eut point ajouté, au récit qu'il m'a fait, la disposition qu'il a marquée dès le premier mot à s'éloigner de moi, j'étois préparée à lui faire un très-mauvais accueil. Vos réflexions m'avoient touchée si vivement, que lorsqu'il s'est présenté, je n'ai pû voir sans indignation le séducteur à qui je dois attribuer les maux que je souffre & tous ceux que j'ai soufferts.

Il m'a fait entendre qu'il avoit reçu une Lettre de Mylady *Lawrance*, & une autre,



si j'ai bien compris, d'une des *Miss Montaignu*. Si ces deux Dames y parlent de moi, il est étonnant qu'il ne m'en ait rien communiqué. Je crains, ma chere, que ses Parens ne soient du nombre de ceux qui croient ma démarche téméraire & inexcusable. Mon honneur ne demande-t-il pas que je les informe de la vérité? Peut-être me jugeront-ils indigne de leur alliance, si je leur laisse penser que ma fuite ait été volontaire. Ah ma chere! que nos propres réflexions nous causent de peine, à chaque occasion douteuse, lorsque la conscience nous reproche d'avoir manqué à notre devoir!

* * *

Dimanche matin.

Quel fureroit d'inquiétude dois-je trouver dans mes réflexions, lorsque je considère la haine que M. *Lovelace* porte à tous mes proches! Il en traite quelques-uns d'*implacables*: mais j'apprehende qu'il ne soit aussi implacable lui-même que le plus emporté d'entr'eux.

Je n'ai pû m'empêcher de lui exprimer avec beaucoup d'ardeur mes vœux pour une réconciliation; & de presser son départ, comme une démarche nécessaire pour commencer le Traité. Il s'est donné de grands airs

airs à cette occasion, ne doutant pas, m'a-t-il dit, qu'il ne fut le premier de mes sacrifices. Ensuite il s'est expliqué sur mon Frere en termes fort libres, sans faire plus de grace à mon Pere-même.

Si peu de considération pour moi, ma chere ! Il est vrai, comme je lui ai reproché, que telle a toujours été sa politesse, & qu'il n'a jamais cessé de traiter ma famille avec mépris. Je ne l'ignorois pas : que je suis coupable d'avoir entretenu la moindre correspondance avec lui !

Mais apprenez, Monsieur, lui ai-je dit, que si votre naturel violent & votre mépris pour moi vous font ménager si peu mon Frere, je ne souffrirai pas que vous me parliez mal de mon Pere. C'est assez, sans doute, que ma désobéissance ait fait le malheur de sa vie, & qu'une fille qu'il aimoit si tendrement ait été capable de l'abandonner. L'entendre injurier par l'Auteur de ses peines, c'est ce que je ne supporterai jamais.

Il s'est jetté sur sa propre justification ; mais dans des termes, comme je lui en ai fait encore un reproche, qu'une fille ne devoit pas se permettre d'entendre, & qu'un homme qui prétendoit à cette fille devoit se permettre encore moins de prononcer. En-



fin, me voyant tout-à-fait indignée, il m'a demandé pardon, quoiqu'avec assez peu d'humilité. Mais, pour changer de sujet, il m'a parlé ouvertement des deux Lettres qu'il avoit reçues, l'une de *Mylady Lawrance*, l'autre de *Mifs Montaigu*; & sans attendre ma réponse, il m'en a lû quelques articles.

Pourquoi cet étrange homme ne me les montra-t-il pas hier au soir? Appréhendoit-il de me causer trop de plaisir?

Mylady Lawrance s'exprime, par rapport à moi, de la maniere la plus obligeante. „ Elle l'exhorte à tenir une conduite, qui „ puisse m'engager à recevoir bientôt sa „ main. Elle me fait ses complimens; avec „ une vive impatience, dit-elle, d'embrasser en qualité de Nièce, une personne si „ vantée; c'est sa flateuse expression. Elle „ se croira honorée de l'occasion de m'obliger. Elle espère que la cérémonie ne sera pas différée trop long-tems, parce que „ cette heureuse conclusion sera pour elle, „ pour Mylord M.... & pour *Mylady Sadleir*, un témoignage sûr du mérite & „ des bonnes dispositions de leur Neveu.

„ Elle assure qu'elle a toujours pris un vif „ intérêt aux peines que j'ai essuyées à son „ occasion; qu'il seroit le plus ingrat de „ tous

„ tous les hommes, s'il ne s'efforçoit pas de
„ m'en dédommager ; qu'elle régarde com-
„ me un devoir, pour toute leur famille, de
„ suppléer à la mienne ; & que de sa part
„ elle ne me laissera rien à désirer. Le traî-
„ tement que j'ai reçu de tous mes proches
„ seroit plus surprenant, lui fait-elle obser-
„ ver, sur-tout avec tous les avantages qu'il
„ possède du côté de la nature & de la for-
„ tune, s'il ne falloit l'attribuer à ses pro-
„ pres négligences ; mais, à présent qu'il
„ est le Maître d'établir à jamais son cara-
„ ctère, elle se flate qu'il convaincra les
„ *Harloves*, qu'on avoit jugé plus mal de
„ lui qu'il ne le mérite ; ce qu'elle demande
„ au Ciel, pour son honneur & pour celui
„ de leur Maison. Enfin, elle souhaite d'é-
„ tre informée de notre mariage, immédia-
„ tement après la cérémonie, pour être des
„ premières & des plus ardentes à m'en fe-
„ liciter.

Elle ne m'invite pas directement à me rendre chez elle avant la célébration ; quoique j'eusse pû m'y attendre, après ce qu'il m'avoit dit.

Il m'a fait lire ensuite une partie de la seconde Lettre, où *Miss Montaigu* le félicite
„ d'avoir obtenu *la confiance d'une si admi-*
„ *rable personne.* Tels sont ses termes. Ma
con-

confiance, chere *Miss Howe* ! Personne au monde, comme vous le dites, n'en prendra une autre opinion, quand je publierois la vérité: vous voyez que *Miss Montaigu*, & toute sa famille sans doûte, jugent du-moins ma démarche fort extraordinaire. „ Elle „ souhaite aussi que la cérémonie soit bientôt „ célébrée; & c'est le vœu, dit-elle, de My- „ lord M..... de ses Tantes, de sa Sœur, „ & de tous ceux qui veulent du bien à leur „ famille. Après cet heureux jour, elle se „ propose de se rendre auprès de moi, pour „ grossir mon cortége. Mylord M... s'y „ rendra lui-même, s'il est un peu soulagé „ de sa goutte. Ensuite il nous abandonnera „ un de ses trois Châteaux, ou nous serons „ libres de nous établir, si nous n'avons pas „ d'autres vûes.

Miss Montaigu ne dit rien pour s'excuser de ne s'être pas trouvée sur ma route, ou à S. Albans, comme il me l'avoit fait espérer. Cependant elle parle d'une indisposition qui l'a tenue quelque tems renfermée. Il m'avoit dit aussi que Mylord M..... étoit attaqué de la goutte; ce qui se trouve confirmé par la Lettre de sa Cousine.

* * *

Vous

Vous ne douterez pas, ma chere, que ces deux Lettres ne m'aient causé beaucoup de satisfaction. Il en a lû les marques sur mon visage, & j'ai remarqué à mon tour qu'il s'en applaudissoit. Cependant, je ne cesse pas d'être surprise qu'il ne m'ait pas fait cette confidence dès hier au soir.

Il m'a pressée de me rendre directement chez *My lady Lawrance*, sur le seul témoignage des sentimens de cette Dame, tel que je l'ai vû dans sa Lettre. Mais, quand je n'aurois aucune espérance de réconciliation avec mes amis, ce que mon devoir m'oblige du moins de tenter; comment suivre ce conseil, lui ai-je dit, lorsque je n'ai reçu d'elle aucune invitation particuliere?

Il se croit sûr que le silence de sa Tante vient du doute que son invitation fut acceptée; sans quoi, elle me la feroit avec le plus grand empressement du monde.

Ce doute-même, lui ai-je répondu, suffisoit pour me faire rejeter son conseil. Sa Tante, qui connoit si bien les Loix de la véritable décence, m'apprenoit, par ce doute, qu'il ne me convenoit point encore d'accepter son invitation. D'ailleurs, Monsieur, graces à vos arrangemens, ai-je un habit avec lequel je puisse me présenter?

Oh!

Oh! m'a-t-il dit, j'étois assez bien pour paroître à la Cour-même, si l'on exceptoit les pierreries; & j'y porterois la plus aimable figure (il devoit dire la plus extraordinaire.) L'élégance de mon habillement l'étonnoit. Il ne comprenoit pas par quel art je paroiffois avec autant d'avantage, que si j'avois changé d'habit tous les jours: & puis, ses Cousines *Montaigu* meourniroient tout ce qui me manque; il alloit écrire à *Miss Charlotte*, si je lui en accordois la permission.

Me prenez-vous, lui ai-je dit, pour le Geai de la Fable? Voudriez-vous que j'empruntâsse des habits, pour rendre visite à ceux qui me les auroient prêtés? Assûrément, *M. Lovelace*, vous me croiez beaucoup de bassesse ou trop de confiance.

Aimois-je mieux me rendre à Londres, pour quelques jours seulement, & pour y acheter des habits?

Peut-être oui, si ce n'étoit pas à ses dépens. Je n'étois pas prête encore à porter sa livrée.

Vous concevez, ma chere, que mon ressentiment couvre les artifices qui m'ont forcée à la fuite, ne lui paroîtroit pas sérieux, si je ne lui marquois pas, dans l'occasion, un chagrin réel de l'état auquel il m'a réduite.

duite. Entre des coupables, il est difficile d'éviter les récriminations.

Il souhaitoit de pouvoir pénétrer mes desirs. Cette connoissance serviroit à diriger toutes ses propositions. Il feroit ses délices d'exécuter mes volontés.

Le plus ardent de mes desirs étoit de le voir éloigné. Falloit-il le répéter sans cesse ?

Dans tout autre lieu que celui où j'étois, il juroit de m'obéir, si j'insistois sur ce point. Mais il lui sembloit que le meilleur parti, à l'exception d'un seul auquel il n'osoit toucher qu'en passant, étoit de faire valoir mes droits ; parce qu'étant libre alors de recevoir ou de refuser ses visites, & le réduisant au simple commerce des Lettres, je ferois connoître à tout le monde que je n'avois pensé qu'à me rendre justice à moi-même.

Vous répéterai-je continuellement, Monsieur, que je ne veux point de procès avec mon Pere ? Croiez-vous que ma triste situation puisse changer quelque chose à mes principes, du-moins lorsqu'j'aurai le pouvoir de les observer ? Comment pourrois-je m'établir dans ma Terre, sans employer les formalités de la Justice, & sans l'assistance de mes Curateurs ? L'un des deux a pris parti contre moi. L'autre est absent. Quand je serois disposée à prendre quelques mesures, il

il faudroit plus de tems que les circonstances ne m'en accordent : & ce qui m'est nécessaire à présent, c'est l'indépendance, c'est votre départ immédiat.

Il m'a protesté, avec serment, que par diverses raisons qu'il m'avoit représentées, il ne croioit pas qu'il y eût de sûreté pour moi à demeurer seule. Son espérance étoit de trouver quelque lieu que je pusse agréer. Mais il prenoit la liberté de me dire, qu'il se flattoit de n'avoir pas mérité, par sa conduite, cette ardeur que j'avois de le voir éloigné, d'autant plus qu'assûrement j'apportoïis assez de soin à lui fermer ma porte : quoiqu'il pût me protester, avec la plus parfaite vérité, qu'il ne m'avoit jamais quittée sans se sentir meilleur, & sans une ferme résolution de se confirmer dans ce sentiment par mon exemple.

Des soins à vous fermer ma porte ! ai-je répété. J'espère, Monsieur, que vous ne vous croiez pas en droit de vous plaindre, si je prétens qu'on me laisse un peu de tranquillité dans ma retraite. J'espère que toute novice que vous m'avez trouvée dans le point capital, vous ne me croiez pas assez foible pour aimer l'occasion d'entendre vos élégans discours, sur-tout lorsqu'il n'y a point de nouvel incident qui m'oblige de recevoir vos visites ;

visites ; & que vous ne croiez pas non plus qu'il soit nécessaire de m'interrompre à tous momens, comme si j'avois besoin de vos protestations continuelles pour me fier à votre honneur.

Il a paru un peu déconcerté.

Vous n'ignorez pas, *M. Lovelace*, ai-je continué, pourquoi je désire si ardemment votre absence. C'est pour faire connoître au Public que je suis indépendante de vous, & dans l'espérance que cette opinion me fera trouver moins de difficulté à noier un Traité de réconciliation avec mes amis. J'ajouterai, pour satisfaire votre impatience, qu'ayant le bonheur d'être si-bien dans l'esprit de vos Proches, je consens volontiers à vous instruire, par mes Lettres, de chaque pas que je ferai, & de toutes les ouvertures que je puis recevoir ; sans aucune intention néanmoins de me lier, par cette complaisance, dans mes démarches & dans mes résolutions. Mes amis savent que le Testament de mon Grand-Pere m'autorise à disposer de ma Terre & de ma part des Effêts, d'une manière qui peut leur être désagréable, quoique je n'en aie pas la disposition absolue. Cette considération pourra m'attirer quelques regards, lorsque leur première chaleur sera re-

T. III. P. II.

S

froidie,



froidie, & qu'ils ne doüteront point de mon indépendance.

Adorable raisonnement ! Il pouvoit me protester que l'assurance que je lui avois déjà donnée combloit tous ses désirs. C'étoit plus qu'il ne pouvoit demander. Quelle félicité d'avoir une femme dont la générosité & l'honneur faisoient le fondement de son repos ! Et si le Ciel, à son entrée dans le monde, lui en eût fait trouver une de ce caractère, il auroit toujourns eu de l'attachement pour la vertu. Mais il espéroit que le passé-même tourneroit à son avantage, parce que, dans cette supposition, ses Parens l'ayant toujourns pressé de se marier, il auroit manqué le bonheur qu'il avoit devant les yeux : & comme il n'avoit pas été aussi méchant que ses ennemis se plaisoient à le publier, il se flattoit que le mérite du repentir vaudroit celui de l'innocence.

Je lui ai dit que je comptois donc sur son consentement pour ce qu'il paroïssoit approuver, & que je me croïois sûre de son départ. Ensuite je lui ai demandé, d'un air ouvert, ce qu'il pensoit réellement de ma situation, & quel conseil il me donneroit dans le calme de son esprit. Il devoit juger, lui ai-je dit, que je n'étois pas peu embarrassée : Londres étoit un lieu tout-à-fait étranger pour moi.

moi. J'étois sans guide, sans protection. Lui-même, il devoit me permettre de lui dire qu'il lui manquoit bien des choses, si non pour la connoissance, du-moins pour la pratique de quantité de bienféances, qui me paroissent indispensables dans le caractère d'un homme de naissance & d'éducation.

Il se régarde, autant que j'ai pu l'entrevoir, comme un homme d'une politesse achevée; & son amour-propre est blessé qu'on en juge autrement. J'en suis bien fâché, Mademoiselle, m'a-t-il répondu d'un air froid. Un homme d'éducation, un homme poli, souffrez que je le dise, vous paroît plus rare qu'à toutes les femmes que j'ai connues jusqu'aujourd'hui.

C'est votre malheur comme le mien, M. *Lovelace*. Je suis persuadée qu'avec un peu de discernement, il n'y a point de femme qui vous connoissant comme je fais à présent (j'avois dessein de mortifier un orgueil qui mérite de l'être) ne juge comme moi que votre politesse n'est ni régulière ni constante. Elle n'a point l'air d'une habitude. Elle s'exerce par accès & par faillies, qui n'ont pas leur source dans vous-même. Vous avez besoin d'y être rappelé.

Ciel! Ciel! que je suis à plaindre! Il ne s'est défendu qu'avec cet air ironique de pitié pour lui-même, au travers du-quel j'ai vû facilement qu'il étoit à demi fâché.

J'ai continué: En vérité, Monsieur, vous n'êtes point un homme aussi accompli, qu'on devoit l'attendre de vos talens & des facilités que vous avez eues pour les cultiver. Vous n'êtes qu'un Novice (c'est un terme qu'il avoit employé dans une de nos conversations précédentes) sur mille choses loüables qui ont dû faire l'objet de votre étude & de votre ambition.

* * *

Je n'aurois pas si-tôt cessé de lui parler avec cette franchise, parce qu'après m'en avoir donné l'occasion, il m'avoit paru traiter assez légèrement un point que j'ai toujours trouvé très grave; mais il m'a interrompu: Mademoiselle, épargnez-moi. Mon regret est extrême, d'avoir vécu inutilement jusqu'aujourd'hui. Mais convenez que vous ne vous feriez pas écartée d'un sujet plus agréable & plus conforme à notre situation, si vous n'aviez pris un plaisir trop cruel à mortifier un homme qui a paru jusqu'ici devant vous avec trop de défiance de son propre mérite, pour avoir osé vous ouvrir libre-

brement son ame. Aiez la bonté de revenir au sujét que vous avez quitté ; & dans un autre tems, j'embrasserai volontiers ma correction, de la seule bouche du monde de qui je puisse la recevoir avec joie.

Vous parlez souvent de réfo. nation, M. *Lovelace*, & c'est une confession de vos erreurs : mais je vois que vous recevez fort mal des reproches auxquels vous craignez peut-être assez peu de donner occasion. Je suis bien éloignée de prendre plaisir à relever vos défauts. Dans la situation où je suis, il seroit à souhaiter pour vous & pour moi que je n'eusse à faire que votre éloge. Mais puis-je fermer les yeux sur ce qui les blesse, lorsque je souhaite qu'on me croie sérieusement attachée à mes propres devoirs ?

J'admire votre délicatesse, Mademoiselle, a-t-il encore interrompu. Quoique j'en aie quelque chose à souffrir, je ne désire pas que vous en eussiez moins. Elle vient du sentiment de vos propres perfections, qui vous élèvent au-dessus de mon sexe, & même au-dessus du vôtre. Elle vous est naturelle. Elle ne doit pas vous paroître extraordinaire. Mais la terre n'offre rien qui en approche, m'a dit le flatteur. Dans quelle compagnie a-t-il vécu ?

S 3

Ensuite,



Ensuite, reprenant notre premier sujet; vous m'avez fait la grace de me demander mon conseil: je ne désire que de vous rendre tranquille; de vous voir fixée à votre gré; votre fidelle *Hannah* près de vous; votre réconciliation heureusement commencée. Mais je prens la liberté de vous proposer différentes ouvertures, dans l'espérance qu'il s'en trouvera une de votre goût.

J'irai chez Madame *Howe*, ou chez tout autre qu'il vous plaira de nommer, & je m'efforcerai de les engager à vous recevoir chez eux.

Auriez-vous plus de penchant à vous rendre à Florence, auprès de M. *Morden*, votre Cousin & votre Curateur? Je vous offre des commodités pour ce voiage; soit par mer jusqu'à Livourne, soit par terre en traversant la France. Peut-être engagerai-je quelque Dame de ma Famille à vous accompagner. *Miss Charlotte* ou *Miss Patty* sailliront volontiers l'occasion de voir la France & l'Italie. Pour moi, je ne vous servirai que d'escorte; déguisé, si vous le souhaitez; couvert de votre Livrée, afin que votre délicatesse ne soit pas blessée de me voir à votre suite.

Je lui ai dit que ces projets demandoient un peu de réflexion: mais qu'ayant écrit à ma

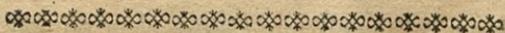
Sœur

Sœur & à ma Tante *Hervey*, leur réponse, si j'en recevois quelqu'une, pourroit servir à me déterminer; qu'en attendant, s'il vouloit se retirer, j'examinerois particulièrement la proposition qui régardoit M. *Morden*; & que si je la goûtois assez pour la communiquer à *Miss Howe*, il seroit informé de mes résolutions dans l'espace d'une heure.

Il est parti respectueusement. Etant revenu une heure après, je lui ai dit qu'il me paroïssoit inutile de vous consulter; que le retour de M. *Morden* ne pouvoit être éloigné; que dans la supposition-même de mon départ pour l'Italie, je ne souffrirois point qu'il m'accompagnât sous aucune forme; qu'il y avoit peu d'apparence que l'une ou l'autre de ses deux Cousines fût disposée à m'honorer de sa compagnie; & que d'ailleurs ce seroit la même chose, aux yeux du monde, que s'il m'accompagnoit lui-même.

Cette réponse a produit une autre conversation, qui fera le sujet de ma première Lettre.





LETTRE CXIX.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

M *Lovelace* m'a dit, que dans l'incertitude de ma résolution sur le voiage d'Italie, il s'étoit efforcé d'imaginer quelque autre ouverture, qui fût capable de me plaire, & de me convaincre du-moins qu'il préféreroit ma satisfaction à la sienne. Alors il s'est offert à partir lui-même, pour chercher *Hannab*, & me l'amener immédiatement. Comme j'ai refusé les deux jeunes *Sorlings*, il souhaiteroit ardemment, dit-il, de voir près de moi une Servante, à laquelle je pûsse accorder ma confiance. Je lui ai répondu que vous auriez la bonté de faire chercher *Hannab* & de me l'envoyer aussi-tôt qu'il seroit possible.

Il pouvoit arriver, m'a-t-il dit, qu'elle fût arrêtée par quelque obstacle. Feroit-il si mal de se rendre chez *Miss Howe*, pour la prier, dans l'intervalle, de me prêter sa Femme de Chambre? Je lui ai fait entendre que le mécontentement de votre Mere, depuis la démarche dans laquelle tout le monde suppose que je me suis engagée volontairement,

m'a

m'a privée de tous les secours ouverts que je pouvois attendre de votre amitié.

Il a paru surpris que Madame *Howe*, qui parloit de moi avec tant d'admiration, & sur laquelle on supposoit tant d'influence à sa Fille, pût s'être refroidie pour mes intérêts. Il fouhaitoit que le même homme, qui s'étoit donné tant de peines pour enflammer les passions de mon Pere & de mes Oncles, ne fût pas encore au fond de cet odieux mystere.

Je craignois en effèt, lui ai-je dit, que ce ne fût l'ouvrage de mon Frere. Mon Oncle *Antonin*, j'osois le dire, ne se feroit pas porté de lui-même à prévenir Madame *Howe* contre moi, comme j'apprenois qu'il l'avoit fait.

Puisque mon dessein n'étoit pas de rendre visite à ses Tantes, il m'a demandé si je voulois recevoir celle de sa Cousine *Charlotte Montaigu*, & prendre une Servante de sa main.

Cette proposition, lui ai-je dit, n'étoit point à rejeter. Mais j'étois bien-aïse auparavant de voir si mes amis m'enverroient mes habits; pour n'avoir pas, aux yeux des siens, l'air d'une étourdie & d'une fugitive.

Si je le jugeois à propos, il feroit un second voiage à *Windfor*, où ses recherches seroient encore plus exactes, parmi les Cha-



noines, & dans les plus honêtes Maisons de la ville. Je lui ai demandé si ses objections contre ce lieu n'avoient pas toujours la même force?

Je me souviens, ma chere, que dans une de vos Lettres, vous m'avez vanté Londres, comme la plus sûre de toutes les retraïtes. Je lui ai dit que ses prétextes pour ne me pas laisser seule ici me faisant assez connoître que ce n'étoit pas son dessein, & la parole qu'il m'a donnée de s'éloigner lorsque je serai dans un autre lieu devant me persuader qu'il y sera fidelle aussitôt que j'aurai changé de demeure; sans compter que sa présence rend ici mon logement fort incommode; je n'aurois pas d'éloignement pour le séjour de Londres, si j'avois quelque connoissance dans cette grande ville.

Comme il m'a proposé plusieurs fois Londres, je m'attendois qu'il embrasseroit ardemment cette nouvelle ouverture. Mais je ne lui ai pas vû de disposition à la saisir. Cependant ses yeux m'ont paru l'approuver. Nous sommes de grands observateurs des yeux l'un de l'autre. En vérité, il semble que nous nous redoutions tous deux.

Il m'a fait ensuite une proposition fort agréable; celle d'inviter Madame Norton à se rendre auprès de moi. Mes yeux, m'a-t-il dit

dit aussi - tôt, lui apprennoient enfin qu'il avoit trouvé l'heureux expédient qui pouvoit répondre à nos désirs communs. Il s'est reproché de n'y avoir pas pensé plutôt : & , saisissant ma main , Ecrirai - je ? Mademoiselle ? Ferai - je partir quelqu'un ? Irai - je , moi - même , vous chercher cette excellente femme ?

Après un peu de réflexion je lui ai dit qu'il ne pouvoit rien me proposer de plus charmant ; mais que j'appréhendois de jeter ma bonne Norton dans des difficultés qu'elle auroit peine à vaincre ; qu'une femme si prudente craindroit de se déclarer pour une fille fugitive, contre l'autorité de ses Parens ; & que le parti qu'elle prendroit de me suivre lui feroit perdre la protection de ma Mere, sans qu'il fût en mon pouvoir de l'en dédommager.

Ah ! chere *Clarisse* , s'est-il écriée assez généreusement, que ce obstacle ne vous arrête point ! Je ferai, pour cette bonne femme, tout ce que vous souhateriez de faire vous - même : souffrez que je parte.

Plus froidement peut - être que sa générosité ne le méritoit, je lui ai répondu qu'il étoit impossible que je ne reçusse pas bientôt quelques nouvelles de mes amis ; que dans l'intervalle je ne voulois ruiner personne

ne

ne dans leur esprit, sur-tout Madame Norton, dont la médiation & le crédit pouvoient m'être utiles auprès de ma Mere ; & que d'ailleurs cette vertueuse femme, qui avoit le cœur au-dessus de sa fortune, manqueroit plutôt du nécessaire, que d'avoir obligation mal à propos aux libéralités d'autrui.

Mal à propos ! a-t-il repliqué. Le mérite n'a-t-il pas droit à tous les bienfaits qu'il peut recevoir. Madame Norton est une si honête femme, que je me croirai redevable moi-même à sa bonté, si elle m'accorde la satisfaction de l'obliger ; quand elle ne l'augmenteroit pas infiniment par l'occasion qu'elle me donnera de contribuer à la vôtre.

Comprenez-vous, ma chere amie, qu'un homme, qui pense si bien, puisse avoir laissé prendre assez de force aux mauvaises habitudes, pour avoir avili ses talens par ses actions ? N'y a-t-il donc aucune espérance, me suis-je dit alors à moi-même, que le bon exemple, qu'il m'appartient de lui donner pour notre intérêt commun, puisse opérer un changement dans lequel nous trouverions tous deux notre avantage ?

Permettez, Monsieur, ai-je repris, que j'admire le singulier mélange qui régné dans vos sentimens ! Il doit vous en avoir coûté beau-

beaucoup pour étouffer tant de bons mouvemens, tant d'excellentes réflexions, lorsqu'elles se font élevées dans votre esprit ; ou, par un autre excès qui n'est pas moins surprenant, la légèreté doit avoir merveilleusement prévalu. Mais, pour revenir à notre sujét, je ne vois aucune résolution à prendre, avant que d'avoir reçu des nouvelles de mes amis.

Hé bien, Mademoiselle ; je m'efforçois seulement de trouver, s'il m'eut été possible, quelque expédient qui vous fût agréable. Mais puisque je n'ai pas le bonheur de réussir, aurez-vous la bonté de me dire quelles sont vos intentions ? Il n'y a rien que je ne vous promette d'exécuter, à la réserve de vous laisser ici, dans un si grand éloignement du lieu où je dois me retirer ; & dans un canton, où, faute d'avoir gardé d'abord assez de précautions, mes coquins de Valets m'ont rendu comme public. Ces misérables, a-t-il ajouté, sont orgueilleux à leur manière, lorsqu'ils servent un homme de quelque nom. Ils vantent la qualité de leur Maître, comme s'ils étoient de la même race : & tout ce qu'ils savent de lui ou de ses affaires n'est jamais un secret entr'eux, quand il devoit lui en coûter la tête.

Si



Si tel est leur caractère, ai-je pensé, les personnes de naissance devroient éviter plus soigneusement de leur donner des sujets d'indiscrétion.

Je vous avoüe, lui ai-je dit, que je ne fais ce que je dois faire, ni de quel côté je dois tourner. Sérieusement, *M. Lovelace* me conseillerez-vous d'aller à Londres ?

Je le régardois avec attention. Mais je n'ai pû rien démêler dans ses yeux.

D'abord, Mademoiselle, m'a-t-il répondu, j'étois pour le voyage de Londres; parce que j'appréhendois beaucoup plus les poursuites. A présent que votre famille paroît un peu refroidie, je suis plus indifférent pour le lieu qu'il vous plaira de choisir. Si je vous y vois paisible & contente, je n'ai rien à désirer.

Il est certain que cette indifférence que je lui vois pour Londres, me fait pancher de ce côté-là. Je lui ai demandé, dans la seule vûe de l'entendre, s'il connoissoit quelque endroit à Londres, pour lequel il pût me procurer une recommandation. Non, m'a-t-il dit; il n'en connoissoit point qui lui parut convenable, ou qu'il jugeât de mon goût. A la vérité son ami *Belford* avoit un très-bel appartement près de Soho *, chez
une

* Place de Londres.

une Dame de vertu & d'honneur, qui étoit de ses Parentes. Comme M. *Belford* passoit une partie de son tems à la campagne, il pouvoit l'emprunter, pour me donner la facilité de prendre d'autres mesures.

J'étois bien résolue de refuser ce logement, & tout autre qu'il eut pû nommer. Cependant je veux voir, ai-je pensé, si c'est de bonne foi qu'il me le propose. Si je romps ici cet entretien, & que demain il le reprenne avec un peu d'empressement, je craindrai qu'il n'ait pas toute l'indifférence qu'il affecte pour mon voyage de Londres, & qu'il n'ait déjà quelque logement en vûe pour moi. Alors j'abandonnerai tout-à-fait ce dessein.

Cependant, après tant de généreuses ouvertures, je crois réellement qu'il y auroit un peu de barbarie à me conduire avec lui comme si je le croiois capable de la plus noire & de la plus ingrate bassesse. Mais son caractère, ses principes, sont si équivoques ! Il est si léger, si vain, si changeant, qu'il n'y a point de certitude qu'il soit, une heure après, ce qu'il est au moment qu'il vous parle : & puis, ma chere, je n'ai plus à présent de gardien ! je n'ai plus de Pere, ni de Mere ! Il ne me reste que la pitié du Ciel
& ma

& ma vigilance : & je n'ai aucune raison d'espérer un miracle en ma faveur.

Il faudra bien, Monsieur, lui ai-je dit en me levant, prendre enfin quelque résolution : mais remettons cette matiere à demain.

Il auroit voulu m'arrêter plus long-tems. Je lui ai promis de le voir demain, d'aussi bonne heure qu'il le souhaiteroit ; & je lui ai dit que dans l'intervalle, il pouvoit penser à quelque endroit convenable, soit dans Londres, soit aux environs.

Nous nous sommes séparés assez paisiblement. J'ai employé le reste de la soirée à vous écrire ; & je quitte la plume, avec l'espérance de trouver un peu plus de repos dans le sommeil, que je n'en ai goûté depuis long-tems.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CXX.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Lundi matin, 17 Avril.

Quoiqu'il fût hier assez tard, lorsque je me mis au lit, je n'ai pas eu long-tems les yeux fermés. Nous avons fait divorce,

voice, le sommeil & moi: envain je lui fais ma cour, pour me réconcilier avec lui. Je me flatte qu'on repose plus tranquillement au Château *d'Harlove*; car le trouble d'autrui aggraveroit ma faute. Mon Frère & ma Sœur, j'ose le dire, sont tous deux à couvert de l'insomnie.

M. *Lovelace*, qui est comme moi, dans l'habitude de se lever matin, m'a trouvée au Jardin vers six heures. Après les complimens ordinaires, il m'a priée de reprendre le sujet qui nous avoit occupés la veille. Il étoit question, m'a-t-il dit, d'un appartement à Londres.

Il me semble, lui ai-je répondu froidement, que vous m'en avez nommé un.

Oui, Mademoiselle (observant ma contenance); mais c'étoit plutôt pour vous assurer qu'il est à votre disposition, que dans l'espérance qu'il pût vous plaire.

Je ne trouve pas non plus qu'il me convienne. A la vérité, il n'est point agréable de partir dans l'incertitude; mais être redevable à un de vos amis, lorsque je cherche à faire croire que je suis indépendante de vous, & sur-tout à un ami chez lequel j'ai prié les miens de s'adresser s'ils daignent me faire quelque réponse, il n'y auroit rien de plus mal conçu.

T. III. P. II.

T

S'il



S'il avoit parlé de ce logement, a-t-il repliqué, ce n'étoit pas dans l'opinion que je voulusse l'accepter. Il avoit voulu me confirmer seulement ce qu'il m'avoit dit, qu'il n'en connoissoit aucun qui me convint. Votre famille, Mademoiselle, n'a-t-elle pas à Londres quelques gens d'affaires, ou quelques Marchands, chez lesquels on pût trouver des commodités de cette nature? J'achèterois leur fidélité à toute sorte de prix; & ces gens-là ne se menent que par l'intérêt.

Les gens d'affaires de ma famille, lui ai-je dit, seront sans doute les premiers qu'elle employera pour découvrir où je suis. Ainsi cette proposition n'est pas mieux conçue que l'autre.

Notre entretien a duré long-tems sur le même sujet. Enfin, pour résultat, il s'est chargé d'écrire à un autre de ses amis, nommé *M. Doleman*, pour le prier de chercher un appartement simple, mais décent, qui doit consister, suivant mes intentions, dans une chambre de lit, accompagnée d'une autre chambre pour un Domestique, avec l'usage d'une salle à manger par le bas. Il m'a donné sa Lettre à lire; &, l'ayant cachetée devant mes yeux, il l'a fait partir aussi-tôt par un de ses gens, qui doit attendre la réponse de ce *M. Doleman* & nous l'apporter.

Je

Je verrai quel sera le succès. Dans l'intervalle, je me dispose à partir pour Londres, à moins que vous ne soyez d'un avis contraire.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CXXI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Samedi, Dimanche, Lundi.

Il commence par le récit de ce qu'on vient de lire dans la dernière Lettre de M^{is} Clarisse. Il raconte ensuite à son ami, qu'ayant passé par le Château de Median, en allant à celui de Hall (car il avoit qu'il n'a pas été à Windsor) il y a trouvé des Lettres de sa Tante & de sa Cousine, que Madame Greme étoit prête à lui envoyer par un exprès. Il s'est expliqué avec cette femme sur la conversation qu'elle avoit eue dans la Chaise, avec M^{is} Clarisse; & la manière dont il lui a parlé de sa passion & de ses vûes honorables. Il a portée à écrire à sa Sœur Sorlings la Lettre qu'on a lûe en substance dans celles de M^{is} Clarisse à M^{is} Howe. Il continue dans ces termes :

T 2

Je

Je l'avois laissée de si bonne humeur à mon départ, que j'ai été surpris de lui trouver l'air si grave à mon retour, & de reconnoître à la rougeur de ses beaux yeux qu'elle avoit pleuré. Mais lorsque j'ai sù qu'il lui étoit venu des Lettres de *Miss Howe*, j'ai compris facilement que ce petit Diable l'avoit irritée contre moi. J'ai senti naître une vive curiosité de découvrir le sujet de leur commerce. Mais c'est une entreprise qu'il n'est pas encore à propos de tenter. Une invasion sur un point si sacré me ruineroit sans ressource. Cependant je ne puis penser, sans un véritable dépit, qu'elle emploie les jours entiers à jeter par écrit tout ce qui se passe entr'elle & moi ; tandis que je suis sous le même toit, & dans une réserve qui me dérobe le fond d'une correspondance, nuisible peut-être à tous mes desseins.

Crois-tu, *Belford*, qu'il y eut un si grand mal à casser la tête au Messager, lorsqu'il est chargé des Lettres de ma Belle ou qu'il lui apporte celles de *Miss Howe* ? Entreprendre de le corrompre & n'y pas réussir, ce feroit me perdre entierement. Cet homme paroît fait à la pauvreté, & si tranquille dans son état, qu'avec ce qu'il lui faut pour manger & pour boire il n'aspire point à vivre demain plus largement qu'aujourd'hui. Quel moyen

moyen de corrompre un misérable, qui est sans desirs & sans ambition? Cependant le Coquin ne vit qu'à demi, & cette moitié de vie n'est pour lui qu'un fardeau. Si je le tuois, serois-je responsable d'une vie entiere? Un Ministre d'Etat ne le marchanderoit pas tant. Mais laissons-le vivre. Tu fais, cher ami, que la plus grande partie de ma méchanceté est une vapeur, qui sert à montrer mon talent pour l'invention, & qu'il dépendroit de moi d'être méchant si je le voulois.

Il rappelle ici diverses expressions de Miss Clarisse qui ont vivement piqué son orgueil; avec menace de s'en ressouvenir dans l'occasion. Il s'applaudit de ses propositions, qu'il reconnoit pour autant de ruses, surtout celle d'emprunter une servante de Miss Howe, jusqu'à l'arrivée d'Hannah. Il continue:

Tu vois, *Belford*, combien ma charman-
te est éloignée de croire que *Miss Howe*
même n'est qu'une marionette, que je fais
danser sur mes fils-d'archal, par des ressorts
de la seconde ou de la troisième main.
Tromper deux femmes de cette espèce, qui
s'imaginent tout savoir; faire servir l'orgueil
& la malignité des Peres & des Meres à leur
donner le mouvement qu'il me plait; & les
jouer, en un mot, tandis qu'elles croient me



mortifier beaucoup ; quelle charmante vengeance ! Et que dis-tu de ma Divine, qui, lorsque je parois doûter si son Frere n'a pas de part au ressentiment de Madame *Howe*, me répond qu'elle craint qu'il n'en ait beaucoup ; parce qu'autrement son Oncle n'auroit pas enflammé Madame *Howe* contre elle : La chere petite ! Quelle innocence.

Ne vas pas non plus jusqu'à m'attribuer la malignité de sa famille. Elle est concentrée dans le cœur de tous les *Harloves*. Je n'emploie que leurs matériaux. Si je les abandonnois à leur propre conduite, peut-être leur vengeance s'exerceroit-elle par le feu, par le poignard, ou par le ministère de la justice. Mais je guide à propos les effets de leur haine ; & je ne fais un peu de mal, que pour en prévenir beaucoup plus.

Il falloit amener la Déesse *Clarisse* à faire elle-même la proposition de Londres. Rien ne m'y a paru plus propre, que de renouveler celle de Windsor. Quand tu voudras qu'une femme fasse une chose, ne manque point de lui en proposer une autre. Voilà les femmes. Les voilà, sur ma damnation. Q'en arrive-t-il ? Elles nous mettent dans la nécessité de joûer le double avec elles ; & lorsqu'elles s'en trouvent les dupes, elles se
plaig-

plaignent d'un honête homme qui s'est trop bien fervi de leurs propres armes.

J'ai eu peine à me contenir. Je me sentoï le cœur enflé de joie. Allons, allons, modérons-nous, me suis-je dit à moi-même. Une envie de touffer m'a aidé fort à propos. Ensuite recommençant à tourner les yeux vers elle, de l'air le plus indifférent, j'ai attendu qu'elle eût fini son discours : & lorsqu'elle a cessé de parler, au-lieu de l'entretenir de Londres, je lui ai proposé de faire venir sa Madame *Norton*.

Comme je suis bien sûr qu'elle craindroit de m'avoir obligation ; si elle avoit accepté mes offres, j'aurois pû lui proposer de faire tant de bien à cette femme & à son fils, que cette seule raison l'auroit fait changer de sentiment : non, comme tu te l'imagines bien, que je venille éviter la dépense ; mais il ne faut penser à rien moins qu'à lui accorder la compagnie de sa *Norton*. J'aurois autant voir auprès d'elle sa Mere ou sa Tante *Hervey*. *Hannah*, si sa situation lui eut permis de venir, m'auroit moins embarrassé. Pourquoi entretiens-je, à la campagne, trois coquins de Valets oisifs, si ce n'est pour faire l'amour, & se marier même, quand je le juge à propos ?

T 4

Ma



Ma foi, je suis fort satisfait de mes arrangements. Chaque heure ne peut qu'augmenter à présent mes progrès, dans les affections de cette fière beauté. J'ai porté l'impolitesse au point précisément nécessaire pour me rendre redoutable, & pour lui faire connoître que je ne suis point un amant languoureux. Les moindres civilités doubleront désormais mon crédit. Le premier pas que j'ai à faire est d'obtenir l'aveu d'une flamme secrète, ou du-moins d'une préférence qu'on m'accorde sur tous les autres hommes; après quoi l'heureux moment ne sera pas éloigné. Une préférence reconnu sanctifie les libertés. Une liberté en produit une autre. Si ma Déesse me traite d'ingrat, d'homme peu généreux, je la traiterai de cruelle. C'est un nom qui plait aux femmes. Combien de fois, pour flatter leur orgueil, leur ai-je reproché de la cruauté, au moment que j'obtenois tout d'elles?

Lorsque j'ai proposé ton appartement, pour confirmer que je n'en connoissois aucun qui lui convint, mon unique vûe étoit de lui donner quelque sujêt d'alarme. Madame *Osgood* est une femme trop vertueuse, & qui seroit bientôt son amie plus que la mienne. Mais je voulois lui faire prendre une haute idée de sa propre pénétration.

Mon

Mon plaisir, lorsque je creuse une fosse, est d'y voir tomber ma proie d'un pied sûr & les yeux ouverts. Un homme qui regarde d'enhaut, est en droit de dire alors; Hoho, charmante ! par quel hazard êtes vous-là ?

* * *

Lundi 17 d'Avril.

Il m'arrive, à l'instant, de nouveaux avis de mon honête *Joseph*. Tu fais l'aventure de la pauvre *Miss Betterton* de *Nottingham*. *James Harlove* travaille à rallumer contre moi le ressentiment de cette famille. Tous les *Harloves* du monde n'ont rien épargné, depuis quelque-tems, pour approfondir la vérité de cette histoire : mais les insensés sont enfin résolus d'en tirer parti. Ma tête s'occupe à faire de *James* un esprit rusé & un joli garçon, dans la vûe de faire tourner plus glorieusement toutes ses ruses à mon avantage ; car je suppose que ma Belle tend à m'éloigner d'elle, aussi-tôt que nous serons à Londres. Je te communiquerai, lorsqu'il en sera tems, la Lettre de *Joseph* & celle que je vais lui écrire. Etre informé à propos du mal qu'on médite, c'est assez, avec ton ami, pour le faire avorter, & retomber sur la tête de son Auteur.

T 5

Joseph



Joseph fait encore le scrupuleux. Mais je fais qu'il ne cherche, par ses délicatesses, qu'à relever le mérite de ses services. Ha, *Belford*, *Belford* ! quel vil amas de corruption que la nature humaine, dans le pauvre comme dans le riche !

LETTRE CXXII.

Miss HOWE, à *Miss* CLARISSE
HARLOVE.

(En réponse à ses deux dernières.)

Mardi, 13 d'*Avril*.

Vous avez une famille implacable. Une nouvelle visite de votre Oncle *Antonin* a non-seulement confirmé ma Mere dans son opposition à notre correspondance, mais l'a fait prèsqu'entrer dans tous leurs principes.

Passons à d'autres sujets. Vous plaidez avec beaucoup de générosité pour M. *Hickman*. Peut-être ai-je fait à son égard ce qui m'arrive quelquefois en chantant, de prendre trop haut de quelques tons, & de continuer néanmoins plutôt que de recommencer ; quoique ma voix soit obligée de se contraindre. Mais il est certain qu'il en est plus

plus respectueux; & vous m'avez appris que les caractères qu'un mauvais traitement est capable d'humilier, deviennent insolens lorsqu'ils sont mieux traités. Ainsi, bon & grave M. *Hickman*, un peu plus de distance je vous en supplie. Vous m'avez élevé un Autel, & j'espère que vous ne refuserez pas d'y fléchir le genou.

Mais vous me demandez si je traiterois M. *Lovelace*, comme je traite M. *Hickman*. Réellement, ma chere, je m'imagine que non. J'ai considéré très-attentivement ce point de conduite en galanterie, de la part des deux sexes; & je vous avouerai franchement le résultat de mes réflexions. J'ai conclu que de la part des hommes la politesse est nécessaire, même à l'excès, pour nous faire agréer leur premiers soins; dans la vue de nous engager à plier le cou sous un joug dont l'inégalité n'est que trop sensible. Mais en conscience, je doute s'ils n'ont pas besoin d'un petit mélange d'insolence pour se soutenir dans notre estime, lorsqu'ils y sont parvenus. Ils ne doivent pas nous laisser voir que nous puissions les traiter comme des fots. D'ailleurs je m'imagine qu'un amour trop uni, c'est-à-dire une passion sans épines, en d'autres termes une *passion sans passion*, ressemble à ces ruiffeaux

feaux dormans, où l'on n'appercevrait pas le mouvement d'une paille; de sorte qu'un peu de crainte, & même de haine, qu'on nous inspire quelquefois, produit des sentimens tout opposés.

S'il y a de la vérité dans ce que je dis, *Lovelace*, qui s'est montré d'abord l'homme du monde le plus poli & le plus respectueux, a faisi la vraie méthode. La pétulance qu'il a marquée depuis, sa facilité à faire une offense, son égale facilité à s'humilier, me paroissent capables, sur-tout dans un homme à qui l'on connoit du sens & du courage, de soutenir vivement la passion d'une femme, & de la conduire, en la fatiguant par degrés, à une forte de *non résistance*, qui différera peu de la soumission qu'un *Mari Tyran* peut désirer dans la sienne.

Il me semble, en vérité, que la différente conduite de nos deux Héros à l'égard de leurs Héroïnes porte la vérité de cette doctrine jusqu'à la démonstration. Pour moi, je suis si accoutumée aux langueurs, aux soins rampans & à la soumission du mien, que je n'attens de lui que des soupirs & des révérences; & je suis si peu touchée de ses fots discours que souvent pour le faire taire ou pour me réveiller, je suis forcée d'avoir recours à mon *Claveffin*. Au contraire,

Love-

Lovelace fait tenir la balle en l'air; & son adroite vivacité dans la conversation est un jeu continuel de racquettes.

Vos disputes & vos réconciliations fréquentes, vérifient cette observation. Je crois réellement que si M. *Hickman* avoit eu l'art de soutenir mon attention à la manière de votre *Lovelace*, je serois déjà sa femme. Mais il devoit commencer sur ceton; car il est trop tard à présent pour y revenir. Jamais, jamais il ne se rétablira; c'est sur quoi il peut compter. Son fort est de faire le nigaut jusqu'au jour de notre Mariage; & ce qu'il y a de pire pour lui, d'être condamné à la soumission jusqu'à son dernier soupir.

Pauvre *Hickman!* direz-vous peut-être. On m'a quelquefois nommée votre écho: Pauvre *Hickman!* dis-je comme vous.

Vous vous étonnez, ma chere, que M. *Lovelace* ne vous ait pas fait lire, en arrivant de Windsor, les Lettres de sa Tante & de sa Cousine. Je n'approuve pas non plus qu'il ait différé un seul moment à vous communiquer des pièces si intéressantes, & qui ont un rapport si nécessaire aux conjonctures. Cette affectation, de ne vous les montrer que le lendemain, lorsque vous étiez irritée contre lui, semble marquer qu'il

qu'il les tenoit en réserve, pour faire sa paix dans l'occasion: & concluez de-là que le sujét de colere étoit donc prévu. De toutes les circonstances qui sont arrivées depuis que vous êtes avec lui, c'est celle-ci qui me plaît le moins. Elle peut sembler petite à des yeux indifférens; mais elle suffit aux miens pour justifier toutes vos précautions. Cependant je crois aussi que la Lettre de Madame Greme à sa Sœur, la demande répétée pour *Hannab*, pour une des filles de votre veuve *Sorlings*, & sur-tout pour Madame *Norton*, sont d'agréables contre-poids. Ces quatre circonstances m'empêchent de dire tout ce que je pense de l'autre. L'Étourdi! de vous avoir déclaré le soir qu'il avoit les Lettrés, sans offrir de vous les montrer. Je ne fais quel jugement porter de lui.

J'ai lû avec plaisir ce que les Dames lui écrivent; d'autant plus que les aiant fait fonder encore, je trouve que toute la Famille désire votre Alliance avec autant d'ardeur que jamais.

Il me semble qu'il n'y a point d'objection raisonnable contre votre voyage de Londres. Là, comme au centre, vous serez en état d'apprendre des nouvelles de tout le monde, & de donner des vôtres. Vous y mettrez
la

la bonne-foi de votre homme à l'épreuve, ou par l'absence à laquelle il s'est engagé, ou par d'autres essais de cette nature. Mais au fond, ma chere, je pense toujours qu'il n'y a rien de plus pressant que votre Mariage. Vous pouvez tenter (car il faut pouvoir dire que vous l'avez tenté) ce que vous avez à vous promettre de votre Famille; mais au moment qu'elle aura refusé vos propositions, soumettez - vous au joug, & tirez - en le meilleur parti que vous pourrez. *M. Lovelace* seroit un tigre, s'il vous mettoit dans la nécessité de vous expliquer. Cependant c'est mon opinion, que vous devez fléchir un peu. Souvènez - vous qu'il ne peut souffrir l'ombre du mépris.

Voici une de ses maximes, qui avoit rapport à moi : „ Une femme, m'a-t-il dit
 „ un jour, qui se propose tôt ou tard de faire
 „ tomber son choix sur un homme, doit
 „ faire connoître, pour son propre intérêt,
 „ qu'elle distingue son adorateur de la troupe
 „ commune.

Vous rapporterai - je de lui une autre belle Sentence, prononcée dans son stile libertin, avec un geste convenable au discours ? „ Il
 „ se donnoit au Diable, malgré le peu de
 „ délicatesse qu'on lui supposoit, s'il pre-
 „ noit pour sa femme la première Princeesse
 „ de

„de l'Univers, qui balancerait une minute
„entre un Empereur & lui.

En un mot, tout le monde s'attend à vous voir à lui. On est persuadé que vous n'avez quitté la Maison de votre Pere que dans cette vûe. Plus la cérémonie est différée, moins les apparences vous sont favorables aux yeux du Public. Ce ne fera point la faute de vos Proches, si votre réputation demeure sans tâche pendant que vous ne serez point mariée. Votre Oncle *Antonin* tient un langage fort grossier, fondé sur les anciennes mœurs de *Lovelace*. Mais jusqu'à présent votre admirable caractère a servi d'antidote au poison. Le *Harangueur* est méprisé, & n'excite que de l'indignation.

J'écris avec quantité d'interruptions. Vous vous apercevrez même que ma Lettre est pliée & chiffonnée, parceque l'arrivée subite de ma Mere m'oblige souvent de la cacher dans mon sein. Nous avons eu un fort joli débat, je vous assure. Ce n'est pas la peine de vous fatiguer par ce récit mais en vérité Nous verrons, nous verrons.

Votre *Hannab* ne peut se rendre auprès de vous. La pauvre fille est retenue depuis quinze jours par un rhumatisme, qui ne lui permet pas de se remuer sans douleur. Elle a fondu en larmes, lorsque je
lui

lui ai fait déclarer le désir que vous avez de la reprendre. Elle se croit doublement malheureuse, de ne pouvoir rejoindre une Maitresse si chere. Si ma Mere avoit répondu à mes désirs, *M. Lovelace* n'auroit pas été le prémier qui vous eût proposé *ma Kitty*, en attendant *Hannah*. Je sens combien il est désagréable de se voir parmi des Etrangers, & de n'avoir que des Etrangers pour nous servir. Mais votre bonté vous fera des Domestiques fidelles, dans quelque lieu que vous alliez.

Il faut vous laisser suivre vos idées. Cependant, du côté de l'argent comme des habits, si vous vous exposez à quelque incommodité que j'eusse pû prévenir, je ne vous le pardonnerois de ma vie. Ma Mere (si c'est votre objection) n'a pas besoin d'en être informée.

Votre prémire Lettre me viendra sans doute de Londres. Adressez - la, je vous prie, & celles qui la suivront jusqu'à nouvel avis, à *M. Hickman*, dans sa propre Maison. Il vous est entièrement dévoïé. Ne vous chagrinez - pas tant de la partialité & des préventions de ma Mere. Il me semble que je ne suis plus dans l'âge des Poupees.



Que le Ciel veille sur vous & qu'il vous rende aussi heureuse que je vous crois digne de l'être ! c'est le vœu continuel de votre fidelle amie.

ANNE HOWE.

LET TRE CXXIII.

Miss CLARISSE HARLOVE,
à *Miss* HOWE.

Mercredi au soir, 19 d' Avril.

J'ai beaucoup de joie, ma chere amie, de vous voir approuver mon départ pour Londres.

Vos différends domestiques me causent un chagrin inexprimable. Je me flatte que mon imagination les grossit. Mais je vous conjure de m'apprendre les circonstances de celui que vous nommez *un joli débat*. Je suis accoutumée à votre langage. Lorsque vous m'aurez tout appris, quelque rigueur que votre Mere ait eue pour moi, j'en serai plus tranquille. Les coupables doivent plutôt gémir de leurs fautes, que s'offenser du reproche qu'elles leurs attirent.

Si j'ai des obligations pécuniaires à quelqu'un dans le Royaume, ce ne sera qu'à vous.

vous. Il n'est pas besoin, dites-vous, que votre Mere sache les bontés que vous avez pour moi ! Dites au contraire qu'elle doit les savoir, si je les accepte, & si sa curiosité vous presse là-dessus. Voudriez-vous mentir ou la tromper ? Je souhaiterois bien qu'elle fût sans inquiétude sur ce point. Pardon, ma chere, mais, je fais Cependant elle avoit autrefois meilleure opinion de moi. O téméraire démarche ! que tu me coûtes déjà de regrets ? Pardon encore une fois. La fierté, quand elle est naturelle, se montre quelquefois au milieu de l'humiliation. Mais, hélas ! la mienne est entièrement abbatue.

* * *

Il est malheureux pour moi, que ma digne *Hannab* ne puisse venir. Je suis aussi fâchée de sa maladie, que de me voir trompée dans mon attente. Hé bien, ma chere *Miss Howe*, puisque vous me pressez de vous avoir obligation, & que vous m'accuseriez de fierté si je refusois absolument vos offres, ayez la bonté d'envoyer à cette pauvre fille deux guinées de ma part.

Si je n'ai pas, comme vous le dites, d'autre ressource que le mariage, c'est une consolation, que les Parens de *M. Lovelace*

V 2

n'aient



n'aient pas de mépris pour une fugitive, comme je pouvois le craindre de l'orgueil de leur naissance & de leur rang.

Mais que mon Oncle est cruel ! Ah ! ma chere, quelle cruauté de supposer..... Le tremblement de mon cœur se communique à ma plume & ne me permettra pas de faire cette Lettre bien longue. S'ils sont tous dans les mêmes idées, je ne serai pas surprise de les trouver irréconciliables. Voilà, voilà l'ouvrage de mon insensible Frere ; je reconnois ses barbares soupçons. Que le Ciel lui pardonne ! c'est la prière d'une Sœur outragée.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CXXIV.

Miss CLARISSE HARLOVE,
à *Miss* HOWE.

Jeudi 20 d'Avril.

Le Courier de M. *Lovelace* est déjà de retour, avec la réponse de son ami M. *Doleman*, qui paroît s'être donné beaucoup de peine dans ses recherches, & qui lui en rend un compte fort exact. M. *Lovelace* m'a donné sa Lettre, après l'avoir lue ; & comme

comme il n'ignore pas que je vous informe de tout ce qui m'arrive, je l'ai prié de trouver bon que je vous la communique. Vous me la renverrez, s'il vous plaît, par la première occasion. Elle vous apprendra que ses amis de Londres nous croient déjà mariés.

A. M. LOVELACE.

Mardi du soir, 18 d'Avril.

MONSIEUR, ET CHER AMI,

J'apprens avec une joie extrême que nous vous reverrons bientôt à la Ville, après une si longue absence. Votre retour sera plus agréable encore à vos amis, s'il est vrai, comme on le publie, que vous soyez actuellement marié avec la belle Dame dont nous vous avons entendu parler avec tant d'éloges. Madame *Doleman* & ma Sœur prennent beaucoup de part à votre satisfaction, si vous l'êtes; ou à vos espérances, si vous ne l'êtes pas encore. Je suis depuis quelque tems à la Ville, pour trouver un peu de soulagement à mes anciennes infirmités, & je suis actuellement dans les rémèdes; ce qui ne m'a point empêché de faire les recherches que vous désirez. Voici le résultat de mes soins.

V 3

Vous



Vous pouvez avoir un premier étage, fort bien meublé, chez un Mercier, rue de *Bedford*, avec les commodités qu'il vous plaira pour des Domestiques; soit par mois, soit par quartier.

Madame *Doleman* a vû plusieurs logemens dans la rue de *Norfolk*, & d'autres dans celle de *Cecil*; mais quoique la vûe de la Tamise & des Collines de *Surrey* rende ces deux rues très-agréables, je suppose qu'elles sont trop proches de la Cité.

Les propriétaires de la rue de *Norfolk* ne voudroient pas louer moins que la moitié de leurs Maisons. Ce seroit beaucoup plus que vous ne demandez; & je m'imagine que vous ne pensez point à conserver un appartement garni, après la déclaration de votre mariage.

Celui de la rue de *Cecil* est propre & commode. La Propriétaire est une veuve, de fort bonne réputation; mais elle demande qu'on s'engage pour une année.

Vous pourriez être fort bien dans la rue de *Douves*, chez la veuve d'un Officier des Gardes, qui étant mort peu de tems après avoir acheté sa commission, à laquelle il avoit employé la meilleure partie de son bien, a laissé sa femme dans la nécessité de louer des appartemens pour vivre. Cette raison

raison peut faire une difficulté: mais on m'assûre qu'elle ne reçoit point de locataires qui ne soient d'un nom & d'un caractère connus. Elle a pris en rente deux bonnes Maisons, séparées l'une de l'autre par un passage qui leur sert de cour commune. La Maison intérieure est la plus jolie & la mieux meublée; mais vous pourrez obtenir l'usage d'une fort belle chambre sur le devant, si vous voulez avoir une vûe sur la rue. Derrière la Maison intérieure est un petit Jardin, où la vieille Dame a déployé son imagination dans un grand nombre de figures & de vases dont elle a pris plaisir à l'orner.

Comme j'ai jugé que ce logement pourroit vous plaire, mes informations ont été fort exactes. L'appartement qui se trouve à louer est dans la Maison intérieure. Il est composé d'une salle à manger, deux salles de compagnie, deux ou trois chambres de lit, avec leurs garderobbes, & d'un fort joli cabinet dont la vûe donne sur le petit Jardin. Tout est fort bien meublé. Un Ecclesiastique en dignité, avec sa femme & une jeune fille à marier, est le dernier qui l'a occupé. Il en est parti depuis peu, pour aller prendre possession d'un Bénéfice considérable en Irlande. La veuve m'a dit qu'il ne l'avoit loué d'abord que pour trois mois; mais

qu'il y avoit pris tant de goût, qu'il y étoit demeuré deux ans, & qu'il ne l'avoit quitté qu'à regret. Elle se vante qu'il en est de même de tous ses Locataires; ils s'arrêtent chez elle, quatre fois plus long-tems qu'ils ne se l'étoient proposé.

J'ai eu quelque connoissance du Mari, qui avoit la réputation d'un homme d'honneur. Mais c'est la première fois que j'ai vû la veuve. Je lui trouve l'air un peu mâle, & quelque chose de rude dans le regard. Mais en observant ses manieres, & ses attentions pour deux jeunes personnes fort agréables, qui sont les Nièces de son Mari & qui se louent beaucoup d'elle, je n'ai pû attribuer son embonpoint qu'à sa bonne humeur; car il est rare que les personnes hargneuses soient fort grasses. Elle est respectée dans le quartier, & j'ai appris qu'elle voit fort bonne compagnie.

Si cette description, ou celle des autres logemens que j'ai nommés, ne convient pas à Madame *Lovelace*, elle sera libre de n'y pas demeurer long-tems & de ne s'en rapporter qu'à son propre choix. La veuve consent à louer par mois, & à ne louer que ce qui pourra vous convenir. Elle ne s'embarasse pas des termes, dit-elle; & ce qu'elle voudroit savoir uniquement, c'est ce qu'il faudra

faudra fournir à Madame votre Epouse, & quelle sera la conduite de ses gens ou des vôtres; parce que l'expérience lui apprend que les Domestiques sont ordinairement plus difficiles que les Maîtres.

Madame *Lovelace* aura la liberté de manger à table d'Hôte, ou de se faire servir chez elle.

Comme nous vous supposons mariés, & peut-être obligés, par des querelles de famille, à ne pas divulguer encore votre mariage, j'ai jugé qu'il ne seroit pas mal à propos d'en faire entendre quelque chose à la veuve, quoique sans l'assurer de rien; & je lui ai demandé si dans cette supposition elle pouvoit vous loger aussi, vous & vos Domestiques. Elle m'a répondu qu'elle le pouvoit facilement, & qu'elle le souhaitoit beaucoup; parce que la circonstance d'une femme seule, lorsque les témoignages n'étoient pas aussi certains qu'ils le sont ici, étoit ordinairement pour elle un sujet d'exception.

Si vous n'approuvez aucun de ces logements, il ne faut pas douter qu'on n'en puisse trouver de beaucoup plus beaux dans d'autres quartiers, sur-tout vers les nouvelles Places. Madame *Doleman*, sa Sœur & moi, nous vous offrons, dans notre Maison d'*Uxbridge*, toutes les commodités qui dé-



prendront de nous, & pour votre chere moitié & pour vous-même, si vous jouissez du bonheur que nous vous désirons ; en attendant que vous soyiez parfaitement établis.

Je ne dois pas oublier que l'appartement du Mercier dans la rue de *Cecil*, & celui de la veuve, dans la rue de *Dauvres*, peuvent être prêts en avertissant la veille. Ne doutez pas, M. & cher ami, du zèle & de l'affection avec lesquels je suis, &c.

THO. DOLEMAN.

Vous jugerez aisément, ma chere, après avoir lû cette Lettre, pour lequel de ces logemens je me suis déterminée. Mais, voulant mettre M. *Lovelace* à l'épreuve, sur un point qui me paroît demander beaucoup de circonspection, j'ai d'abord affecté de préférer celui de la rue de *Norfolk*, par la raison-même qui fait craindre à l'Ecrivain qu'il ne soit pas de mon goût ; c'est-à-dire parce qu'il est proche de la Cité. Je ne vois rien à redouter, lui ai-je dit, dans le voisinage d'une Ville aussi bien gouvernée qu'on représente Londres ; & je ne fais même s'il ne seroit pas plus à propos de me loger au centre, que dans les Fauxbourgs, dont on ne parle pas si avantageusement. J'ai paru pancher ensuite pour l'appartement de la rue

Cecil ;

Cecil ; ensuite pour celui du Mercier. Mais il ne s'est déclaré pour aucun ; & lorsque je lui ai demandé son sentiment sur celui de la rue de *Douves* , il m'a dit qu'il le jugeoit le plus commode , & le plus convenable à mon goût ; mais qu'osant se flatter que je n'y ferois pas un long séjour , il ne savoit pas auquel il devoit donner sa voix.

Je me suis fixée alors à celui de la veuve ; & sur le champ il a marqué ma résolution à *M. Doleman* , avec des remerciemens de ma part pour ses offres obligantes.

J'ai fait retenir la salle à manger , une chambre de lit , le cabinet (dont je me propose de faire beaucoup d'usage , si je passe quelque-tems chez la veuve) & une chambre de Domestique. Notre dessein est de partir samedi. La maladie de la pauvre *Hannab* me dérange beaucoup. Mais comme dit *M. Lovelace* , je puis m'accommoder avec la veuve pour une Femme de Chambre, jusqu'à ce que *Betty* soit mieux ou que j'en trouve une à mon gré : & vous savez que je n'ai pas besoin d'une grosse suite.

* * *

M. Lovelace m'a donné , de son propre mouvement , cinq guinées pour la pauvre *Hannab*. Je vous les envoie sous cette enveloppe.

veloppe. Prenez la peine de les lui faire porter, & de lui apprendre de quelle main lui vient ce présent. Il m'a beaucoup obligée par cette petite marque d'attention. En vérité j'ai meilleure opinion de lui, depuis qu'il m'a proposé de rappeler cette fille.

* * *

Je viens de recevoir une autre marque de son attention. Il est venu me dire qu'après y avoir pensé mieux, il ne jugeoit pas que je dusse partir sans une femme à ma suite, ne fût-ce que pour l'apparence, aux yeux de la veuve & de ses deux Nièces, qui suivant le récit de M. *Doleman*, sont dans une situation fort aisée; sur-tout lorsqu'exigeant qu'il me quitte si-tôt après notre arrivée, je dois me trouver seule entre des Etrangers. Il m'a conseillé de prendre, pour quelque-tems, une des deux servantes de Madame *Sorlings*, ou de lui demander une de ses filles. Si je choisissois le second de ces deux partis, il ne doutoit pas, m'a-t-il dit, que l'une ou l'autre des deux jeunes *Sorlings* n'embrassât volontiers l'occasion de voir un peu les curiosités de la Ville; sans compter qu'elle seroit plus propre qu'une servante commune à me tenir compagnie, lorsque je voudrois les voir moi-même.

Je

Je lui ai répondu, comme auparavant, que les servantes de Madame *Sorlings* & ses deux filles étoient également nécessaires dans leurs offices, & que l'absence d'un Domestique ne pouvoit causer que de l'embarras dans une Ferme; qu'à l'égard des curiosités de Londres, je ne penterois pas si-tôt à me procurer ces amusemens, & que je n'avois pas besoin, par conséquent, de compagne pour le dehors.

A présent, ma chere, de peur que dans une situation aussi variable que la mienne il ne survienne quelque chose de nuisible à mes espérances, qui n'ont point encore été si flatteuses depuis que j'ai quitté le Château d'*Harlove*; je vais observer plus que jamais la conduite & les sentimens de mon guide.

CL. HARLOVE.

LETTRE CXXV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Fendi, 20 d'Avril.

Il commence par communiquer, à son ami, la Lettre qu'il a écrite à M. Doleman, avec l'approbation de Miss Clarisse, & la réponse

ponse qu'il a reçu, &c. Ensuite il s'applaudit de son projet.

Tu connois la veuve ; tu connois ses Nièces ; tu connois le logement. As-tu jamais rien vû de plus adroit que cette Lettre de notre ami *Doleman* ? Il prévient toutes les objections ; il pourvoit à tous les accidens. Chaque mot est une ruse à l'épreuve.

Qui pourroit s'empêcher de sourire, en voyant ma charmante, qui apporte tant de précautions dans un choix qu'on a déjà fait pour elle, & qui pèse les différentes propositions, comme si son dessein étoit de me faire croire qu'elle peut avoir d'autres vûes ? Que dis-tu de cette chere friponne, qui me regarde avec la dernière attention, pour découvrir dans mes yeux quelque apparence dont elle puisse s'aider à lire dans mon cœur ? Le puits est trop profond pour être pénétré par ses regards ; c'est de quoi je puis l'assurer, quand ils seroient aussi perçans qu'un rayon du Soleil.

Nulle confiance en moi, ma Belle ? Il est donc clair que vous n'en avez aucune ? Si j'étois porté à changer de dispositions, vous ne l'étes donc point à m'encourager par une généreuse confiance à mon honneur ? Oh bien, il ne sera pas dit, je vous
jure,

jure, qu'un Maître dans l'art d'aimer soit la dupe d'une Novice.

Mais admire donc cette charmante, qui dans la satisfaction qu'elle ressent de mon artifice, emprunte de moi la Lettre de *Doleman*, pour la communiquer à sa chere *Miss Howe*! Sottes petites coquines! Pourquoi se fier, dans tous leurs détours, à la force de leur propre jugement, lorsque l'expérience est seule capable de leur apprendre à parer nos attaques & de leur donner la prudence de leurs Grand-Meres? Alors sans doûte, elles peuvent monter en chaire, comme d'autres *Cassandres*, & prêcher la défiance à celles qui ont la patience de les écouter, mais qui ne profiteront pas de leurs leçons mieux qu'elles, aussi-tôt qu'un jeune & hardi libertin, tel que moi, viendra croiser leur chemin.

N'es-tu pas étonné, *Belford*, que ce rusé coquin de *Doleman* ait nommé la rue de *Douvres* pour celle de notre bonne veuve? Quel crois-tu qu'ait été son dessein? Tu ne le devineras jamais. Ainsi, pour t'en épargner l'embarras, suppose que quelque officieuse personne (*Miss Howe* est fine & active comme le Diable) prenne la peine d'aller aux informations, pour s'assurer des caractères. Lorsque dans cette rue on ne

trou-



trouvera ni les mêmes noms, ni un tel appartement, ni même une Maison qui ressemble à ce qu'on cherche, le plus habile Chasseur d'Angleterre ne tombera-t-il pas en défaut?

Comment empêcher, me demandes-tu, que la Belle ne s'aperçoive de la tromperie; & que sa défiance n'augmente encore, lorsqu'elle se verra dans une autre rue?

Ne t'embarrasse point. Ou je trouverai quelque nouvelle ruse; ou nous ferons déjà si bien ensemble qu'elle prendra tout de bonne grace; ou, si je ne suis pas plus avancé qu'aujourd'hui, elle commencera peut-être à me connoître assez, pour n'être pas étonnée de cette peccadille.

Mais comment empêcherai-je que la Belle n'apprenne à son amie le vrai nom de la rue?

Il faut d'abord qu'elle le sache elle-même. Dis, butord, ne faut-il pas qu'elle le sache?

Où; mais quel moyen d'empêcher qu'elle ne sache le nom de la rue, ou que son amie ne lui écrive dans cette rue; ce qui reviendra au même?

Repose-toi de ce soin sur moi.

Si tu m'objectes encore que *Doleman* a l'esprit trop épais pour avoir fait cette réponse

ponse à ma Lettre Est-il si difficile de t'imaginer, que pour en épargner la peine à l'honête *Doleman*, moi qui connois si bien la Ville, je lui ai envoyé son modèle & je ne lui ai laissé que le soin de transcrire ?

Que dis-tu de moi, *Belford* ?

Et si j'ajoute que je t'avois destiné cette commission, & que la Belle s'y est opposée, par la seule raison qu'elle connoît mon estime pour toi; que diras-tu d'elle ?

C'est à présent que je vois bien loin devant moi, & que j'ai du loisir de reste. Convien que ton ami est un homme incomparable. Que je te trouve petit, du sommet de ma gloire & de mon excellence ! Ne t'étonnes pas que je te méprise sincèrement ; on ne peut avoir si bonne opinion de soi-même, sans mépriser à proportion tout le reste du genre humain.

Je compte de tirer bon parti du mariage prétendu dont on me félicite. Mais je ne veux pas te communiquer à la fois toutes mes vûes. D'ailleurs cette partie de mon projet n'est pas encore tout à fait digérée. Un Général, qui est obligé de régler ses démarches par celles d'un adversaire vigilant, ne peut répondre de ce qu'il fera d'un jour à l'autre.

La veuve *Sinclair* ; entens - tu , *Belford* ? Oüi *Sinclair* , je le répète ; & garde - toi de l'oublier. Elle ne portera point d'autre nom. Comme elle a de grands traits & l'air hommassé , je la supposerai descendue de quelque Montagnard d'Ecosse. Son Mari le Colonel (grave celà aussi dans ta mémoire) étoit un Ecossois , honête homme & brave comme César.

Dans toutes mes inventions , je n'oublie jamais les bagatelles. Elles servent quelquefois plus qu'un millier de sermens & de protestations , qui n'ont été inventés que pour y suppléer ; sur - tout lorsqu'il faut prévenir les soupçons d'un esprit défiant.

Tu tomberois d'admiration , si tu savois la moitié seulement de mes prévoyances. Je veux que tu en juges par un exemple. J'ai déjà eu la bonté d'envoyer un catalogue de Livres , que je fais acheter pour le cabinet de ma charmante ; la plupart de la seconde main , afin qu'ils ne passent pas pour un meuble inutile : & tu fais que les Dames de cette Maison ne sont pas mal versées dans la lecture. Mais je me garde bien de trop promettre à ma Belle. Il faut laisser quelque chose aux soins de la veuve , mon ancienne amie , qui m'a secondé à merveilles dans

dans une infinité d'autres entreprises, & qui se croiroit offensée si je paroïssois me désier de son habileté.

LETTRE CXXVI.

*Miss HOWE, à Miss CLARISSE
HARLOVE.*

Mercredi, 19 d'Avril.

Il m'est venu des lumières, qu'il est important de vous communiquer. Votre Frere ayant appris que vous n'êtes pas mariée, a pris la résolution de découvrir votre retraite & de vous faire enlever. Un de ses amis, Capitaine de Vaisseau, entreprend de vous prendre à bord & de faire voile avec vous vers *Hull* ou vers *Leith*, pour vous conduire dans une des Maisons de *M. James Harlove*.

Ils ont l'esprit bien méchant; car, en dépit de toutes vos vertus, ils jugent que vous avez passé les bornes de l'honneur. Mais s'ils peuvent s'assurer, après l'enlèvement, que vous soyiez encore fille, ils vous tiendront sous une bonne garde jusqu'à l'arrivée de *M. Solmes*. En même-tems, pour donner de l'occupation à *M. Lovelace*, ils par-

lent de le pourſuivre en juſtice, & de faire revivre quelque vieux crime, qu'ils croient capable de le conduire au ſupplice, ou du moins de lui faire abandonner le Pays.

Ces nouvelles ſont très-recentes. *Miss Arabelle* les a dites en confidence, & d'un air de triomphe, à *Miss Lloyd*, qui eſt à préſent ſa favorite, quoiqu'aſſi remplie que jamais d'admiration pour vous. *Miss Lloyd*, dans la crainte des malheurs qui peuvent ſuivre une entrepriſe de cette nature, m'a fait ce récit & m'a permis de vous en informer ſécrètement. Cependant, ni elle ni moi, nous ne ſerions peut-être pas ſâchées que M. *Lovelace* fut pendu par les bonnes voies; c'eſt-à-dire, ma chere, ſi vous n'y mettiez pas d'oppoſition. Mais nous ne pouvons ſupporter que le chef-d'œuvre de la nature ſoit balotté par deux eſprits violens; & beaucoup moins, que vous ſoyez faiſie & bientôt expoſée au brutal traitement d'une troupe de miſérables, qui n'ont point d'entrailles.

Si vous pouvez engager M. *Lovelace* à ſe modérer, je ſuis d'avis que vous lui découvriez tout; mais ſans nommer *Miss Lloyd*. Peut-être ſon vil Agent eſt-il dans le ſecrét & ne tardera-t-il point à l'en inſtruire. Je laiſſe à votre diſcrétion le ménagement d'une
affaire

affaire si délicate. Ma plus grande inquiétude est que ce furieux projet, si l'on a la témérité de l'entreprendre, ne serve à lui donner sur vous plus d'empire que jamais. Comme il doit vous convaincre qu'il n'y a point d'espérance de réconciliation, je souhaiterois que vous fussiez mariée; pour quelque crime que votre *Lovelace* doive être poursuivi, à l'exception de l'assassinat & du viol.

Hannah est pénétrée de reconnoissance pour votre présent. Elle vous a comblée de bénédictions. On lui a remis aussi le présent de *M. Lovelace*.

Je suis extrêmement contente de *M. Hickman*, qui s'est servi de la même occasion pour lui envoyer deux guinées, comme d'une main inconnue. La manière m'a fait plus de plaisir, que la valeur du bienfait. Ces bonnes œuvres lui sont familières; & le silence les accompagne si parfaitement, qu'elles ne se découvrent que par la reconnoissance de ceux qui en sont l'objet. Il est quelquefois mon Aumônier, & je crois qu'il joint toujours quelque chose à mes petites libéralités. Mais le tems de le louer n'est pas encore venu. D'ailleurs il ne me paroît pas qu'il ait besoin de cet encouragement.



Je ne puis désavouer que ce ne soit une fort bonne ame : & l'on ne doit pas s'attendre à trouver dans un homme toutes les bonnes qualités réunies. Mais réellement, ma chere, je le trouve bien sot de se donner tant de peine pour moi, lorsqu'il doit s'apercevoir du mépris que j'ai pour tout son sexe; & plus sot encore, de ne pas comprendre que dans ses vûes il fera tôt ou tard une pitoyable figure avec moi. Nos goûts & nos dégoûts, comme je l'ai souvent pensé, sont rarement gouvernés par la prudence, ou par le rapport qu'ils devroient avoir à notre bonheur. L'œil, ma chere, est allié si étroitement avec le cœur! & tous deux sont ennemis si déclarés du jugement! Quelle union mal-assortie que celle de l'esprit & du corps! Tous les sens, comme la famille des *Harloves*, sont liguées contre ce qui devoit les animer & faire leur honneur, si l'ordre étoit mieux gardé.

Trouvez bon, je vous en supplie, qu'avant votre départ pour Londres, je vous envoie quarante-huit guinées. Je fixe la somme, pour vous obliger; parce qu'en y joignant les deux que j'ai fait donner à votre *Hannah*, je reconnois que vous m'en devrez cinquante. C'est aller au devant de vos objections. Vous savez que je ne puis man-
quer

quer d'argent. Je vous ai dit que je possède le double de cette somme, & que ma Mere ne m'en connoit que la moitié. Que ferez-vous dans une Ville telle que Londres, avec le peu qui vous reste ? Vous ne sauriez prévoir les besoins qui naîtront, pour des Messages, pour des informations & d'autres occurrences. Si vous faites difficulté de vous rendre, je ne croirai pas votre fierté aussi abbatue que vous le dites, & qu'il me semble qu'elle doit l'être en particulier sur ce point.

A l'égard des termes où j'en suis avec ma Mere, il n'est pas besoin de vous dire, à vous qui la connoissez si parfaitement, qu'elle n'épouse jamais rien avec modération. Ne devoit-elle pas se souvenir du-moins que je suis sa fille ? Mais non, je ne suis jamais pour elle que la fille de mon Pere. Il faut qu'elle ait été bien sensible au violent naturel de ce pauvre cher Pere, pour en conserver si long-tems la mémoire ; tandis que toutes les marques de tendresse & d'affection paroissent oubliées. D'autres filles seroient tentées de croire que l'esprit de domination doit être bien puissant dans une Mere, qui veut exercer sans cesse toute l'autorité qu'elle a sur ses Enfans, & qui, tant d'années après la mort d'un Mari, regrète de n'avoir pas



eu sur lui le même empire. Si ce langage n'est pas tout-à-fait décent dans la bouche d'une fille, il doit vous paroître un peu excusé par la tendre affection que je portois à mon Pere, & par le respect que j'aurai éternellement pour sa mémoire. C'étoit le meilleur de tous les Peres; & peut-être n'auroit-il pas été un Mari moins tendre, si l'honneur de ma Mere & la sienne n'avoient pas eu trop de ressemblance pour être capables de s'accorder.

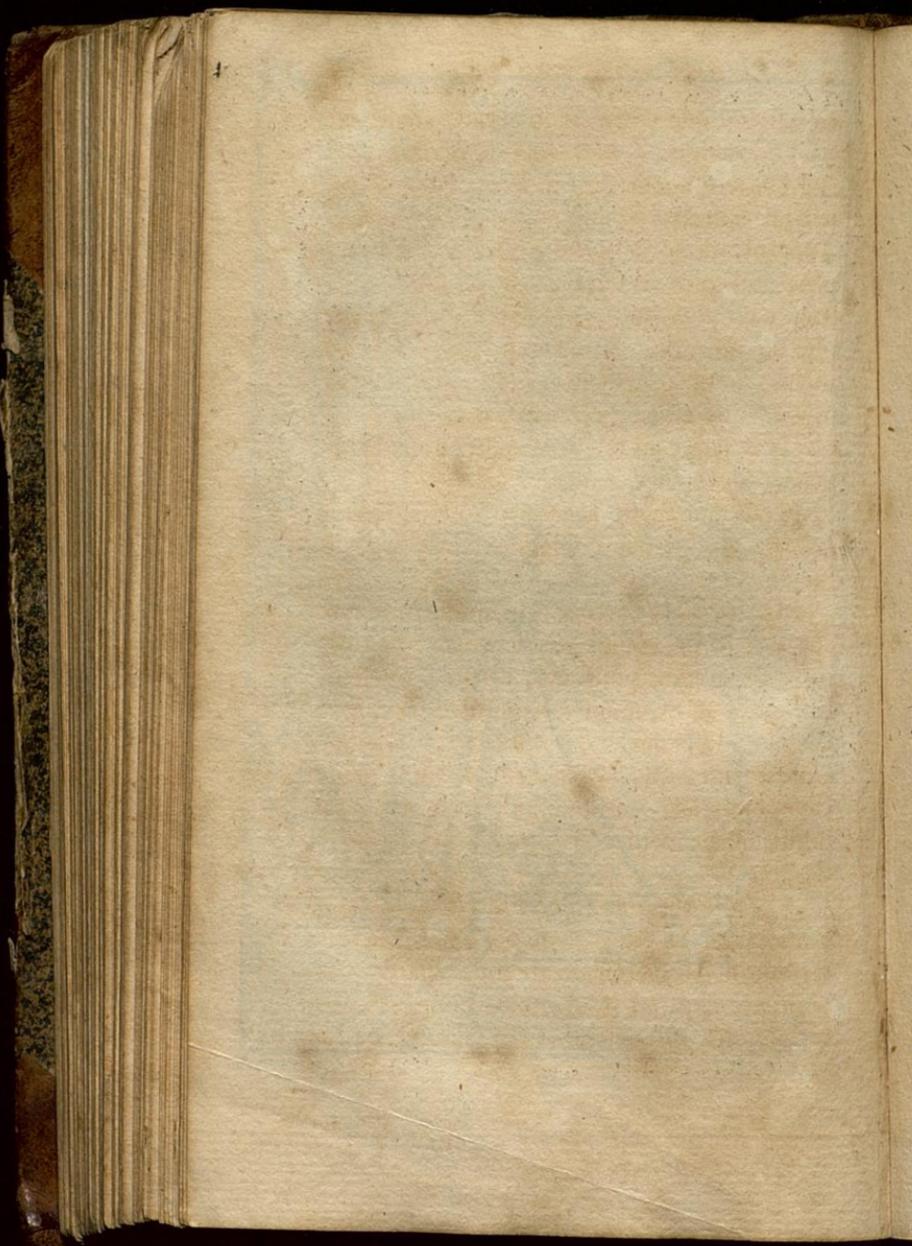
Le malheur, en un mot, c'est que l'un ne pouvoit être fâché, sans que l'autre voulût l'être aussi: tous deux d'ailleurs avec un fort bon naturel. Cependant, à l'âge même où j'étois, je ne trouvois pas le joug aussi pesant pour ma Mere, qu'elle paroît vouloir me le persuader, lorsqu'il lui plaît de désavouer sa part à mon existence.

J'ai souvent pensé que pour empêcher les partages d'affection dans leurs Enfans, les Peres & les Meres devroient éviter sur toutes choses, ces querelles, longues ou fréquentes, qui mettent un pauvre Enfant dans l'embarras pour prendre son parti entre deux personnes si cheres, lorsqu'il seroit porté à les respecter toutes deux comme il le doit.

Si vous voulez être informée du détail de notre différend; après vous avoir confessé
en



I. G. Friben. del.



en général que votre malheureuse affaire en étoit l'occasion, il faut vous satisfaire.

Mais comment dois-je m'expliquer ? Je sens la rougeur qui me monte au visage. Apprenez-donc, ma chere, que j'ai été..... pour ainsi dire..... oüi, que j'ai été battue. Rien n'est plus vrai. Ma Mere a jugé à propos de me donner un grand coup sur les mains, pour m'arracher une Lettre que j'étois à vous écrire, & que j'ai déchirée en pièces & jettée au feu devant elle, pour l'empêcher de la lire.

Je fais que cette aventure vous affligera. Epargnez-vous par conséquent la peine de me le dire.

M. *Hickman* arriva quelques momens après. Je ne voulus pas le voir. Je suis, ou trop grande pour être battue, ou trop Enfant pour avoir un très-humble serviteur. C'est ce que je déclarai à ma Mere. Quelles autres armes que du chagrin & de la mauvaise humeur, lorsqu'il ne seroit pas pardonnable de penser même à lever le petit doigt !

Elle me dit, en stile d'*Harlove*, qu'elle vouloit être obéie ; & que la Maison seroit fermée à M. *Hickman*-même, s'il contribuoit à l'entretien d'une correspondance qu'elle m'avoit défendue.



Pauvre *Hickman* ! son rôle est assez bizarre entre la Mere & la fille. Mais il fait qu'il est sûr de ma Mere & qu'il ne l'est pas de moi. Ainsi son embarras n'est pas grand à choisir ; quand il ne seroit pas porté d'inclination à vous rendre service.

Je m'enfermai pendant tout le jour ; & le peu de nourriture que je pris, je le pris seule. Le soir, je reçus un ordre solennel de descendre pour le souper. Je descendis ; mais environnée du nuage le plus épais. Oiii & non furent les seules réponses que je fis assez long-tems. Cette conduite, me dit ma Mere, n'avanceroit pas mes affaires auprès d'elle. Elle ne gagneroit rien à me battre, lui dis-je à mon tour. C'étoit, repliqua-t-elle, la hardiesse de ma résistance qui l'avoit provoquée à me donner un coup sur la main. Elle étoit fâchée que je l'eusse irritée jusqu'à ce point : mais elle n'en exigeoit pas moins, de deux choses l'une ; ou que ma correspondance fut absolument interrompue, ou que toutes nos Lettres lui fussent communiquées.

Je lui dis qu'elle demandoit deux choses également impossibles ; & qu'il convenoit aussi peu à mon honneur qu'à mon inclination d'abandonner une amie dans l'infortune.

ne....

ne..... sur-tout pour satisfaire des ames basses & cruelles.

Elle ne manqua point de rappeler tous les lieux communs du devoir & de l'obéissance.

Je lui répondis qu'un devoir exigé avec un excès déraisonnable de rigueur avoit causé toutes vos disgraces : que si elle me croit propre au mariage, elle devoit me juger capable de former, ou du-moins d'entretenir des amitiés ; particulièrement avec une personne, dont elle m'avoit félicitée mille fois, dans d'autres tems, d'avoir obtenu l'estime & la confiance ; qu'il y avoit d'autres devoirs que ceux de la nature, & qu'ils pouvoient tous s'accorder : qu'un commandement injuste, j'osois le dire, dût-elle me battre encore, étoit un degré de tyrannie ; & que je n'aurois pas dû m'attendre, qu'à mon âge, on ne me laissât aucun exercice de ma volonté, aucune démarche à faire de mon choix, lorsqu'il n'étoit question que d'une femme & que le sexe maudit n'y avoit aucune part.

Ce qu'il y avoit de plus favorable à son argument, c'est qu'elle se réduisoit à demander la communication de nos Lettres. Elle insista beaucoup sur ce point. Vous étiez, me dit-elle, entre les mains du plus intriquant

quant de tous les hommes ; qui suivant quelques avis qu'elle avoit reçus, tournoit son *Hickman* en ridicule. Quoiqu'elle fût portée à bien juger de vous & de moi, qui pouvoit lui répondre des suites de notre correspondance ?

Ainsi, ma chere, vous voyez que l'intérêt de *M. Hickman* a beaucoup de part ici. Je n'aurois pas d'éloignement pour faire voir nos Lettres à ma Mere, si je n'étois persuadée que votre plume & la mienne en seroient moins libres ; & si je ne la vois si attachée au parti contraire, que ses raisonnemens, ses censures, ses inductions & ses interprétations deviendroient un sujet perpétuel de difficultés & de nouveaux débats. D'ailleurs je ne serois pas bien aise qu'elle fût comment votre rusé montre a joué une personne d'un mérite si supérieur au sien. Je connois cette grandeur d'ame qui vous élève au-dessus de vos intérêts propres ; mais n'entreprenez point de me faire renoncer à notre correspondance.

M. Hickman, immédiatement après la querelle dont je vous ai fait l'histoire, m'a offert ses services ; & ma dernière Lettre vous a fait voir que je les ai acceptés. Quoiqu'il soit si bien avec ma Mere, il juge qu'elle a trop de rigueur pour vous & pour moi.

Il

Il a eu la bonté de me dire (& j'ai crû voir dans son discours un air de protection) que non-seulement il approuvoit notre correspondance, mais qu'il admiroit la fermeté de mon amitié; & que n'ayant pas la meilleure opinion du monde de votre homme, il est persuadé que mes informations & mes avis peuvent quelquefois vous être utiles.

Le fond de ce discours m'a plû, & c'est un grand bonheur pour lui; sans quoi je serois entré en compte sur le terme d'*approuver*, & je lui aurois demandé depuis quand il me croioit disposée à le souffrir. Vous voyez, ma chere, ce que c'est que cette race d'hommes: Vous ne leur avez pas plûtôt accordé l'occalion de vous obliger, qu'ils prennent le droit d'*approuver* vos actions; dans lequel est renfermé apparemment celui de les désapprouver, lorsqu'ils le jugeront à propos.

J'ai dit à ma Mere combien vous souhaitez de vous reconcilier avec votre famille, & combien vous êtes idépendante de M. *Love-lace*. La suite, m'a-t-elle répondu, nous fera juger du second point. A l'égard du premier, elle fait, dit-elle, & son opinion est aussi, que vous ne devez espérer de reconciliation qu'en retournant au Château d'*Harlove*, sans prétendre au moindre droit d'im-

d'imposer des conditions. C'est le plus sûr moyen, ajoûte-t-elle, de prouver votre indépendance. Voilà votre devoir, ma chere, dans l'opinion de ma Mere.

Je suppose que votre première Lettre, adreslée à M. *Hickman*, me viendra de Londres.

Votre honneur & votre sûreté sont l'unique objet de mes prieres.

Je ne puis m'imaginer comment vous faites pour changer d'habits.

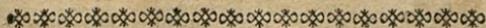
Ma surprise augmente sans cesse, de voir l'obstination de vos proches à vous laisser dans l'embarras. Je ne comprends pas quelles peuvent être leurs vûes. Ils vous jetteront entre ses bras, soit que vous le vouliez ou non.

J'envoie ma Lettre par Robert, pour ne pas perdre de tems, & je ne puis que vous répéter l'offre de mes plus ardens services. Adieu ma très-chère, mon unique amie.

ANNE HOWE.



LET-



LETTRE CXXVII.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Jeudi 20 d'Avril.

Je me croirois absolument indigne de votre amitié, si mes plus pressans intérêts ne me laissoient pas trouver assez de loisir pour déclarer en peu de mots à ma chere amie, combien je suis éloignée d'approuver sa conduite, dans des circonstances où la générosité l'empêche apparemment de reconnoître sa faute, mais où j'ai plus de raison qu'un autre d'en gémir, parce que j'ai le malheur d'en être l'occasion.

Vous savez, dites-vous, que vos démêlés avec votre Mere m'affligeront beaucoup ; & vous voulez que par conséquent je m'épargne la peine de vous le dire.

Ce n'est pas-là, ma chere, ce que vous désiriez autrefois. Vous me répétiez souvent que vous n'en aviez que plus d'amitié pour moi, lorsque je vous faisois des plaintes de cette excessive vivacité, dont votre bon sens vous apprenoit à vous défier. Quoique malheureusement tombée, quoique dans l'infortune, si jamais j'ai valu quelque chose
par

par le jugement, c'est aujourd'hui que je mérite d'être écoutée, parce que je puis parler de moi-même aussi librement que d'aucune autre: & lorsque ma faute devient contagieuse, lorsqu'elle vous entraîne dans une correspondance qui vous est défendue, n'élèverai-je point ma voix contre une défobéissance, dont les suites, quelles qu'elles puissent être, aggraveront mon erreur, & la feront régarder comme la racine d'une si mauvaise branche?

L'ame qui peut mettre sa gloire dans la constance & la fermeté d'une aussi noble amitié que la vôtre, d'une amitié qui est à l'épreuve de la fortune & qui croît avec les disgraces de la personne aimée, cette ame doit être incapable de prendre mal les avertissemens ou les conseils de l'ami, pour lequel elle a des sentimens si distingués. Ainsi la liberté que je prens n'a pas besoin d'apologie. Elle en demande d'autant moins, que dans les conjonctures présentes, elle est l'effèt d'un désintéressement si absolu, qu'il tend à me priver de la seule consolation qui me reste.

Votre humeur chagrine; l'action de déchirer entre les mains de votre Mere une Lettre qu'elle avoit droit de lire, & de la brûler, comme vous en faites l'aveu, devant
ses

ses propres yeux ; le refus de voir un homme qui est si disposé à vous obéir pour le service de votre malheureuse amie, & ce refus dans la seule vûe de mortifier votre Mere ; pouvez-vous penser, ma chere amie, que toutes ces fautes, qui ne font pas la moitié de celles que vous reconnoissez, soient excusables dans une personne qui est si bien instruite de ses devoirs ?

Votre Mere étoit autrefois prévenue en ma faveur. N'est-ce pas une raison de la ménager davantage, aujourd'hui que suivant ses idées j'ai perdu justement son estime ? Les préventions favorables, comme celles qui ne le sont pas, ne s'effacent guères entièrement. Comment une erreur, à laquelle on ne peut pas dire qu'elle ait d'intérêt particulier, la frapperoit-elle assez pour l'éloigner tout-à-fait de moi ?

Il y a, dites-vous, d'autres devoirs que celui de la nature. D'accord : mais c'est le premier de tous les devoirs ; un devoir, qui a précédé en quelque sorte votre existence-même : & quel autre devoir ne doit pas lui céder, lorsque vous les supposerez en concurrence ?

Vous êtes persuadée qu'ils peuvent s'accorder. Votre Mere pense autrement. Quel-

T. III. P. II.

Y

le



le est la conclusion qu'il faut tirer de ces prémises?

Quand votre Mere voit combien je souffre, dans ma réputation, de la malheureuse démarche où je me suis engagée, moi de qui tout le monde avoit de meilleures espérances, quelle raison n'a-t-elle pas de trembler pour vous? Un mal en attire un autre après soi; & comment saura-t-elle où le fatal progrès peut s'arrêter?

Une personne qui entreprend de justifier les fautes d'autrui, ou qui cherche à les diminuer, ne donne-t-elle pas lieu de la soupçonner ou de corruption ou de foiblesse? & les Censeurs ne penseront-ils pas qu'avec les mêmes motifs & dans les mêmes circonstances, elle seroit capables des mêmes erreurs?

Mettons à part les persécutions extraordinaires que j'ai essuies: la vie humaine peut-elle fournir un exemple plus terrible, que celui que j'ai donné dans un espace fort court, de la nécessité qui oblige des Parens à veiller sans cesse sur une fille; quelque opinion qu'elle ait donnée de sa prudence?

N'est-ce pas depuis seize ans jusqu'à vingt-&-un, que cette vigilance est plus nécessaire que dans aucun autre tems de la vie d'une femme? C'est dans cet espace que nous attirons ordinairement les yeux des hommes,
&

& que nous devenons l'objêt de leurs soins, ou de leurs attaques ; & n'est-ce pas dans le même tems que nous nous faisons une réputation de bonne ou de mauvaise conduite, qui nous accompagne prèsqu'inséparablement jusqu'à la fin de nos jours ?

Ne sommes-nous pas alors en danger de la part de nous-mêmes, à cause de la distinction avec laquelle nous commençons à regarder l'autre sexe ?

Et lorsque nos dangers se multiplient, au dedans comme au-dehors, nos Parens ont-ils tort de croire que leur vigilance doit redoubler ? Notre taille, qui commence à se former, sera-t-elle une raison de nous en plaindre ?

Si ç'en est une, dites-moi donc quelle sera précisément la taille, quel sera l'âge, qui exemptera une honnête fille de la soumission qu'elle doit à ses Parens, & qui pourra les autoriser, à l'exemple des animaux, à se dépouiller de la tendresse & des soins qu'ils doivent à leurs enfans ?

Il vous paroît dur, ma chere, d'être traitée comme une petite fille ! Eh pouvez-vous penser qu'il ne soit pas aussi dur à d'honnêtes Parens, de se croire dans la nécessité de tenir cette conduite ? Vous figurez-vous qu'à la place de votre Mère, si votre fille vous



avoit refusé ce que votre Mere demandoit de vous, & vous avoit disputé le droit de vous faire obéir, vous ne lui eussiez pas donné un coup sur la main, pour lui faire quitter un papier défendu? C'est une grande vérité, comme votre Mere vous l'a dit, que vous l'aviez provoquée à cette rigueur; & c'est de sa part une extrême condescendance, à laquelle vous n'avez pas fait l'attention qu'elle méritoit, d'avoir reconnu qu'elle en étoit fâchée.

Avant le mariage (où nous entrons sous une autre espèce de protection, qui n'abroge pas néanmoins les devoirs de la nature) il n'y a point d'âge auquel notre sauvegarde la plus nécessaire & la plus puissante ne soit les aïles de nos Parens; pour nous garantir des Vautours, des Milans, des Eperviers & d'autres vilains animaux de proie, qui voltigent sans cesse au-dessus de nos têtes, avec le dessein de nous surprendre & de nous dévorer, aussi-tôt qu'ils nous voient écartées de la vûe, c'est-à-dire du soin, de nos gardiens & de nos protecteurs naturels.

Quelle dureté que vous puissiez trouver dans l'ordre qui nous interdit une correspondance autrefois approuvée, si votre Mere juge néanmoins qu'après ma faute elle soit capable de jeter une tâche sur votre réputation,

tion, c'est une dureté à laquelle il faut se soumettre. Ne doit-elle pas même se confirmer dans son opinion, lorsqu'elle voit que le premier fruit de votre attachement à la vôtre, est de vous inspirer de l'humeur & de la répugnance à lui obéir ?

Je fais, ma chere, qu'en parlant d'*humeur*, & du *nuage épais* que vous m'avez représenté, vous ne pensez qu'à mettre dans vos termes ce sel délicieux qui fait le charme de votre conversation & de vos Lettres. Mais, en vérité, ma chere amie, je le crois déplacé dans cette occasion.

Me permettez-vous d'ajouter à ces ennuyeux reproches, que je n'approuve pas non plus dans votre Lettre, quelques-uns des traits qui ont rapport à la manière dont votre Pere & votre Mere vivoient ensemble. J'ose dire que ces petits démêlés n'étoient pas continuels, quoiqu'ils fussent peut-être trop fréquens. Mais votre Mere est moins comptable à sa fille qu'à tout autre, de ce qui s'est passé entr'elle & Mr. *Hove*, dont je dirai seulement que vous devez révéler la mémoire. Ne feriez-vous pas bien d'examiner un peu, si le petit ressentiment qui vous restoit contre votre Mere lorsque vous aviez la plume à la main, n'a pas servi à réveiller vos sentimens de respect pour votre Pere ?

Chacun a ses défauts. Quand votre Mere auroit tort de rappeler des mécontentemens dont le sujét n'existe plus, vous ne devez pas avoir besoin qu'on vous fasse considérer, à l'occasion de qui & de quoi ces idées renaissent dans son esprit. Ce n'est pas à vous non plus qu'il appartient de juger de ce qui doit s'être passé entr'un Pere & une Mere, pour faire vivre & pour aigrir même d'anciens souvenirs dans la mémoire du survivant.

L E T T R E C X X V I I I .

Miss CLARISSE HARLOVE,
à *Miss* HOWE.

Le sujét que j'ai traité dans ma Lettre précédente ne demande point d'être continué. Je passe avec plus de plaisir, quoiqu'avec aussi peu *d'approbation*, à une autre de vos excessives vivacités : c'est aux grands airs que vous vous donnez à l'occasion du mot *d'approuver*.

Je m'étonne qu'étant aussi généreuse que vous l'êtes, votre générosité ne soit pas plus uniforme ; qu'elle vous manque dans un point où la politique, la prudence & la gratitude, vous en font une loi presque égale.

M. Hick-

M. *Hickman*, comme vous le reconnoissez, est une bonne ame. Si je n'en étois pas convaincue depuis long-tems, il n'auroit pas trouvé dans moi une avocate en sa faveur, auprès de ma chere *Miss Howe*. Combien de fois ai-je vû avec chagrin, pendant le tems que j'ai passé chez vous, qu'après une conversation, où il avoit fort bien fait son rôle dans votre absence, il devenoit muet au moment que vous paroissiez ?

Je vous l'ai reproché plusieurs fois ; & je crois vous avoir fait remarquer aussi que l'air imposant, dont vous ne vous armiez que pour lui, pouvoit recevoir une interprétation qui n'auroit pas flatté votre orgueil ! Il pouvoit être expliqué à son avantage, & nullement au vôtre.

M. *Hickman*, ma chere, est un homme modeste. Je ne vois jamais un homme de ce caractère, sans être persuadée que c'est uniquement l'occasion qui lui manque, & qu'il renferme des trésors qui n'ont besoin que d'une clé pour s'ouvrir ; c'est-à-dire d'un juste encouragement pour paroître avec éclat.

Le présomptueux, au contraire, qui ne peut être tel sans penser aussi mal d'autrui qu'il pense avantageusement de lui-même, prend un ton de maître sur toutes sortes de

fujets ; & se reposant sur son assurance pour sortir d'embarras, il fait le faux étalage d'un trésor qu'il ne possède point.

Mais un homme modeste ! Ah ! ma chere, une femme modeste ne distinguera-t-elle pas un homme modeste, & ne souhaitera-t-elle pas d'en faire le compagnon de sa vie ? Un homme, devant lequel, & à qui elle peut ouvrir ses lèvres, avec la certitude qu'il aura bonne opinion de ce qu'elle dit, qu'il recevra son jugement avec tous les égards de la politesse ; & qui doit par conséquent lui inspirer une douce confiance.

Quel rôle je fais ici ! Tout le monde est porté à s'ériger en Prédicateur. Mais assurément je dois être plus capable que je ne l'ai jamais été, de penser juste sur cette matiere. Cependant je veux abandonner un sujet que j'étois résolue, en commençant ma Lettre, de réduire à l'unique point qui vous touche. Ma chere, ma très-chere amie, que vous avez de penchant à nous apprendre ce que les autres doivent faire, & ce que votre Mere même devoit avoir fait ! A la vérité, je me souviens de vous avoir entendu dire que comme les différens exercices demandent différens talens, il peut arriver, en matiere d'esprit, qu'une personne soit capable de faire une bonne critique des ouvrages d'autrui,

d'autrui, quoiqu'elle ne le soit pas de faire elle-même d'excellens ouvrages. Mais je crois expliquer fort bien ce penchant & cette facilité à découvrir les fautes, en l'attribuant à la nature humaine, qui sentant ses propres défauts aime généralement l'emploi de corriger. Le mal est que pour exercer ce talent naturel, on tourne moins les yeux dedans que dehors; ou, si vous l'aimez mieux en d'autres termes, qu'on fait tomber la critique sur autrui plus souvent que sur soi-même.

LETTRE CXXIX.

Miss CLARISSE HARLOVE,
à *Miss* HOWE.

Je viens en peu de mots, ma chere amie, à la défense que vous avez reçue de votre Mere. C'est un sujet que j'ai touché fort souvent, mais comme à la hâte; parce que sentant fort bien que mon jugement seroit condamné par ma pratique, je n'ai pas eu jusqu'aujourd'hui le courage de me fier à moi-même.

Vous ne voulez pas que j'entreprenne de vous faire renoncer à cette correspondance.

Y 5

Vous

Vous m'apprenez avec quelle bonté M. *Hickman* l'approuve, & combien il est obligeant, de permettre qu'elle passe par ses mains. Mais ce n'est point assez pour me satisfaire entièrement.

Je suis un fort mauvais Casuiste ; & le plaisir que je prens à vous écrire peut me donner beaucoup de partialité pour mes propres desirs. Sans cette crainte, & si je n'appréhendois aussi que la franchise & la bonne foi ne fussent blessées par des évasions, je serois tenté de vous proposer une voie que j'abandonne à votre jugement. Ne pourrois-je pas vous écrire, pour me conserver une satisfaction si douce ; & ne recevoir de vous, suivant les occasions, qu'une réponse passagere, non-seulement sous le couvert, mais par la plume de M. *Hickman* pour me ramener au vrai lorsque je m'écarte, pour me confirmer lorsque je pense bien, & pour me guider dans mes doutes ? Ce secours me feroit marcher avec plus d'assurance dans le chemin obscur qui s'ouvre devant moi ; car, malgré l'injustice de mes Censeurs, malgré toutes les nouvelles disgraces dont je suis menacée, je ne me croirai pas tout-à-fait malheureuse si je puis conserver votre estime.

Véritablement, ma chere, je ne fais comment je pourrois prendre sur moi de ne plus
vous

vous écrire. Je n'ai point d'autre occupation, ni d'autre amusement. Il faudroit que je fisse usage de ma plume, quand je n'aurois personne à qui je pûsse envoir mes Lettres. Vous m'avez entendue relever les avantages que j'ai toujours trouvés à jeter sur le papier tout ce qui m'arrive : actions, pensées, je m'imagine que c'est le moyen de faire tourner le présent à mon utilité future. Outre que cet exercice forme le stile & qu'il sert à développer les idées, il n'y a personne à qui il n'arrive de perdre une bonne pensée, qui s'évapore après la réflexion ; ou d'oublier une bonne résolution, parce qu'elle est chassée de la mémoire par de secondes vûes qui ne valent pas toujours les premières : mais lorsque j'ai pris la peine d'écrire ce que je veux faire ou ce que j'ai fait, l'action, ou la résolution demeure comme devant moi, pour m'y attacher de plus en plus, ou pour y renoncer, ou pour la corriger. C'est une sorte de traite que j'ai fait avec moi-même, & qui étant scellé de ma propre main, devient une règle de conduite & comme un engagement pour l'avenir.

Je voudrois donc vous écrire, si je le puis sans offense ; d'autant plus qu'outre le plaisir de satisfaire mon inclination, ma plume s'anime, lorsqu'en écrivant j'ai quelque objet

objêt en vûe, quelque amie à qui je désire de plaire.

Mais quoi ? si votre Mere permet notre correspondance à condition que nos Lettres lui soient communiquées, & si c'est le seul moyen de la satisfaire, est-il impossible de se soumettre à cette Loi ? Croyez-vous, ma chere, qu'elle sût difficulté de recevoir cette communication en confidence ? Si je vois quelque apparence de réconciliation avec ma famille, je n'écouterois point assez mon orgueil, pour appréhender qu'on ne sache de quelle manière j'ai été joiûée. Au contraire, dans cette heureuse supposition, je n'aurois pas plutôt quitté *M. Lovelace*, que j'apprendrois toute mon histoire à votre Mere & à tous mes amis. Mon propre honneur & leur satisfaction m'y porteroient également.

Mais si je n'ai pas cette espérance, à quoi serviroit de faire connoître la répugnance que j'ai eue à suivre *M. Lovelace*, & les artifices par lesquels il a sù m'effraier ? Votre Mere vous a fait entendre que mes amis insisteroient sur un retour pur & simple, sans aucune condition, pour disposer arbitrairement de moi. Si je paroissois balancer là-dessus, mon Frere s'en feroit un sujêt de triomphe, plutôt que de garder mon secret.

M. Lo-

M. Lovelace, dont la fierté s'offense déjà du regret que j'ai de l'avoir suivi, lorsqu'il pense qu'autrement je n'aurois pû éviter d'être à *M. Solmes*, me traiteroit peut-être avec indignité. Réduite ainsi à manquer d'azile & de protection, je deviendrois l'objét des raileries publiques : & je jeterois plus de honte que jamais sur mon sexe, puisque l'amour, suivi du mariage, sera toujours excusé plus facilement que des fautes préméditées.

En supposant que votre Mere consente à recevoir nos communications en confiance, ne balancez point à lui faire lire toutes mes Lettres. Si ma conduite passée ne mérite pas absolument sa haine & son mépris, j'y gagnerai peut-être le secours de ses conseils, avec celui des vôtres ; & si dans la fuite je me rens volontairement coupable, je reconnoitrai que je suis pour jamais indigne & des vôtres & des siens.

Quand vous craignez de l'appesantissement pour mon esprit & pour ma plume, s'il faut que toutes mes Lettres passent sous les yeux de votre Mere, vous oubliez, ma chere, que l'un & l'autre sont déjà fort appesantis : & vous jugez trop mal de votre Mere, si vous la croyez capable de partialité dans ses interprétations. Nous ne saurions douter, ni vous, ni moi, que livrée à elle-même,

même, son inclination ne se fût déclarée en ma faveur. J'ai la même opinion de mon Oncle *Antonin*. Ma charité s'étend encore plus loin ; car je suis quelquefois portée à croire, que si mon Frere & ma Sœur étoient absolument certains de m'avoir assez ruinée dans l'esprit de mes Oncles, pour n'avoir plus rien à redouter sur l'article de l'intérêt, ils pourroient, si-non désirer ma réconciliation, du-moins ne pas s'opposer à ma grace ; sur-tout si je voulois leur faire quelques petits sacrifices, pour lesquels je vous assure que je n'aurois pas d'éloignement si j'étois tout-à-fait libre, & dans l'indépendance que je désire. Vous savez que je n'ai jamais attaché de prix aux acquisitions mondaines, & au legs de mon grand Pere, qu'autant que ces avantages me mettoient en état de suivre une partie de mes inclinations. Si l'on m'en ôtoit le pouvoir, il faudroit vaincre mon penchant, comme je le fais aujourd'hui.

Mais, pour revenir à mon pérmier sujet, essayez, ma chere amie, si votre Mere veut permettre notre correspondance en voyant toutes nos Lettres. Si vous ne l'y trouvez pas disposée, à cette condition-même, quelle fardide amitié seroit la mienne,
de

de vouloir acheter ma satisfaction aux dépens de votre devoir ?

Il me reste un mot à dire sur les reproches libres dont cette Lettre est remplie. Je me flatte que vous me les pardonnerez, parce qu'il y a peu d'amitiés qui portent sur les mêmes fondemens que la nôtre ; c'est-à-dire sur le droit mutuel de nous avertir de nos fautes, & sur la certitude que ces avis seront reçus avec une tendre reconnoissance ; en partant de ce principe, qu'il est plus doux & plus honorable d'être corrigée par une véritable amie, que de s'exposer, par une aveugle persévérance dans l'erreur, à la censure & aux railleries du Public.

Mais je suis persuadée qu'il est aussi inutile de vous rappeler les loix de notre amitié, que de vous exhorter à les observer rigoureusement à votre tour, en n'épargnant ni mes folies ni mes fautes.

CLARISSE HARLOVE.

P. S. Je m'étois proposé dans mes trois Lettres précédentes, de ne pas toucher, s'il étoit possible, à mes propres affaires. Mon dessein est de vous écrire encore une fois, pour vous informer de ma situation : mais trouvez bon, ma chere, que cette Lettre que je vous promets, & votre réponse, qui
con-

contiendra s'il vous plaît vos avis, & la copie de celle que j'ai écrite à ma Tante, soient les dernières que nous recevions l'une de l'autre, tandis que la défense continue.

Je crains, hélas ! je crains beaucoup qu'un des malheureux effets de mon mauvais sort ne soit de me faire revenir à des évasions, de me faire tomber dans de petites affectations, & de m'écarter en un mot du chemin droit de la vérité, que j'ai toujours fait gloire de suivre. Mais qu'il me soit permis de vous assurer, pour l'amour de vous-même, & pour diminuer les alarmes que votre Mere a conçûes de notre correspondance, que s'il m'arrivoit de commettre quelque faute de cette nature, loin de persévérer dans mon égarement, je ne serois pas long-tems sans m'en repentir, & je m'efforcerois de regagner le terrain que j'aurois perdu, dans la crainte de voir tourner l'erreur en habitude.

Les instances de Madame *Sorlings* m'ont fait différer mon départ de quelques jours. Il est fixé à Lundi prochain, comme je vous l'expliquerai dans ma première Lettre, qui est déjà commencée ; mais trouvant une occasion imprévue pour celle-ci, je me détermine à la faire partir seule.

L E T-

sens croire pour vous, s'il est possible, ma tendresse & ma vénération.

J'ai néanmoins un avantage sur vous, que je conserverai dans cette Lettre & dans toutes celles que je vous écrirai à l'avenir; c'est qu'en vous traitant avec la même liberté, je ne croirai jamais que ma franchise ait besoin d'apologie. J'attribue cet effet à la douceur de votre naturel, & à quelques petites réflexions que je ne laisse pas de faire, en passant, sur la vivacité du mien. Il faut que je vous dise une fois mon sentiment sur l'un & l'autre. Vous êtes persuadée, ma chère, que la douceur n'est pas un défaut dans une femme; & moi je tiens qu'un peu de chaleur, juste & bien placée, n'en est pas un non plus. Au fond c'est loüier, des deux côtés, ce que nous ne pouvons & ce que nous ne désirons peut-être pas de pouvoir empêcher. Il ne vous est pas plus libre de sortir de votre caractère, qu'à moi de renoncer au mien. Il faudroit que l'une & l'autre se fit violence. Ainsi nous approuver, chacune de notre côté, dans l'état qui nous est propre, c'est transformer la nécessité en vertu. Mais j'observerai que si votre caractère & le mien étoient peints exactement, le mien paroîtroit le plus naturel. Une belle peinture de-

demande également des lumières & des ombres. La vôtre seroit environnée de tant d'éclat & de gloire, qu'elle éblouiroit à la vérité les yeux; mais elle seroit perdre courage à ceux qui voudroient l'imiter. Puisse, ma chere, puisse votre douceur ne vous exposer à rien de fâcheux, de la part d'un monde qui n'est pas capable d'en sentir le prix! Pour moi, dont la pétulance fait écarter ceux qui chercheroient à me nuire, je m'en trouve si bien, qu'en reconnoissant que ce caractère est moins aimable, je ne voudrois pas le changer pour le vôtre.

Je me croirois inexcusable d'ouvrir la bouche pour contredire ma Mere, si j'avois à faire à un esprit tel que le vôtre. La vérité, ma chere, est ennemie des déguisemens. C'est pour les caractères nobles & ouverts que je réserve mes louanges. Si chacun avoit le même courage, c'est-à-dire celui de blâmer ce qui mérite du blâme & de ne louer que ce qui est digne de l'être, vous verriez qu'au défaut de principes & de conviction la honte corrigeroit le monde; & que dans une ou deux générations, peut-être, la honte introduiroit des principes. Ne me demandez pas à qui j'applique cette réflexion; car je vous redoute, ma chere, presque autant que je vous aime.

Z 2

Rien



Rien ne m'empêchera néanmoins de vous prouver, par un nouvel exemple, qu'il n'y a que les belles ames qui méritent une obéissance implicite. La vérité, comme j'ai dit, est ennemie de toutes sortes de fard.

M. *Hickman* est à votre avis un homme modeste: mais la modestie a quelquefois ses inconveniens. (Nous examinerons bientôt, ma chere, tout ce que vous m'avez dites de cet honête personnage.) Il n'a pas manqué de me remettre votre dernier paquet en mains propres, avec une belle révérence & l'air d'un homme fort content de lui-même. Malheureusement cet air de satisfaction n'étoit pas encore passé, lorsque ma Mere, entrant tout d'un coup, s'est également apperçûe & de la joie qui paroissoit sur son visage, & du mouvement que j'ai fait pour cacher le paquet dans mon sein. Elle ne s'est pas trompée dans ses conjectures. Lorsque la colere a réussi à certaines personnes, vous les voyez toujours en colere, ou cherchant l'occasion d'en marquer. Eh bien! M. *Hickman*, eh bien *Nancy*, c'est encore une Lettre qu'on a la hardiesse d'apporter & de recevoir. Là, votre homme modeste s'est trahi plus que jamais, par son embarras & par ses discours interrompus. Il ne savoit s'il devoit sortir, & me laisser vuider la que-
relle

relle avec ma Mere ; ou s'il devoit tenir bon, pour être témoin du combat. J'ai dédaigné d'avoir recours au mensonge. Ma Mere s'est retirée brusquement ; & je ne m'en suis pas moins approchée d'une fenêtre, pour ouvrir le paquet laissant à M. *Hickman* la liberté d'exercer ses dents blanches sur l'ongle de son pouce.

Après avoir lû vos Lettres, je suis allée chercher hardiment ma Mere. Je lui ai rendu compte de vos généreux sentimens, & du désir que vous aviez de vous conformer à ses volontés. Je lui ai proposé votre condition, comme de moi-même. Elle l'a rejetée. Elle ne doutoit pas, m'a-t-elle dit, qu'il ne se fit d'admirables portraits d'elle, entre deux jeunes créatures qui ont plus d'esprit que de prudence. Au-lieu d'être touchée de votre générosité, elle n'a fait usage de votre opinion que pour se confirmer dans la fienné. Elle m'a renouvelé sa défense, en y joignant l'ordre de ne vous écrire que pour vous en informer. Cette résolution, a-t-elle ajouté, ne changera point jusqu'à ce que vous soyiez réconciliée avec vos proches. Elle m'a fait entendre qu'elle s'y étoit engagée, & qu'elle comptoit sur ma soumission.



Je me suis souvenue heureusement de vos reproches ; & j'ai pris un air humble , quoique chagrin. Mais je vous déclare , ma chere , qu'aussi long-tems que je pourrai me rendre témoignage de l'innocence de mes intentions , & que je serai convaincue qu'il n'y a que de bons effets à se promettre de notre correspondance ; aussi long-tems qu'il me restera dans la mémoire , que cette défense vient de la même source que toutes vos disgraces ; aussi long-tems que je saurai , comme je le fais , que ce n'est pas votre faute si vos amis ne se réconcilient point avec vous , & que vous leur faites des offres que l'honneur & la raison ne leur permettent pas de refuser ; toute la déférence que j'ai pour votre jugement , & pour vos excellentes leçons , qui conviendroient prèsqu'à tous les cas différens du vôtre , n'empêchera pas que je n'insiste sur la continuation de notre commerce , & que je n'exige dans vos Lettres le même détail que si cette défense n'avoit jamais été portée.

Il n'entre aucune humeur , aucune perverfité , dans ce que j'écris. Je ne puis vous exprimer combien mon cœur est intéressé à votre situation. En un mot , vous devez me permettre de penser , que si je suis assez heureuse pour vous être utile par mes Lettres , la
défense

défense de ma Mere ne fera jamais si bien justifiée que ma constance à vous écrire.

Cependant, pour vous satisfaire autant qu'il m'est possible, je me priverai, en partie, d'une satisfaction si chere, & je bornerai mes réponses, pendant *l'interdit*, aux occasions où mes principes d'amitié me les feront juger indispensables.

L'expédient d'employer la main *d'Hickman*, (voici le tour de votre homme *modeste*, ma chere; & comme vous aimez la modestie dans son sexe, je m'efforcerais de le tenir dans un juste éloignement, pour lui conserver votre estime;) cet expédient, dis-je, est un petit piège dans lequel je ne donne pas aisément. L'intention de ma tendre amie est de rendre cet homme-là de quelque importance à mes yeux. La correspondance ira son train, quels que soient vos scrupules; c'est de quoi je puis vous assurer: Ainsi votre proposition en faveur *d'Hickman* devient inutile. Vous le dirai-je? Je crois que c'est assez d'honneur pour lui, d'être nommé si souvent dans mes Lettres. La confiance que nous continuerons de lui accorder suffira pour le faire marcher la tête plus haute, en étendant sa main blanche & faisant briller son beau diamant. Il ne manquera pas de faire valoir ses services, & la gloire qu'il y attâche, & sa diligence, &



sa fidélité, & ses inventions pour garder notre secret, & ses excuses & ses évafions avec ma Mere, lorsqu'elle le presse de parler ; avec cinquante & qu'il aura l'art de coudre ensemble. Ne fera-ce pas d'ailleurs un prétexte, pour faire sa cour plus assidûment que jamais à la *charmante* fille de la bonne Madame *Howe* ?

Mais l'admettre dans mon Cabinet, tête à tête avec moi, aussi souvent que je souhaiterois de vous écrire ; moi, seulement pour dicter à sa plume ; ma Mere supposant dans l'intervalle que je commence à prendre sérieusement de l'amour pour lui ; le rendre maître de mes sentimens, & comme de mon cœur, lorsque je vous écrivois ; en vérité, ma chere, il n'en fera rien. Quand je serois mariée au premier homme d'Angleterre, je ne lui ferois pas l'honneur de lui accorder la communication de mes correspondances. Non, non, c'est assez pour un *Hickman* de pouvoir se glorifier de la qualité de notre Agent, & de voir son nom sur l'adresse de nos Lettres. N'ayez point d'embaras ; tout modeste que vous le croyez, il faudra tirer parti de cette faveur.

Vous me blâmez sans cesse de manquer de générosité pour lui, & d'abuser du pouvoir. Mais je vous proteste, ma chere, que je

je ne puis faire autrement. De grace, permettez que j'étende un peu mes plumes & que je me fasse quelquefois redouter. C'est mon tems, voyez-vous ; car il ne seroit pas plus honorable pour moi que pour lui, de prendre ces airs-là quand je serai sa femme. Il ressent une joie, lorsqu'il me voit contente de lui, qu'il n'auroit pas si mon mécontentement ne lui caufoit du chagrin.

Savez-vous à quoi je serois exposée, si je ne le faisois pas quelquefois trembler ? il s'efforceroit lui-même de se faire craindre. Tous les animaux de la création sont plus ou moins, entr'eux, dans l'état d'hostilité. Le Loup, qui prend la fuite devant un Lion, dévorera un Mouton le moment d'après. Je me souviens d'avoir été un jour si picquée contr'un Poulet, qui en becquetoit continuellement un autre (un pauvre petit Agneau, comme je me l'imaginois) que dans un mouvement d'humanité, je fis prendre l'offenseur & je lui fis tordre le cou : Qu'arriva-t-il après cette exécution ? L'autre devint insolent, aussitôt qu'il se vit délivré de son Persécuteur, & je le vis becqueter à son tour un ou deux autres Poulets plus foibles que lui. Ils mériteroient tous d'être étranglés, m'écriai-je ; ou plutôt, j'aurois aussi bien fait de pardonner au premier, car je vois que c'est la nature de l'espèce.



Pardonnez mes extravagances. Si j'étois avec vous, je vous arracherois quelquefois un sourire, comme il m'est arrivé cent fois au milieu de vos airs les plus graves. Ah! que n'avez-vous accepté l'offre que je vous faisois, de vous accompagner! Mais vous êtes révoltée contre tout ce que je puis vous offrir. Prenez-y garde. Vous me fâchez contre vous: & lorsque je suis fâchée, vous savez que je ne ménage personne. Il m'est aussi impossible de n'être pas un peu impertinente, que de cesser d'être votre tendre & fidelle amie,

ANNE HOWE.

LETTRE CXXXI.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Vendredi, 12 d'Avril.

M. *Lovelace* m'a communiqué ce matin la nouvelle du projet de mon Frere, qu'il a reçû de son Agent. Je lui fais bon gré de ne me l'avoir pas trop fait valoir, & de la traiter au contraire avec mépris. Au fond, si vous ne m'en aviez pas déjà touché quelque chose, l'aurois pu la régarder comme une nouvelle invention pour me faire hâter

ter mon départ; d'autant plus que lui-même, il souhaite depuis long-tems d'être à Londres. Il m'a lû cet article de la Lettre, qui s'accorde assez avec ce que vous m'avez écrit sur le témoignage de *Miss Lloyd*. Il ajoute seulement que celui qui se charge d'une si violente entreprise, est un Capitaine de Vaisseau, nommé *Singleton*.

J'ai vû cet homme-là. Il est venu deux fois au Château d'*Harlove*, en qualité d'ami de mon Frere. Il a l'air intrépide: & je m'imagine que le projet vient de lui; car mon Frere parle sans doute à tout le monde de ma téméraire démarche. Après m'avoir si peu épargnée dans d'autres tems, il n'est pas capable de négliger aujourd'hui l'occasion.

Ce *Singleton* demeure à *Leith*. Ainsi leur dessein, apparemment, est de me conduire à la Terre de mon Frere, qui n'est pas éloignée de ce Port.

En rapprochant toutes ces circonstances, je commence à craindre sérieusement que leur système, tout méprisable qu'il paroît à *M. Lovelace*, ne puisse être tenté; & je tremble des suites.

Je lui ai demandé, le voyant si ouvert & si froid, ce qu'il avoit à me conseiller là-dessus.

Vous demanderai-je, Mademoiselle, quelles sont vos propres idées? Ce qui me porte,
m'a-t-

m'a-t-il dit, à vous faire la même question, c'est que vous avez paru désirer si ardemment que je vous quitte en arrivant à Londres, que dans la crainte de vous déplaire, je ne fais que vous proposer.

Mon sentiment, lui ai-je répondu, est que je dois me dérober à la connoissance de tout le monde, à l'exception de *Miss Horve*; & que vous devez vous éloigner de moi, parce qu'on conclura infailliblement que l'un n'est pas loin de l'autre; & qu'il est plus aisé de suivre vos traces que les miennes.

Vous ne souhaitez pas assurément, m'a-t-il dit, de tomber entre les mains de votre Frere, par des voies aussi violentes que celles dont vous êtes menacée. Je ne me propose pas de me jeter officieusement dans leur chemin; mais s'ils avoient raison de se figurer que je les évite, leurs recherches n'en deviendroient-elles pas plus ardentes? & leur courage s'animant pour vous enlever, ne ferois-je pas exposé à des insultes dont un homme d'honneur n'est pas capable de supporter l'idée?

Grand Dieu! me fuis-je écriée, quelles fuites fatales du malheur que j'ai eu de me laisser tromper!

Très-

Très-chere *Clarisse* ! a-t-il repris affectueusement, ne me désespérez point par un langage si dur, lorsque ce nouveau projet vous fait voir combien ils étoient déterminés à l'exécution du premier. Ai-je bravé les loix de la société, comme ce Frere y paroît résolu ; du-moins s'il y a quelque chose de plus qu'une vaine ostentation dans son système ? Je me flatte que vous aurez la bonté d'observer, qu'il y a des complots plus noirs & plus violens que les miens : mais celui-ci est d'une si horrible nature, qu'il m'en paroît moins propre à vous alarmer. Je connois parfaitement votre Frere. Il a toujours eu, dans l'esprit, un tour romanesque, mais la tête si foible, qu'elle n'a servi qu'à l'embarasser & à le confondre ; une demie invention, une présomption complete ; sans aucun talent pour se faire du bien à lui-même, & pour faire d'autre mal aux autres que celui dont ils lui fournissent le pouvoir & l'occasion par leur propre folie.

Voilà, Monsieur, une volubilité merveilleuse ! Mais tous les esprits violens ne se ressemblent que trop ; du-moins dans leur maniere de se ressentir. Vous croyez-vous plus innocent, vous qui étiez déterminé à braver toute ma famille, si ma folie ne vous avoit

avoit point épargné cette témérité, & n'eut pas sauvé mes Parens de l'insulte?

Eh! quoi, chere *Clarisse!* Vous parlerez toujours de *folie*, toujours de *témérité!* Vous est-il donc aussi impossible de penser un peu avantageusement de tout ce qui n'est pas votre famille, qu'il l'est à tous vos proches de mériter votre estime & votre affection? Mille pardons, très-chere *Clarisse!* Si je n'avois pas pour vous plus d'amour qu'on n'en eut jamais pour une femme, je pourrois être plus indifférent pour des préférences qui blessent si clairement la justice. Mais qu'il me soit permis ne vous demander ce que vous avez souffert de moi? Quel sujet vous ai-je donné, de me traiter avec tant de rigueur & si peu de confiance? Au contraire, que n'avez-vous pas eu à souffrir d'eux? L'opinion publique peut m'avoir été peu favorable: mais qu'avez-vous à me reprocher de votre propre connoissance?

Cette question m'a causé de l'embarras. Mais j'étois résolue de ne me pas manquer à moi-même.

Est-ce le tems, *M. Lovelace*, est-ce l'occasion, de prendre de si grands airs avec une jeune personne destituée de toute protection? C'est une question bien surprenante

nante que la vôtre : si j'ai quelque chose à vous reprocher de ma connoissance ! Je puis vous répondre, Monsieur, & me sentant interrompue par mes larmes, j'ai voulu me lever brusquement pour sortir.

Il s'est saisi de ma main. Il m'a conjuré de ne pas le quitter mécontente. Il a fait valoir sa passion, l'excès de ma rigueur, ma partialité pour les auteurs de mes peines, pour ceux, m'a-t-il dit, dont les déclarations de haine & les violens projets faisoient la matiere de notre délibération.

Je me suis vûe comme forcée de l'entendre.

Vous daignez, chere *Clarisse*, a-t-il repris, me demander ici mon opinion. Il est fort aisé, permettez que je le dise, de vous représenter ce que vous avez à faire. Malgré vos premiers ordres, j'espère que dans cette nouvelle occasion vous ne prendrez point mon avis pour une offense. Vous voyez qu'il n'y a point d'espérance de réconciliation avec vos proches. Sentez-vous, Mademoiselle, que vous puissiez consentir à honorer de votre main, un misérable qui n'a point encore obtenu de vous une faveur *volontaire* ?

Quelle idée, ma chere ! Quelle sorte de récrimination ou de reproche ? Je ne m'attendois,

tendois, dans ce moment, ni à de telles questions, ni à la maniere dont celle-ci m'étoit proposée. La rougeur me monte encore au visage, lorsque je me rappelle ma confusion. Tous vos avis me sont revenus à la mémoire. Cependant ses termes étoient si décisifs, & le ton si impérieux! J'ai crû voir qu'il jouissoit de mon embarras; (en vérité, ma chere, il ne connoit pas ce que c'est que l'amour respectueux). Il me regardoit comme s'il eut voulu pénétrer jusqu'au fond de mon ame.

Ses déclarations ont encore été plus nettes, quelques momens après; mais, comme vous le verrez bientôt, elles étoient à demi-arrachées.

Mon cœur étoit violemment partagé entre la colere & la honte, de me voir poussée jusqu'à ce point par un homme qui sembloit commander à toutes ses passions, tandis que j'avois si peu d'empire sur les miennes. A la fin, mes larmes ont forcé le passage; & je me retirois avec les marques d'un amer chagrin, lorsque jettant ses bras autour de moi, de l'air néanmoins le plus respectueux, il a donné un tour assez stupide au sujet: son cœur, m'a-t-il dit, étoit bien éloigné de prendre avantage des embarras où l'insensé projet de mon Frere m'avoit
jettée,

jettée, pour renouveler sans mon avéu une proposition que j'avois déjà mal reçue, & qui par cette raison.... Le reste de son discours ne m'a paru qu'un tissu mal ordonné de phrases vagues & de sentences, par lesquelles il prétendoit se justifier d'une hardiesse, qui ne s'étoit expliquée, disoit-il, qu'à demi.

Je ne puis m'imaginer qu'il ait eu l'insolence de vouloir me mettre à l'épreuve, pour essayer s'il pourroit tirer de ma bouche des explications qui ne conviennent point à mon sexe; mais quel qu'ait été son dessein, il m'a si vivement irritée, que mon cœur se révoltant contre ses discours, j'ai recommencé à pleurer, en m'écriant que j'étois extrêmement malheureuse: & faisant réflexion à l'air appivoisé que j'avois entre ses bras, je m'en suis arrachée avec indignation. Mais il m'a retenue par la main, lorsque j'allois sortir de la chambre; il s'est jetté à genoux, pour me supplier de demeurer un moment; & dans les termes les plus clairs, il s'est offert à moi, comme le souverain moyen de prévenir les desseins de mon Frere & de finir toutes mes peines.

Que pouvois-je répondre? Ses offres m'ont paru arrachées, comme je l'ai déjà dit, & plutôt l'effêt de sa pitié que de son amour. Quel parti prendre? Je suis de-

T. III. P. II.

A a

meurée,

meurée, la bouche ouverte, & l'air décontenancé. Je devois faire une très-ridicule figure. Il a jöüi du spectacle, attendant sans doute que je lui füss quelque réponse. Enfin, confuse de mon propre embarras & cherchant à l'excuser par un détour, je lui ai dit qu'il devoit éviter toutes les mesures... qui étoient capable d'augmenter les alarmes... dont il voyoit que je ne pouvois me défendre en réfléchissant sur le caractère irréconciliable de mes amis, & sur les malheureuses suites qu'on pouvoit craindre de l'horrible projet de mon Frere.

Il m'a promis de se gouverner uniquement par mes volontés; & le Misérable m'a demandé encore une fois si je lui pardonnois son humble proposition? Que me restoit-il à faire, si ce n'étoit de chercher de nouvelles excuses pour ma confusion, puisqu'elle étoit si mal entendue. Je lui ai dit, que le retour de M. *Morden* ne pouvoit tarder long-tems; que sans doute il seroit plus facile de l'engager en ma faveur, quand il trouveroit que je n'avois fait usage de l'assistance de M. *Lovelace* que pour me délivrer de M. *Solmes*; & que, par conséquent, il étoit à souhaiter pour moi que les choses demeurássent dans la situation où elles étoient, jusqu'à l'arrivée de mon Cousin.

Tout

Tout irritée que je pouvois être, il me semble, ma chere, que cette réponse n'a pas l'air d'un refus. N'est-il pas vrai qu'à sa place, un autre homme auroit tenté ici de persuader par la douceur, plutôt que d'effraier par des emportemens ? Mais il a plû à M. *Lovelace* de prendre un ton que toute femme un peu délicate ne supportera jamais ; & son injurieuse chaleur m'a obligée de me tenir dans la même réserve.

„Eh quoi ? s'est-il écrié, vous êtes donc
 „résolue, Mademoiselle, de me faire con-
 „noître jusqu'à la fin que je ne dois rien at-
 „tendre de votre affection, tandis qu'il vous
 „restera le moindre espoir de renouer avec
 „mes plus cruels ennemis, au prix de mon
 „bonheur, qui sera sans doute votre premier
 „sacrifice ?

Ce ton, chere *Miss Howe*, m'a échauffé le sang à mon tour. Cependant, j'ai gardé quelques mesures. „Vous avez vû, ai-je dit, combien j'ai été choquée de la violence de mon Frere: vous vous trompez beaucoup, M. *Lovelace*, si vous croyez m'effraier assez par la vôtre, pour me faire embrasser un parti opposé à vos propres conventions.

Il a paru rentrer en lui-même. Il s'est réduit à me prier de souffrir que ses actions

parlassent désormais pour lui ; & , si je le trouvois digne de quelque bonté , il espéroit , m'a-t-il dit , qu'il ne seroit pas le seul au monde à qui je refusasse un peu de justice. „ Vous en appelez au futur , lui ai-je „ répondu : j'y appelle aussi , pour la preuve „ d'un mérite sur lequel vous semblez passer „ condamnation jusqu'à présent , & qui vous „ manque en effêt.

J'étois prête encore à me retirer : il m'a conjurée de l'entendre. Sa résolution , m'a-t-il dit , étoit d'éviter soigneusement toutes fortes d'accidens fâcheux , & de renoncer à toutes les mesures qui pouvoient l'y conduire ; quels que fussent les procédés de mon Frere , dont il n'exceptoit que les violences qui régarderoient ma personne. Mais s'il en arrivoit quelqu'une de cette nature , pouvois-je exiger qu'il demeurât spectateur tranquille ; c'est-à-dire qu'il me vît enlever , conduire à bord par ce *Singleton* ? & dans une si funeste extrêmité , ne lui seroit-il pas permis de prendre ma défense ?

Prendre ma défense, M. *Lovelace* ! Je serois donc au comble de l'infortune. Mais ne croyez-vous pas que je puisse être en sûreté à Londres ? Il me semble , sur la description qu'on vous fait de cette Maison de la veuve , que j'y serois libre & en sûreté.

Il

Il est convenu que cette Maison de la veuve, telle que M. *Doleman* la représente, c'est-à-dire un édifice intérieur, derrière l'édifice de front, avec un Jardin qui en fait l'unique vûe, sembloit promettre beaucoup de secret; & que d'ailleurs, si je ne l'approuvois pas lorsque je l'aurois vûe, il ne seroit pas difficile d'en trouver une qui me convint mieux. Mais, puisque je lui avois demandé son conseil, il croioit que le meilleur parti étoit d'écrire à mon Oncle *Harlove*, en qualité d'un de mes Curateurs, & d'attendre le succès de ma Lettre chez Madame *Sorlings*, où il falloit le prier hardiment d'adresser sa réponse. Avec les petits esprits, a-t-il ajouté, c'est encourager l'insulte que de la craindre. „ La „ substance de la Lettre devoit être, de de- „ mander à titre de droit ce qui ne manque- „ roit pas de m'être refusé comme une gra- „ ce; de reconnoître que je m'étois jetée „ sous la protection des Dames de sa famille, „ par l'ordre desquelles & de Mylord M....., „ il paroîtroit s'employer lui-même à mon „ service; mais d'ajouter que c'étoit à des „ conditions que j'avois réglées, & qui m'as- „ sujettoient à rien, pour une faveur qu'ils „ auroient accordée, dans les mêmes circon- „ stances, à toute autre personne de mon sexe. Si je ne goûtois pas cette méthode, il



se croiroit fort honoré que je voulusse lui permettre de faire la même demande en son nom : mais (avec ses restrictions ordinaires) c'étoit un point auquel il n'osoit toucher si-tôt ; quoiqu'il espérait que les violences de ma famille pourroient m'amener à cette heureuse résolution.

Piquée au fond du cœur, je lui ai dit qu'il m'avoit proposé lui-même de me quitter en arrivant à Londres, & que je m'attendois à l'exécution de cette promesse : que lorsqu'on ne pourroit ignorer que je serois absolument indépendante, il seroit tems d'examiner ce que je devois écrire ou ce que j'aurois à faire ; mais que tandis qu'il étoit autour de moi, je n'avois ni la volonté ni le pouvoir de me déterminer.

Il vouloit être sincère, m'a-t-il dit d'un air plus pensif. Ce projet de mon Frere avoit changé les circonstances. Avant que de s'éloigner de moi, il ne pouvoit se dispenser de voir si la veuve de Londres & sa Maison me conviendroient, en supposant que mon choix fût pour cette retraite. Qui pouvoit lui répondre que ces gens-là ne fussent pas capables de se laisser corrompre par mon Frere ? S'il voyoit qu'il y eût quelque fond à faire sur leur honneur, il pourroit s'absenter pendant quelques jours. Mais il devoit m'a-
voüer

voüer qu'il lui seroit impossible de s'éloigner plus long-tems.

Quoi donc Monsieur ? ai-je interrompu. Votre dessein est-il de prendre un logement dans la même Maison ?

Non, m'a-t-il répondu ; parce qu'il connoissoit mes delicatesses, & l'usage d'ailleurs que je voulois faire de son absence. Cependant on faisoit actuellement quelques réparations au logement qu'il avoit à Londres. Mais il pourroit se loger dans l'appartement de son ami *Belford* ; ou se rendre peut-être à *Edgware* ; qui est la Maison de campagne du-même ami, & revenir chaque jour au matin ; jusqu'à ce qu'il eût raison de croire que mon Frere eut abandonné son misérable sistême.

Le résultat d'une si longue conférence est de partir pour Londres, lundi prochain. Puisse l'heure de mon départ être heureuse !

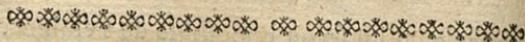
Je ne puis vous répéter trop souvent, ma chere amie, combien je suis pénétrée de vos bienfaits, & de cette merveilleuse générosité qui en est la source.

CLARISSE HARLOVE.



A a 4

LET-



LETTRE CXXXII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 21 d'Avril.

L'editeur supprime encore, dans cette Lettre, tout ce qui ne paroîtroit qu'une répétition de la précédente. Mais il a crû devoir conserver quelques détails de la confusion de Clarisse, dans lesquels il n'est pas surprenant qu'elle ne soit pas entrée elle-même, à l'occasion des offres de M. Lovelace.

Ici, *Belford*, que diras-tu si ton ami, comme un papillon qui cherche sa ruine autour d'un flambeau, avoit failli de brûler les ailes de sa liberté? Jamais un homme ne fut en plus grand danger d'être pris dans ses propres pièges, de voir toutes ses vûes renversées, tous ses projets inutiles; sans avoir conduit l'admirable *Clarisse* à Londres, & sans avoir fait un effort pour découvrir si c'est réellement un Ange ou une femme.

Je me suis offert à elle, avec si peu de préparation, à la vérité, qu'elle n'a pas eu le tems de s'envelopper dans les réserves de son sexe. Mes expressions, moins tendres qu'animées, tendoient à lui reprocher son indifférence passée, & lui rappelloient malicieusement ses propres loix: car ce n'est pas l'amour,

mour, c'est le noir complot de son Frere, qui avoit paru lui donner quelque inclination à m'en dispenser. De toute ma vie, je n'ai vû de confusion si charmante. Quelle gloire pour le pinceau, s'il pouvoit représenter ce spectacle, & le mélange d'impatience qui animoit visiblement chaque trait du plus expressif & du plus beau visage du monde! Elle a touffé deux ou trois fois. Un embarras charmant s'est fait lire d'abord dans ses regards; ensuite une sorte d'attendrissement, qui sembloit venir de l'incertitude de ses desirs; jusqu'à ce que l'aimable *Boudeuse*, irritée de l'air d'hésitation avec lequel j'attendois sa réponse, ne pouvant plus articuler une parole, s'est mise à verser des larmes, & m'a tourné le dos pour sortir avec précipitation. Mais je me suis hâté aussi-tôt de la suivre; je l'ai retenue entre mes heureux bras: unique objet de mes affections, ah! ne pensez pas, lui ai-je dit, que cette ouverture, qui peut vous paroître contraire à vos premières loix, vienne d'aucun dessein de me prévaloir de la cruauté de vos Proches. Si malgré la tendresse respectueuse qui accompagnoit ma proposition, elle avoit été capable de vous défobliger, mes soins les plus ardens seroient à l'avenir.... J'ai cessé ici de parler, comme si la force du sentiment avoit étouffé ma



voix. Elle a fait entendre la sienne, mais d'un ton chagrin : je suis... je suis malheureuse. Ses larmes couloient en abondance ; & , tandis que mes bras environnoient encore la plus belle taille du monde, son visage se cachoit contre mon épaule, sans qu'elle s'aperçut de la liberté qu'elle sembloient m'accorder.

Pourquoi, pourquoi *malheureuse* ? ma très-chère vie. Toute la reconnoissance que vous pouvez attendre du cœur le plus sensible & le plus obligé... Ici la justice m'a fermé la bouche, car je ne lui dois point de reconnoissance pour des obligations si peu volontaires.

Mais revenant à elle-même & s'apercevant qu'elle étoit entre mes bras ; comment donc, Monsieur ? m'a-t-elle dit d'un air d'indignation, le visage plus enflammé & les yeux brillant d'un éclat plus fier.

J'ai cédé à ses efforts ; mais absolument vaincu par les charmes de cette innocente confusion, j'ai saisi sa main lorsqu'elle me quittoit ; & me jettant à genoux devant elle, ô chère *Clarisse* ! lui ai-je dit, sans la moindre réserve, & sentant à peine la force de mes termes (ma foi, s'il s'étoit trouvé-là un Prêtre, j'étois un homme perdu.) recevez les sermens de votre fidelle *Lovelace* ! Faites qu'il soit à vous, à vous seule, & pour toujours.

jours. C'est le moyen de parer à tout. Qui osera former des complots & des entreprises contre ma femme ? Leurs folles & insolentes espérances se fondent sur l'opinion que vous ne l'êtes pas. Ah ! daignez l'être. Je vous en conjure à vos pieds. Nous aurons alors tout le monde pour nous ; & l'on s'empresera d'applaudir à un événement qui est attendu de tout le monde.

Avois-je le diable au corps ? Je ne pensois non plus à cette impertinente extase, qu'à voler au même moment dans l'air. Cette merveilleuse fille est toute puissante ! Ce n'est pas elle, à ce compte, c'est moi qui dois succomber dans la grande épreuve.

Avois-tu jamais entendu dire qu'on eût prononcé des sermens solennels, par une impulsion involontaire, en dépit d'une résolution préméditée & des plus orgueilleux systèmes ? Mais cette charmante créature est capable de faire renoncer un Barbare à toute intention de lui nuire ou de lui déplaire : & je crois véritablement que je serois disposé à lui épargner toute nouvelle épreuve (on ne peut pas dire même qu'il y en ait eu jusqu'à présent), s'il n'étoit question d'une sorte de contention, que sa vigilance a fait naître entre nous, & qui consiste à savoir lequel des deux vaincra l'autre.

Tu

Tu fais quelle est ma générosité quand on ne me dispute rien.

Fort bien ; mais à quoi m'a conduit mon aveugle impulsion ? Ne t'imaginerois-tu pas que j'ai été pris au mot ? Une offre prononcée si solennellement, & même à genoux, *Belford* !

Rien moins. La petite badine m'a laissé échapper avec toute la facilité que j'aurois pû désirer. Le projet de son Frere, le désespoir d'une réconciliation, la crainte des malheureux accidens qui peuvent arriver, ont été les causes auxquelles il lui a plû d'attribuer sa confusion ; sans que mon offre ni l'amour y aient eu la moindre part. Qu'en dis-tu ? Régarder notre mariage comme sa seconde ressource ; & me dire, du-moins en équivalent, que sa confusion est venue de la crainte que mes ennemis n'acceptent pas l'offre qu'elle veut leur faire, de renoncer à un homme qui a risqué sa vie pour elle, & qui est prêt encore à s'exposer au même danger !

J'ai recommencé à la presser de me rendre heureux : mais elle m'a remis après l'arrivée de son Cousin *Morden*. C'est en lui qu'elle met à présent toutes ses espérances.

J'ai paru furieux ; mais inutilement. On devoit écrire, ou l'on avoit écrit, une seconde

conde Lettre à la Tante *Hervey*; & l'on se promettoit une réponse.

Cependant, cher ami, je crois que les délais auroient pû diminuer par degrés, si j'avois été homme de courage. Mais que faire avec tant de peur d'offenser?
Le Diable n'est pas pire. Un Galant si timide! Une Princesse qui exige des soins si réguliers! Comment s'accorder jamais ensemble; surtout sans le secours d'une obligeante médiation? Il est rare néanmoins, Diable! *Belford*, il est rare qu'un amour si ardent se trouve dans le même cœur avec tant de résignation. Le véritable amour, j'en suis convaincu à présent, se borne aux desirs. Il n'a point d'autre volonté que celle de l'admirable objet.

La charmante personne! Revenir encore d'elle-même à me parler de Londres! Si par hazard le complot de *Singleton* avoit été de mon invention, je n'aurois pû souhaiter de plus heureux expédient pour hâter son départ. Elle l'avoit différé; je ne saurois deviner pourquoi.

Tu trouveras sous cette enveloppe la Lettre de *Joseph Léman*, dont je t'ai parlé dans la mienne de Lundi dernier, & ma profonde réponse à cette Lettre. Je ne puis résister à la vanité qui m'excite à ces communications.

cations. Sans une raison si forte, il seroit peut-être mieux de te laisser penser que l'Étoile de la Belle combat contr'elle, & dispose des occasions à mon avantage; quoiqu'elle soient l'unique effet de mon invention supérieure.

LET TRE CXXXIII.

JOSEPH LEMAN, à M. LOVELACE.

16 d'Avril.

Il informe M. Lovelace de la persécution à laquelle ses Maîtres se préparent contre lui, pour le rapt de M^{is} Betterton, qu'il avoit enlevée à sa famille & qui étant morte en couche avoit laissé un Enfant de lui, encore vivant, dont on l'accusoit de ne prendre aucun soin. Joseph lui apprend, avec sa simplicité ordinaire, que ses Maîtres donnent le nom d'infâme à cette aventure; mais il espère, dit-il, que Dieu ne permettra pas qu'elle le soit, quoiqu'on publie que Monsieur Lovelace a été obligé de quitter le Royaume pour se mettre à couvert, & que le désir de voyager n'a été qu'un prétexte. Il ajoute que c'est une des histoires que M. Solmes auroit souhaité de pouvoir raconter à

Made-

Mademoiselle Clarisse, si elle avoit été disposée à l'écouter.

Il prie M. *Lovelace* de lui avouer si cette affaire peut mettre sa vie en danger; &, par l'affection qu'il lui porte, il fouhaite qu'il ne soit pas pendu, comme un homme du commun, mais qu'il n'ait que la tête coupée; & qu'il ait la bonté de se souvenir de lui avant la sentence, parce qu'il a entendu dire que tous les biens des criminels appartiennent au Roi ou à la Justice.

Il lui marque que le Capitaine *Singleton* est souvent en conférence secrète avec son jeune Maître & sa jeune Maîtresse, & que son jeune Maître a dit, en sa présence, au Capitaine, *que son sang bouilloit pour la vengeance*; qu'en même tems, son jeune Maître a fait l'éloge de lui *Joséph*, en vantant au Capitaine sa fidélité & son entendement. Ensuite il offre ses services à M. *Lovelace*, pour prévenir les accidens fâcheux, & pour mériter sa protection, dans la vûe qu'il a de prendre l'Hôtellerie de l'*Ours bleu*, dont on lui a dit beaucoup de bien. Ce n'est pas tout, ajoute-t-il. La *jolie Ourse*, c'est-à-dire *Betty Barnes*, lui roule aussi dans la tête. Il espère qu'il pourra l'aimer plus que M. *Lovelace* ne voudroit, parce qu'elle commence à lui paroître de bonne humeur,

& à

& à l'écouter avec plaisir lorsqu'il parle de l'*Ours bleu*; comme si elle étoit déjà dit-il pour continuer la figure, *au milieu de l'orge & des fèves*. Il demande pardon, là-dessus, pour ce bon mot qui lui échappe; parce que tout pauvre qu'il est, il a toujours aimé l'agréable plaisanterie.

Il dit que sa conscience lui reproche quelquefois ce qu'il a fait; & qu'il croit que sans les histoires que M. *Lovelace* lui a fait raconter dans la famille, il auroit été impossible que le Pere & la Mere eussent eu le cœur si dur; quoique M. *James* & Mademoiselle *Arabelle* aient beaucoup de malice. Ce qui lui paroît le pire, c'est que Mr. & Madame *Harlove* ne pourront jamais bien éclaircir les affaires avec Mademoiselle *Clarisse*, parce qu'ils croient que toutes ces histoires sont venues de la bouche du Valet de Chambre de Mr. *Lovelace*. Il se gardera bien de les détromper, de peur, dit-il, que Mr. *Lovelace* ne tue son Valet de Chambre, & lui aussi, pour rejeter leur mort sur ceux qui ont commencé à vouloir les corrompre. Cependant il craint bien dans le fond de n'être qu'un misérable. Mais il n'en a jamais eu l'intention.

Il espère aussi, que si sa très-chère & très-honorée jeune Maîtresse, Mademoiselle
Cl-

Clarisse, se laissoit aller à mal, *M. Lovelace* voudra bien se souvenir de l'abreuvoir de l'*Ours bleu* *. Mais il prie le Ciel de le préserver de toute mauvaise vûe, comme de toute mauvaise action. N'étant pas encore fort vieux, il espère qu'il aura le tems de se repentir, s'il pêche par ignorance : & puis *M. Lovelace* est un homme de grande qualité & de grand esprit, qui est capable de répondre de tout, pour un pauvre domestique tel que son très-humble & très-fidelle serviteur,

JOSEPH LEMAN.

LETTRE CXXXIV.

M. LOVELACE à JOSEPH
LEMAN.

17^e Avril.

M. Lovelace donne carrière, dans cette Lettre, à sa folle imagination. Il commence par expliquer à Joseph l'affaire de *Mils Betterton*, qui n'est, dit-il, qu'une folie de jeunesse. Il n'y a point de rapt dans le cas.

* Dans la plupart des Bourgs d'Angleterre, il y a une sorte de Vivier, qui sert d'abreuvoir, où l'ancien usage est de plonger les femmes scandaleuses.

T. III. P. II.

Bb



cas. Ses voyages n'y ont point eu de rapport. Il étoit aimé de cette jeune personne, qu'il aimoit aussi. Elle n'étoit que la fille d'un Bourgeois enrichi, qui avoit des vûes d'agrandissement, & qui s'étoit prêté par cette raison aux commencemens de l'intrigue. Pour lui, il n'avoit jamais parlé de mariage au Pere ni à la fille. Tous les Parens, à la vérité, auroient voulu qu'elle se fut jointe à eux pour l'attaquer en justice; & c'étoit à leur barbarie qu'elle avoit dû sa mort, après avoir refusé d'entrer dans leurs ressentimens. Le petit Garçon étoit fort joli, & ne faisoit pas deshonneur à son Pere. Il l'avoit vu deux fois, à l'inscû d'une Tante qui en prenoit soin, & son intention étoit de pourvoir à son établissement. Toute cette famille étoit folle de l'Enfant, quoiqu'elle eut la méchanceté de maudire le Pere.

Il apprend à Joseph quelles sont ses règles en amour: „ d'éviter les femmes publiques;
 „ de marier une Maîtresse qu'il quitte, avant
 „ que d'en prendre une autre; de mettre la
 „ Mere à couvert du besoin, lorsqu'elle a
 „ des Parens cruels; de prendre grand soin
 „ d'elle, dans ses couches; de pourvoir à la
 „ fortune du petit, suivant la condition de
 „ la Mere; & de prendre le deuil pour elle,
 „ si elle meurt en travail. Il défie Joseph de
 „ trou-

„trouver quelqu'un qui s'acquite de ces dé-
 „voirs avec plus d'honneur. Est-il sur-
 „prenant, dit-il, que les femmes aient tant
 „d'inclination pour lui ?

Il n'a rien à craindre de cette aventure,
 ni pour sa tête, ni pour son cou. „Une
 „femme morte en couche, il y a dix-huit
 „mois; point de Procès commencé pen-
 „dant sa vie; un refus averé d'entrer dans
 „les poursuites; voilà de jolies raisons, *Jo-*
 „*seph*, pour fonder une accusation de rapt!
 „Je répète que je l'aimois. Elle me fut en-
 „levée par les brutaux de Parens, dans l'ar-
 „deur de ma passion.... Mais c'est parler
 „assez de la chere *Miss Betterton*. Chere,
 „en vérité; car la mort rend une femme
 „encore plus chere. Que le Ciel fasse paix
 „à ses cendres! Ici, *Joseph*, je donne un
 „profond soupir à la mémoire de *Miss Bet-*
 „*terton*.

Il loue le goût de *Joseph* pour les bons
 „mors. „La plaisanterie, dit-il, convient
 „plus aux pauvres que les gémissens.
 „Tout ce qui arrive dans le monde n'est-il
 „pas un sujet de plaisanterie? Quiconque
 „ne le prend pas sur ce ton est un imbécille,
 „qui ne fait pas régarder les choses du bon
 „côté. Celui qui condamne la joie dans un
 „pauvre, mérite de n'en ressentir jamais.



Il applaudit à l'affection de *Joseph* pour sa jeune & incomparable Maîtresse. Il vante ses propres sentimens pour elle, & ses honorables intentions. Sa parole est un gage sacré; & là-dessus, il en appelle à lui: „Vous savez, *Joseph*, lui dit-il, qu'avec „moi les effets surpassent les promesses. „Pourquoi? parce que c'est la meilleure „façon de montrer que je n'ai pas l'ame chiche & étroite. Un homme juste tient sa „promesse. Un homme généreux passe au-delà. Telle est ma règle.

Il rejette sur *Miss Clarisse* le délai de leur mariage, en gémissant de l'éloignement où elle le tient, & l'attribuant à *Miss Howe*, qui lui inspire, dit-il, des défiances continuelles; il ajoute que c'est la raison qui l'oblige à se servir de lui, pour faire agir les *Harloves* sur l'esprit de Madame *Howe*.

Il prend ensuite avantage des ouvertures de *Joseph*, à l'occasion des conférences secrets du Capitaine *Singleton* avec M. *James Harlowe*: „Puisque le Capitaine, lui dit-il, „qui se fie au témoignage de *James*, a pris „une si bonne opinion de vous, ne pourriez- „vous, en feignant beaucoup de haine pour „moi, proposer à *Singleton* d'offrir à M. *James*, „qui à tant de passion pour la vengeance, le secours de toutes ses forces, c'est-à- „dire

„dire son Vaisseau & son Equipage, pour
 „enlever sa Sœur & la transporter à *Leith*,
 „où ils ont tous deux leurs établissemens ?

„Vous pouvez leur dire que si ce projet
 „réussit, c'est le moien de me réduire au dé-
 „sespoir & de faire entrer Mademoiselle
 „*Clarisse* dans toutes leurs mesures. Vous
 „pouvez les informer, comme sur le témoi-
 „gnage de mon Valet-de-Chambre, de la
 „distance où elle me tient d'elle, dans l'es-
 „poir d'obtenir grace de son Pere en renon-
 „çant à moi, si l'on insiste sur ce sacrifice ;
 „leur dire que le seul point, dont mon Va-
 „let-de-Chambre vous ait fait un mystere é-
 „tant le lieu de notre retraite, vous ne dou-
 „tez pas qu'avec quelques guinées, vous
 „ne puissiez tirer de lui cet éclaircissement,
 „& des lumieres certaines sur le tems où je
 „pourrai m'éloigner d'elle, afin qu'ils trou-
 „vent plus de facilité dans leur entreprise ;
 „leur dire encore, & toujours comme de
 „mon Valet, que nous sommes à la veille
 „de changer de logement (ce qui est vrai,
 „mon cher *Joseph*) & que mes affaires m'o-
 „bligent souvent de m'absenter.

S'ils ouvrent l'oreille à votre proposition,
 vous vous ferez un mérite auprès de *Betty*,
 en la lui communiquant sous le secret. *Betty*

Bb 3

fera



fera la même confidence à *Miss Arabelle*, qui embrassant avec joie toutes les occasions de vengeance, ne manquera point d'en instruire son Oncle *Antonin*, si elle n'a pas été prévenue par son Frere. *M. Antonin Harlove* se hâtera probablement de porter cette découverte à Madame *Howe*, qui ne la cachera point à sa Fille, quoiqu'elles soient toujours assez mal ensemble. Sa Fille l'écrira aussi-tôt à ma chere *Miss Clarisse*: & si le complot ne vient point à mes oreilles par quelqu'une de ces voies, vous me l'écrirez; comme en secret, sous prétexte de prévenir toutes sortes de désastres; ce qui fait, comme vous savez, l'objet de tous vos soins & des miens. Alors je ferai voir votre Lettre à ma chere *Miss*. Alors sa confiance augmentera pour moi, & me convaincra de son amour, dont je suis quelquefois tenté de douter. Elle se hâtera de choisir un logement plus sûr. J'aurai un prétexte pour demeurer près d'elle, qui sera de lui servir de garde. Elle verra clairement qu'il ne lui reste aucune espérance de réconciliation. Vous donnerez continuellement à *James* & à *Singleton*, de faux avis, que j'aurai soin de vous fournir; de sorte qu'il n'y aura rien de fâcheux à redouter.

Et quelle sera l'heureuse, heureuse & triplement heureuse conséquence? Notre chere
Miss

Miss deviendra ma femme, par des voies honorables. La bonne intelligence sera bientôt rétablie entre ses parens & les miens. Dix guinées, sur lesquelles vous pouvez compter régulièrement, tripleront vos gages dans cette avare Famille. Votre réputation de prudence & de courage se répandra dans la bouche de tout le monde.... *L'Ours bleu* ne vous manquera pas non plus ; & si vous jugez à propos quelque jour de l'acquérir en propre, vos amis ne vous laisseront pas dans l'embarras pour la somme. Je parie que ce détail est déjà clair à vos propres yeux : car *Betty* croira sa fortune faite en devenant votre femme ; tous deux, j'en suis sûr, vous avez eû la prudence d'épargner quelque chose ; la Famille des *Harloves*, que vous avez servie si fidèlement, (car c'est l'avoir bien servi, sans doute, que d'avoir détourné les malheurs que la violence du fils auroit attirés sur elle) ne peut manquer avec honneur de fournir quelque chose pour votre établissement ; j'ajouterai, plus que vous ne pensez, à votre petit trésor. Ainsi vous ne devez, devant vous, que du repos, de l'honneur & de l'abondance.

Chantez de joie, *Joseph*, chantez. Un fumier dont vous serez le maître ; des domestiques, qui vous serviront à votre tour ; une

femme, qu'il dépendra de vous d'aimer, ou de quereller, comme l'envie vous en prendra; *Monsieur l'Hôte* à chaque mot; être payé pour faire bonne chere, au-lieu de donner du vôtre: heureux ainsi, non-seulement dans vous-même, mais encore dans autrui, par la réconciliation & la tranquillité de deux bonnes Familles, sans nuire à une seule ame chrétienne: O *Joséph*, honête *Joséph*! que vous aurez de jaloux? Qui feroit le dégoûté avec une si belle perspective devant les yeux?

Ce que je vous propose aujourd'hui couronne votre ouvrage. Si vous pouvez leur faire seulement former ce dessein, soit qu'ils l'entreprennent ou non, vous répondrez également aux bonnes intentions de votre ami très-affectionné,

LOVELACE.

LETTRE CXXXV.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
MADAME HERVEY.

Jendi, 20 d'Avril.

MADAME MA TRÈS-HONORÉE TANTE.

N'ayant pas reçu de réponse à une Lettre que j'ai pris la liberté de vous écrire le
14, je

14, je me flatte, pour ma consolation, qu'elle n'aura point été jusqu'à vous; car il me seroit trop mortifiant de penser, que ma Tante *Hervey* me juge indigne de son attention.

Dans cette espérance, aiant conservé une copie de ma Lettre, & ne pouvant m'exprimer dans des termes qui conviennent mieux aux malheureuses circonstances, je la transcris, je la mets avec celle-ci sous une enveloppe commune, & je vous supplie très-humblement d'appuyer de votre crédit ce qu'elle contient *.

Il est toujours en mon pouvoir d'exécuter les mêmes offres; & rien ne seroit plus affligeant pour moi que de me voir précipitée dans d'autres mesures, qui rendroient ma réconciliation plus difficile.

S'il m'étoit permis, Madame, de vous écrire avec l'espérance d'une réponse, je suis en état de justifier mes intentions dans la démarche où je me suis engagée; quoi-qu'aux yeux de mes plus rigoureux juges, je ne me flatte pas de pouvoir éviter quelque reproche d'imprudence. Pour vous j'en suis sûre, vous auriez pitié de moi, si vous saviez tout ce que j'aurois à dire pour ma défense &

Bb 5 com-

* On en a vû la substance dans la Lettre CX.



combien je me crois misérable d'avoir perdu l'estime de tous mes amis.

Il n'est pas encore impossible de m'y rétablir. Mais, quelle que soit ma sentence au Château d'Harlove, ne me refusez pas, ma chere Tante, quelques lignes de réponse, pour m'apprendre s'il n'y a point d'espérance de réconciliation, à des conditions moins chocquantes que celles qu'on a voulu m'imposer; ou, m'en préserve le Ciel! si je suis abandonnée sans retour.

Du-moins, ma chere Tante, procurez-moi la justice que j'ai demandée dans une Lettre à ma Sœur, pour mes habits & pour la petite somme d'argent; afin que je ne me trouve pas deslituée des commodités le plus simples, & dans la nécessité d'avoir obligation à ceux auxquels je souhaiterois le moins d'accorder cet avantage sur moi. Permettez-moi d'observer que si ma démarche étoit venue d'un dessein formé, j'aurois pu du-moins, avec l'argent & les pierreries, m'épargner les mortifications que j'ai souffertes, & qui ne peuvent qu'augmenter si ma demande est rejetée.

Si vous obtenez la permission de recevoir les éclaircissemens que je vous offre, je vous
ouvrirai

ouvrirai le fond de mon cœur, & je vous informerai de tout ce que vous ignorez.

Si l'on se propose de me mortifier, ah ! faites bien connoître que je le suis excessivement ; & que c'est néanmoins par mes propres réflexions que je le suis, n'ayant point de plaintes à faire de la personne dont on appréhendoit toutes sortes de maux.

Le Porteur de ma Lettre a quelques affaires dans votre quartier, qui lui donneront le tems d'attendre votre réponse, si vous m'accordez cette faveur, & de me l'apporter samedi au matin. C'est une occasion que je n'avois pas prévûe. Je suis, &c.

CL. HARLOVE.

P. S. Personne ne saura jamais que vous ayez eu la bonté de m'écrire, si vous souhaitez que votre réponse demeure secrète.

LET TRE CXXXVI.

Miss HOWE, à *Miss* CLARISSE
HARLOVE.

Samedi, 22 d'Avril.

Je ne fais quelle explication donner aux méthodes de votre personnage ; mais il doute certainement que votre cœur soit à lui : & là-dessus du-moins je le trouve fort mode-

modeste, car c'est confesser tacitement qu'il n'en est pas digne.

Il ne peut soutenir de vous entendre regretter les oignons d'Egypte, & de se voir reprocher continuellement l'entrevue, votre fuite, & ce que vous nommez ses artifices. J'ai passé en revue toute sa conduite: je l'ai comparée avec son caractère général, & je trouve qu'il y a plus de constance & d'uniformité dans son orgueil & dans son humeur vindicative, c'est-à-dire dans sa petitesse, que nous ne nous l'étions imaginé l'une & l'autre. Dès le berceau, sa qualité de fils unique l'a rendu un Enfant malin, capricieux, méchant, le gouverneur de ses gouverneurs. Elle en a fait un libertin dans un âge plus avancé, un fier petit maître, qui respecte peu les bienféances, & qui méprise notre sexe en général, pour les fautes de quelques femmes particulières qui lui ont fait trop bon marché de leurs faveurs. Comment s'est-il conduit dans votre famille, avec les vûes qu'il avoit pour vous? Depuis le tems que votre insensé de Frere s'est mis dans le cas de lui devoir la vie, il a rendu bravades pour bravades; il vous a fait tomber dans ses filets, par un mélange de terreur & d'artifice. Quelle politesse attendra-t-on jamais d'un homme de cette trempe?

Oui;

Oui; mais que faire, dans la situation où vous êtes? Il me semble que vous devez le mépriser; le haïr.... si vous le pouvez.... & vous dérober à lui: mais pour aller où? surtout à présent que votre Frere médite de ridicules complots, & veut rendre votre sort encore plus misérable.

Si vous ne pouvez le mépriser & le haïr; si vous ne vous souciez pas de rompre avec lui; il faut vous relâcher un peu de vos délicatesses. Si ce changement n'amène pas la célébration, je me jetterois sous la protection des Dames de sa famille. Le respect dont elles paroissent remplies pour vous est de lui-même une sûreté pour votre honneur, quand on pourroit supposer quelque autre sujet de doute. Vous devriez lui rappeler du-moins l'offre qu'il vous a faite, d'engager une de ses Cousines *Montaigu* à vous accompagner dans votre nouveau logement de Londres, jusqu'à l'heureuse conclusion de tous vos scrupules.

Mais ce seroit declarer que vous êtes à lui. D'accord. Quelle autre vûe pouvez-vous former à présent? Le projet de votre Frere n'acheve-t-il pas de vous convaincre qu'il ne vous reste pas d'autre ressource?

Croyez-

Croyez-moi donc, ma très-chère amie; il est tems de renoncer à toutes ces vaines espérances de réconciliation, qui vous ont tenue en suspens jusqu'aujourd'hui. Vous m'avoüez qu'il s'est offert à vous dans les termes les plus clairs, quoique vous ne me marquiez point ses expressions; & je vois qu'il vous a même expliqué les raisons qui doivent vous faire accepter ses offres. C'est une générosité peu commune aux gens de son espèce, qui n'attaquent ordinairement que notre amour propre, en nous disant que nous devons les aimer, tout indignes qu'ils en sont, par la seule raison qu'ils nous aiment.

A votre place, avec ces charmantes délicatesses que j'admire, peut-être ne ferois-je pas autrement que vous. Je voudrois, sans doûte, me voir pressée avec une respectueuse ardeur; suppliée avec constance; & que tous les discours, comme toutes les actions d'un amant, tendissent à cet unique point. Cependant, si je soupçonnois de l'art dans sa conduite, ou quelque délai fondé sur le doûte de mes sentimens, je prendrois le parti, ou d'éclaircir ses doûtes, ou de renoncer à lui pour jamais. Si le dernier de ces deux cas étoit le vôtre, moi, votre fidelle amie, je rassemblerois toutes mes forces,

forces, soit pour vous trouver un azile ignoré, soit pour me résoudre à partager votre fortune.

Quel misérable, de s'être rendu si facilement à votre réponse, lorsque vous l'avez remis au retour de votre Cousin *Morden* ! Mais je crains aussi que vous n'ayiez été trop scrupuleuse ; car vous convenez qu'il s'est ressenti de cette évasion. Si j'étois informée par ses propres mémoires, je m'imagine, ma chère, que je trouverois de l'excès dans vos délicatesses & vos scrupules. En le prenant au mot, vous auriez acquis sur lui le pouvoir que je lui vois à présent sur vous. Il n'est pas besoin de vous dire qu'une femme qui a donné dans le piège où vous êtes, doit se soumettre à quantité de mortifications.

Mais, à votre place, avec la vivacité que vous me connoissez, je vous assure que dans un quart-d'heure, qui seroit tout le tems que je voudrois accorder aux délicatesses, je verrois clair jusqu'au fond. Ses intentions doivent être bonnes ou mauvaises : sont-elles mauvaises ? vous ne sauriez en être assurée trop tôt : si c'est heureusement le contraire, n'est-ce pas la modestie de sa femme qu'il se plaît à tourmenter ?

Il



Il me semble que j'éviterois aussi toutes les récriminations qui ne sont capables que d'aigrir, & tous les reproches qui ont rapport à l'ancienne querelle des mœurs; surtout lorsque vous êtes assez heureuse pour n'avoir pas l'occasion d'en parler par expérience. J'avoue qu'il y a quelque satisfaction pour une belle ame à se déclarer contre le vice: mais si cette attaque est hors de saison, & si le vicieux paroît disposé à se corriger, elle servira moins à faciliter sa réformation, qu'à l'endurcir ou à le jeter dans l'hipocrisie.

Le peu de cas qu'il a fait du sage projet de votre Frere me plait comme à vous. Pauvre *James Harlove*! Cette tête manquée s'avise donc de former des complots & de prétendre à la méchanceté, tandis qu'elle en fait un de ses chefs d'accusation contre *Lovelace*? Un méchant, qui est homme d'esprit, mérite à mon gré d'être pendu tout de suite, & s'il vous plait, sans cérémonie: mais un imbécille, qui se mêle de méchanceté, doit avoir d'abord les os cassés sur la roue; sauf d'être pendu après, si vous le jugez à propos. Je trouve que *Lovelace* a peint M. *James* en peu de traits.

Fachez-vous si vous le voulez; mais je suis sûre que cette pauvre espèce, que quelques-

ques-uns nomment votre Frere s'applaudissant d'être parvenu à vous faire quitter la Maison de votre Pere, & de n'avoir plus à craindre que de vous voir indépendante de lui dans la vôtre, se croit égal à tout ce qu'il y a de rare au monde, & prétend combattre *Lovelace* avec ses propres armes. Ne vous souvenez-vous pas de son triomphe, tel que vous me l'avez dépeint vous-même sur le récit de votre Tante, lorsqu'il s'enfloit encore des applaudissemens de l'insolente *Betty Barnes* ?

Je n'attens rien de votre Lettre à Madame *Hervey*, & j'espère que *Lovelace* ne saura jamais ce qu'elle contient. Chacune des vôtres me fait juger qu'il se ressent, autant qu'il l'ose, du peu de confiance que vous avez pour lui. Je ne m'en ressentirois pas moins si j'étois à sa place ; du-moins si mon cœur me rendoit témoignage que je méritâsse d'être mieux traitée.

N'ayez pas d'inquiétude pour vos habits, si vous pensez à vous mettre sous la protection des Dames de sa famille. Elles savent dans quels termes vous etes avec vos Proches, & la cruauté d'autrui ne refroidit pas l'affection qu'elles ont pour vous. A l'égard de l'argent, pourquoi vous obstinez-vous à rendre mes offres inutiles ?



Je fais que vous ne demanderez pas la possession de votre terre ; mais donnez-lui le droit de faire cette demande pour vous. Je ne vois pas de meilleur parti.

Adieu, ma très-chère amie. Recevez mes tendres embrassemens, dont l'ardeur n'a rien d'égal que celle des vœux que je fais continuellement pour votre honneur & votre repos.

ANNE HOWE.

LETTRE CXXXVII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi, 21 d'Avril.

Depuis long-tems, *Lovelace*, tu fais le rôle d'Ecrivain, & je me réduis à celui de ton humble Lecteur. Je ne me suis pas embarrassé de te communiquer mes remarques, sur les progrès & le but de tes belles inventions. Avec tous tes airs, j'ai crû que le mérite incomparable de la belle *Clarisse* feroit toujours sa défense & sa sûreté. Mais aujourd'hui que je te vois assez heureux dans tes artifices, pour l'avoir engagée à faire le voyage de Londres, & pour avoir fait tomber son choix sur une Maison dont les Habitans ne réussiront que trop à te faire étouffer

fer

fer tous les mouvemens honorables qui peuvent te naître en sa faveur, je me crois obligé de prendre la plume; & je te déclare que je me fais ouvertement l'Avocat de *Clarisse Harlove*.

Mes motifs ne sont pas tirés de la vertu. Quand ils viendroient de-là, quelle impression feroient-ils sur ton cœur à ce titre ?

Un homme tel que toi ne seroit pas plus touché, quand je lui représenterois à quelle vangeance il s'expose, en outrageant une fille, du caractère, de la naissance & de la fortune de *Clarisse*.

La générosité & l'honneur n'ont pas plus de force, en faveur d'une femme, sur des gens de notre espèce, qui regardent tous les individus de ce sexe comme un butin de bonne prise. *L'honneur*, dans nos idées, & *l'honneur*, suivant l'acception générale, sont deux choses qui ne se ressemblent pas.

Quel est donc mon motif? En vérité, *Lo-velace*, c'est la véritable amitié que j'ai pour toi. Elle me porte à plaider pour toi-même, à plaider pour ta famille; dans l'opinion que j'ai de la justice que tu dois à cette incomparable créature, qui mérite d'ailleurs que son intérêt tienne le premier rang parmi ces considérations.

Dans la dernière visite que j'ai rendue à ton Oncle, ce bon Seigneur me pressa fort instamment d'employer tout le crédit que j'ai auprès de toi, pour t'engager à courber les épaules sous le joug du mariage, & m'apporta des raisons de famille auxquelles je trouvai tant de force, que je ne pus me défendre de les approuver. Je savois que tes intentions pour cette fille extraordinaire étoient alors dignes d'elle. J'en assurai Mylord M., qui s'en défioit beaucoup, parce que la famille en usoit mal avec toi. Mais aujourd'hui que ton intrigue a pris une autre face, je veux te presser par d'autres considérations.

Si je juge des perfections de ta *Clarisse* par le témoignage public comme par le tien, où trouveras-tu jamais une femme qui lui ressemble ? Pourquoi tenterois-tu sa vertu ? Quel besoin d'épreuve, lorsque tu n'as aucune raison de doute ? Je me suppose à ta place, avec le dessein de me marier : si j'avois pour une femme les sentimens de préférence que tu as pour celle-ci, connoissant ce sexe comme nous le connoissons tous deux, je tremblerois de pousser plus loin l'épreuve, dans la crainte de succès ; sur-tout si j'étois persuadé que personne n'a plus de vertu qu'elle au fond du cœur.

Et

Et remarque, *Lovelace*, que dans sa situation, l'épreuve est injuste, parce qu'elle n'est pas égale. Considère la profondeur de ta malice & de tes ruses ; considère les occasions, qui se renouvelleront sans cesse en dépit d'elle-même, aussi long-tems que les folies de sa famille agiront de concert avec ta tête féconde en méchancetés ; considère qu'elle est sans protection ; que la Maison où tu la conduis sera remplie de tes suppôts, de jeunes créatures bien élevées, jolies, adroites, d'apparence trompeuse, & difficile à pénétrer lorsqu'elles se masquent, sur-tout pour une jeune personne sans expérience & qui ne connoit pas la Ville : attache-toi, dis-je, à toutes ces considérations, & dis-moi quelle gloire, quel sujet de triomphe tu te promets à la faire succomber ? toi, un homme né pour l'intrigue, plein d'inventions, intrépide, sans remords, capable de veiller patiemment l'occasion ; un homme qui compte pour rien les sermens qu'il fait aux femmes ; l'innocente victime attachée scrupuleusement aux siens, incapable de ruse, disposée par conséquent à bien juger d'autrui : je regarderois comme un miracle, qu'elle pût tenir ferme contre le tentateur & contre la tentation, au milieu de tant de pièges dont tu veux l'environner. Après tout, lorsque



fans aucune sollicitation notre sexe est si fragile, je ne fais pas pourquoi l'on exige tant des femmes, qui sont nées des mêmes Peres & des mêmes Meres, & composées des mêmes ingrédients, avec la seule différence de l'éducation; ni quelle si grande gloire on trouve à les vaincre.

Ne peut-il pas exister, me demandes-tu quelque autre *Lovelace*, qui séduit par les charmes de sa beauté entreprenne de triompher d'elle?

Non; c'est mon réponse. A tout prendre, figure, esprit, fortune, caractère, il est impossible qu'il y ait jamais d'homme tel que toi. Si tu croiois que la nature te pût donner un rival, je connois ton infernal orgueil; tu t'en estimerois moins.

Mais je veux parler de ta passion dominante, la vengeance; car l'amour (quel peut être l'amour d'un libertin?) ne tient que le second rang dans ton cœur, comme je t'ai soutenu assez souvent, malgré la fureur où je t'ai mis contre moi. Quels misérables prétextes pour te vanger d'une Maîtresse, que les peines qu'il t'en a couté pour l'enlever! J'accorde si tu veux, qu'en demeurant, elle auroit couru grand risque d'être la femme de *Solmes*; je te passe ses conditions, que tu as sçu faire tourner cruellement contre elle-même,

même, & la préférence qu'elle a toujours donnée au célibat. Si c'est autre chose que des prétextes, pourquoi ne rens-tu pas grâces à ceux qui l'ont comme jettée entre tes mains ? D'ailleurs tout ce que tu allégués pour autoriser ton épreuve, n'est-il pas fondé, avec autant de contradiction que d'ingratitude, sur la supposition d'une faute dont elle ne deviendroit coupable qu'en ta faveur ?

Mais, pour confondre entièrement toutes tes pauvres raisons de cette nature, je te demande ce que tu penserois d'elle, si c'étoit volontairement qu'elle eut pris la fuite avec toi ? Tu l'en aimerois mieux, peut-être, en qualité de Maîtresse : mais pour en faire ta femme, disconviendras-tu qu'elle te plairait la moitié moins ?

Qu'elle t'aime, méchant comme tu es, & cruel comme un Tigre, je ne vois aucune raison d'en douter : cependant quel empire ne faut-il pas qu'elle ait sur elle-même, pour réduire quelquefois au doute un amour propre aussi pénétrant que le tien ? persécutée d'un côté, comme elle l'étoit par sa propre famille, attirée de l'autre par la splendeur de la tienne, où chacun la désire & se croiroit honoré de la voir entrer ?

Tu vas croire, peut-être, que je m'écarte de ma proposition, & que je plaide ici la

causé de ta Belle plus que la tienne. Point du tout. Je n'ai rien dit qui ne soit plus pour ton intérêt que pour le sien; puisqu'elle peut faire ton bonheur, & que si elle conserve sa délicatesse il me paroît presque impossible qu'elle soit heureuse avec toi. Il est inutile d'expliquer mes raisons? Je te connois assez d'ingénuité, pour souscrire à mon sentiment dans l'occasion.

Au reste, quand je plaide en faveur du mariage, tu fais bien que mon goût n'en est pas plus vif pour cet état. Je n'ai pas encore eu la pensée d'y entrer. Mais comme tu es le dernier de ton nom, que ta famille tient un rang distingué dans le Royaume, & que tu te crois toi-même destiné quelque jour à l'esclavage conjugal, je veux que tu me dises si tu peux jamais espérer une occasion comparable à celle qui est entre tes mains; une fille qui par sa naissance & sa fortune n'est pas indigne de la tienne (quoique l'orgueil de ton sang & celui de ton propre cœur te fassent quelquefois parler légèrement des familles qui ne te plaisent point); une beauté qui fait l'admiration de tout le monde; une personne, en même-temps, qui jouit d'une égale réputation d'esprit, de jugement & de vertu!

Si

Si tu n'es pas une de ces ames étroites, qui préfèrent leur simple & unique satisfaction à la postérité, toi, qui dois souhaiter des Enfans pour perpétuer ta race, tu ne remettras pas ton mariage au terme des libertins ; c'est-à-dire à ce tems où les années & les maladies viendront fondre sur toi. Songe que tu exposerois ta mémoire aux reproches de tes légitimes descendans, pour leur avoir donné une misérable existence, qu'ils ne pourroient donner meilleure à ceux qui descendroient d'eux ; & qui autoriseroit toute ta race, en supposant qu'elle pût subsister long-tems, à te maudire jusqu'aux dernières générations.

Tout méchans que le monde réformé nous suppose, il n'est pas certain que nous le soyions sans retour. Quoique nous trouvions la Religion contre nous, nous n'avons pas encore entrepris d'en composer une qui s'accorde avec notre pratique. Ceux qui le font nos paroissent méprisables ; & nous ne sommes pas même assez ignorans pour nous dégrader jusqu'au doute. En un mot, nous croyons un état futur de récompense & de punition : mais, avec beaucoup de jeunesse & de santé, nous espérons que le tems ne nous manquera pas pour le repentir ; ce qui signifie en bon Anglois, (ne m'accuse pas d'être



d'être trop grave, *Lovelace* ; tu l'es quelquefois aussi) que nous espérons de vivre pour les sens, aussi long-tems qu'ils seront capables de nous rendre service ; & que pour quitter le péché, nous attendrons que le plaisir nous quitte. Quoi ? ton admirable Maitresse sera-t-elle punie, des généreux efforts qu'elle fait pour hâter ta réformation, & du désir qu'elle a d'en obtenir des preuves avant que de se donner à toi ?

Concluons. Je t'exhorte à bien considérer ce que tu vas entreprendre, avant que de faire un pas de plus. Tu es à l'entrée d'une nouvelle carrière. Jusqu'à présent, les apparences de ta marche sont si droites, que si ta belle se déçoit de ton honneur, elle n'a pas contre toi la moindre preuve. Garde les loix de *l'honnêteté*, dans le sens qu'elle attache à ce mot. Aucun de tes compagnons, tu le fais, ne rira de ton mariage : & si quelqu'un le trouvoit plaisant, après t'avoir entendu tourner si souvent cet état en ridicule, tu as cet avantage, qu'il n'aura rien dont tu doives rougir.

Samedi 22.

Ayant différé à fermer ma Lettre jusqu'au jour de poste, j'en reçois une des mains d'*Osgood*, qui lui est venue depuis deux heures

res pour votre chere Dame, & qui est cachetée des armes d'*Harlove*. Comme elle peut être d'importance *, je me hâte de la faire partir avec la mienne, par un Courrier que je vous dépêche exprès.

Je suppose qu'on vous verra bientôt à Londres; sans la Dame, comme je l'espère. Adieu. Soyez *bonête* & soyez heureux.

BELFORD.

LETTRE CXXXVIII.

Madame HERVEY, à *Miss* CLARISSE
HARLOVE.

Vendredi, 21 Avril.

CHERE NIECE,

Il seroit bien dur, de refuser quelques lignes aux instances d'une Niece que j'ai toujours aimée. J'ai reçu votre première Lettre, mais je n'ai pas eu la liberté d'y répondre; & je viole ma promesse pour vous écrire actuellement.

Quelles étranges nouvelles on reçoit de vous tous les jours! Le Misérable, avec
qui

* C'étoit celle de *Miss* *Arabelle Harlove*, qui est après les deux suivantes.

qui vous êtes, triomphe, dit-on, & nous brave à chaque instant. Vous connoissez son indomptable caractère. Quoiqu'on ne puisse vous refuser des qualités admirables, son humeur lui est plus chere que vous. Combien de fois vous ai-je avertie! Jamais une jeune personne ne l'a été plus que vous. *Miss Clarisse Harlove* s'oublier jusqu'à ce point!

Vous deviez attendre le jour marqué pour l'assemblée de vos amis. Si votre averfion s'étoit soutenue, ils auroient eu la complaisance de céder. Aussi-tôt que j'ai fû moi-même quelle étoit leur intention, je me suis hâtée de vous le faire entendre*; en termes obscurs peut-être, mais qui se seroit imaginé.... O *Miss*! Une fuite si artificieuse! Tant de ruse dans les préparatifs!

Vous m'offrez des éclaircissémens. Eh! que pouvez-vous éclaircir? N'êtes-vous pas partie? & partie avec un *Lovelace*? Que voulez-vous donc éclaircir?

Votre dessein, dites-vous, n'étoit pas de partir. Pourquoi vous êtes-vous trouvée avec lui? Le Carosse à six Chevaux, les Gens à Cheval, tout n'étoit-il pas préparé? O ma chere! comme l'artifice produit l'artifice!

* Tome 2. Voyez la Lettre XLIV.

tifice ! Est-il croyable que ce n'ait pas été votre dessein ? Si vous voulez qu'on le croie , quel pouvoir ne faut-il pas lui supposer sur vous ? Lui ! qui ? *Loveace* ; le plus infâme des libertins : sur qui ? sur *Clarisse Harlove*. Votre amour pour un homme de ce caractère étoit-il plus fort que votre raison , plus fort que votre courage ? Quelle opinion cette idée donneroit-elle de vous ? Quel remède apporteroit-elle au mal ? Ah ! que n'avez-vous attendu le jour de l'assemblée !

Je veux vous apprendre ce qui devoit s'y passer. On s'imaginait à la vérité que vous ne résisteriez pas aux prières & aux ordres de votre Pere, lorsqu'il vous auroit proposé de signer les articles. Il étoit résolu de vous traiter avec une condescendance paternelle , si vous ne lui aviez pas donné de nouveaux sujets de colere. J'aime ma *Clarisse*, dit-
„ soit-il une heure avant l'affreuse nouvelle ;
„ je l'aime comme ma vie. Je me mettrai à
„ genoux devant elle, s'il ne me reste que
„ cette voie pour la faire consentir à m'obliger.
„ ger. Ainsi, par un renversement d'ordre
assez étrange, votre Pere & votre Mere se seroient humiliés devant vous ; & si vous aviez pû les refuser, ils auroient cédé, quoiqu'à regret.

Mais

Mais on présumoit que du caractère doux & désintéressé dont on vous avoit toujours crue, tous les dégoûts possibles pour l'un des deux hommes ne vous rendroient pas capable de cette résistance; à moins que votre entêtement pour l'autre ne fut beaucoup plus fort que vous n'aviez donné raison de le croire.

Si vous aviez refusé de signer, l'assemblée du Mercredi n'auroit été qu'une simple formalité. On vous auroit présentée à tous vos amis, avec une courte harangue: „la
 „voilà, cette jeune fille, autrefois si sou-
 „mise, si obligeante, qui fait gloire au-
 „jourd'hui de son triomphe, sur un Pere,
 „sur une Mere, sur des Oncles, sur l'inté-
 „rêt & les vûes de toute une famille, & qui
 „préfère sa propre volonté à celle de tout
 „le monde: pourquoi? parce qu'entre deux
 „hommes qui demandent sa main, elle
 „donne la préférence à celui qui est décrié
 „pour ses mœurs.

Après vous avoir accordé ainsi la victoire, & peut-être après avoir prié le Ciel de détourner les suites de votre désobéissance, on en auroit appelé à votre générosité, puisque le motif du devoir se seroit trouvé trop foible; & vous auriez reçu ordre de sortir, pour faire encore une demie-heure de

de réflexion. Alors les articles vous auroient été présentés une seconde fois, par quelque personne de votre goût ; par votre bonne *Norton* peut-être. Votre Pere auroit pû la seconder par quelques nouveaux efforts. Enfin si vous aviez persisté dans votre refus, on vous auroit fait rentrer, pour le déclarer à l'assemblée. On auroit insisté sur quelques-unes des restrictions que vous aviez proposées vous-même. On vous auroit permis d'aller passer quelque-tems chez votre Oncle *Antonin*, ou chez moi, pour attendre le retour de *M. Morden* ; ou, peut-être, jusqu'à ce que *Lovelace* eut abandonné tout-à-fait ses prétentions.

Le projet ayant été tel que je vous le représente, & votre Pere ayant tant compté sur votre soumission, tant espéré que vous vous laisseriez toucher par des voies si tendres & si douces, il n'est pas surprenant qu'il ait paru comme hors de lui-même à la nouvelle de votre fuite, si préméditée avec vos promenades au Jardin, vos soins affectés pour des oiseaux, & combien d'autres ruses pour nous aveugler tous ! Malicieuse, malicieuse jeune créature !

Pour moi, je n'en voulois rien croire, lorsqu'on vint me l'annoncer. Votre Oncle *Hervey* ne pouvoit se le persuader nos plus.

Nous

Nous nous attendions, en tremblant, à quelque aventure encore plus désespérée. Il n'y en avoit qu'une, qui pût nous le paroître plus; & j'étois d'avis qu'on cherchât du côté de la cascade, plutôt que vers la porte du Jardin. Votre Mere tomba évanouie, pendant que son cœur étoit déchiré entre ces deux craintes. Votre Pere fut près d'une heure sans pouvoir revenir à lui-même. Jusqu'aujourd'hui, à peine peut-il entendre prononcer votre nom. Cependant il n'a que vous dans l'esprit. Votre mérite, ma chere, ne sert qu'à rendre votre faute plus noire. Chaque jour, chaque heure du jour, nous apporte quelque nouvelle aggravation. Comment pourriez-vous vous promettre quelque faveur?

J'en suis affligée; mais je crains que tout ce que vous demandez ne vous soit refusé.

Pourquoi parlez-vous, ma chere, *de vous épargner des mortifications*; vous qui avez pris la fuite avec un homme? Quel pittoiable orgueil, d'avoir quelque délicatesse de reste!

Je n'ai pas la hardiesse d'ouvrir la bouche en votre faveur. Personne ne l'ose plus que moi. Votre Lettre se présentera seule. Je l'ai envoyée au Château d'*Harlove*. Attendez-vous à de grandes rigueurs. Puissiez-vous

vous

vous soutenir heureusement le parti que vous avez embrassé ! O ma chere ! que vous avez fait de malheureux ! Quel bonheur pouvez-vous espérer vous-même ? Votre Pere souhaiteroit que vous ne fussiez jamais née. Votre pauvre Mere. mais pourquoi vous donnerois-je des sujêts d'affliction ? Il n'y a plus de remède. Vous devez être effectivement bien changée, si vos propres réflexions ne font pas votre malheur.

Tirez le meilleur parti que vous pourrez de votre situation. Mais, quoi ? pas encore mariée, si je ne me trompe !

Vous êtes libre, dites-vous, d'exécuter tout ce que vous voudrez entreprendre. Il se peut que vous vous trompiez vous-même. Vous espérez que votre réputation & votre faveur auprès de vos amis pourront se rétablir. Jamais, jamais l'une & l'autre, si je juge bien des apparences ; & peut-être nulle des deux. Tous vos amis, ajoutez-vous, „doivent se joindre à vous pour obtenir votre réconciliation : tous vos amis, c'est-à-dire tous ceux que vous avez offensés ; & comment voulez-vous qu'ils s'accordent dans une si mauvaise cause ?

Vous dites „qu'il seroit bien affligeant „pour vous, d'être précipitée dans des mesures qui pourroient rendre votre réconciliation



liation plus difficile. Est-il tems, ma chere, de craindre les *précipitations* ou les *précipices*? Ce n'est point à présent qu'il faut penser à la réconciliation, quand vous pourriez jamais vous en flatter. Il est question de voir d'abord la hauteur du *précipice* où vous êtes tombée. Il peut encore arriver, si je suis bien instruite, qu'il y ait du sang répandu. L'homme qui est avec vous est-il disposé à vous quitter volontairement? S'il ne l'est pas; qui peut répondre des fuites? S'il l'est effectivement, bon Dieu! que faudra-t-il penser des raisons qui l'y feront consentir. J'écarte cette idée. Je connois votre vertu. Mais n'est-il pas vrai, ma chere, que vous êtes sans protection, & que vous n'êtes pas mariée? N'est-il pas vrai qu'au mépris de votre priere de chaque jour, vous *vous êtes jetée* vous-même *dans la tentation*? & votre homme n'est-il pas le plus méchant de tous les séducteurs?

Jusqu'à présent, dites-vous, (& vous le dites, ma chere, d'un air qui me paroît convenir assez mal à vos sentimens de pénitence) vous n'avez point à vous plaindre d'un homme, dont on appréhendoit toutes sortes de maux. Mais le péril est-il passé? Je prie le Ciel que vous puissiez vous louer de sa conduite jusqu'au dernier moment de votre liaison.

son. Puisse-t-il vous traiter mieux qu'il n'a fait toutes les femmes sur lesquelles il a eu quelque pouvoir ! Ainsi soit-il !

Point de réponse, je vous en supplie. Je me flatte que votre Messager ne publiera point que je vous écris. Pour M. *Lovelace*, je suis bien sûre que vous ne lui communiquerez pas ma Lettre. Je ne me suis pas trop observée, parce que je compte sur votre prudence.

Vous avez mes prières.

Ma fille ignore que je vous écris. Personne ne le fait, sans excepter Mr. *Hervey*.

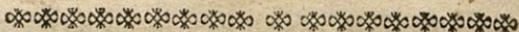
Ma fille auroit souhaité plusieurs fois de vous écrire ; mais ayant défendu votre faute avec tant de chaleur & de partialité que nous en avons conçu des alarmes (c'est l'effêt, ma chere, qu'une chute telle que la vôtre doit produire sur des Parens,) on lui a interdit tout commerce avec vous, sous peine d'être privée pour jamais de nos bonnes grâces. Je puis vous dire néanmoins, quoique sans sa participation, que vous faites le sujet continuel de ses prières, comme de celles de votre Tante très-affligée,

D. HERVEY.

¶

Dd 2

LÉT.



LETTRE CXXXIX.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

(En lui envoyant la précédente.)

Samedi matin, 22 d'Avril.

Je reçois à l'instant cette réponse de ma Tante. Gardez le secret, ma chere sur la bonté qu'elle a eue d'écrire à sa malheureuse Nièce.

Vous voyez que je puis aller à Londres, ou dans tout autre lieu. On s'embarasse peu de ce que je puis devenir. J'avois été portée à suspendre mon voyage, par l'espérance de recevoir des nouvelles du Château *d'Harlove*. Il me sembloit que si l'on n'avoit pas marqué d'éloignement pour une réconciliation, j'aurois pû faire connoître à M. *Lovelace*, que pour être quelque jour à lui, je voulois être Maîtresse des conditions. Mais je m'apperçois que je suis entraînée par un sort inévitable, & qui m'exposera peut-être à des mortifications encore plus cuisantes. Faut-il que je me voie l'esclave d'un homme dont je suis si peu satisfaite!

Ma Lettre, comme vous voyez par celle de ma Tante, est actuellement au Château
d'Har-

d'Harlove. Je tremble pour l'accueil qu'elle y aura reçu. Si quelque chose adoucit un peu mon inquiétude, c'est qu'elle aura servi à purger une Tante si chère, du soupçon d'avoir entretenu quelque intelligence avec une malheureuse dont la perte est résolue. Je ne regarde pas comme une petite partie de mon infortune, cette diminution de confiance que j'ai causée entre mes amis, & cette froideur avec laquelle il paroît que l'un regarde l'autre. Vous voyez que ma pauvre Cousine *Hervey* a sujet de s'en plaindre comme sa Mere. *Miss Howe*, ma chère *Miss Howe*, ne se ressent que trop des effets de ma faute, puisqu'à mon occasion elle a plus de querelles avec sa Mere qu'elle n'en avoit jamais eu. Cependant c'est à l'homme qui m'a jetée dans cette confusion de maux, que je suis forcée de me donner ! J'ai fait beaucoup de réflexions, je me suis formé bien des sujets de crainte avant ma faute ; mais je ne l'ai pas considérée sous toutes les faces choquantes que j'y découvre aujourd'hui.

N'apprens-je pas qu'une heure avant la nouvelle de ma fuite supposée, mon Pere déclaroit hautement que je lui-étois aussi chère que sa vie ? qu'il vouloit me traiter avec une bonté paternelle ; qu'il vouloit..... Ah ! ma chère ; quelle mortifiante tendresse !



Ma Tante ne devoit pas craindre, qu'on fût dans quels termes elle m'écrirait. Un Pere à genoux devant sa fille ! Voilà ce qu'il est bien certain que je n'aurois jamais soutenu. Ignore ce que j'aurois fait dans une occasion si triste. La mort m'auroit paru moins terrible que ce spectacle, en faveur d'un homme pour lequel mon aversion est invincible : mais j'aurois mérité d'être anéantie, si j'avois pu voir mon Pere inutilement à mes pieds.

Cependant s'il n'avoit été question que du sacrifice de mon penchant & d'une préférence personnelle, il l'auroit obtenu à bien moindre prix. Mon respect seul auroit triomphé de mon inclination. Mais une aversion sincère ! Le triomphe d'un Frere ambitieux & cruel, joint aux insultes d'une Sœur jalouse ! me déroband tous deux, par leurs intrigues, une faveur, une pitié, dont j'aurois été sûre autrement ! Les devoirs du mariage si sacrés, si solennels ! Moi-même d'un caractère naturel, qui ne m'a jamais permis de regarder le plus simple devoir avec indifférence ; à plus forte raison, un devoir volontairement juré au pied des Autels ! Quelles loix d'honêteté pouvoient m'autoriser à mettre ma main dans une main odieuse, à prononcer mon consentement pour une
union

union détesté ? ajoutez, pour une union qui devoit durer autant que ma vie ? N'ai-je pas fait là-dessus des réflexions plus longues & plus profondes, que le commun des filles n'en fait à mon âge ? N'ai-je pas tout pése, tout considéré ? Peut-être aurois-je pû marquer moins d'humeur & d'obstination. La délicatesse, si je puis m'attribuer cette qualité, la maturité d'esprit, la réflexion, ne font pas toujours d'heureux présens du Ciel. Combien de cas, dans lesquels je souhaiterois d'avoir connu ce que c'étoit que l'indifférence, si je l'avois pû sans une ignorance criminelle ! Ah ! ma chere, les plus délicates sensibilités ne servent guères au bonheur.

Quelle méthode mes amis s'étoient-ils proposé d'employer dans leur assemblée ! J'ose dire qu'elle porte le sceau de mon Frere. C'étoit lui, je le suppose, qui devoit me présenter au conseil, comme une fille capable de préférer ses volontés à celles de toute sa famille. L'épreuve auroit été vive ; il n'en faut pas douter. Plût au Ciel néanmoins que je l'eusse soutenue ! Oüi, plût au Ciel ! quel qu'en pût être le succès.

On peut craindre encore, dit ma Tante, qu'il n'y ait du sang répandu. Il faut qu'elle soit informée du téméraire projet de *Singleton*.



gleton. Elle parle de précipice: Daigne le Ciel m'en préserver!

Elle écarte une idée, à laquelle il m'est bien plus impossible de m'arrêter. Idée cruelle! Mais elle doit avoir une pauvre opinion de la vertu qu'elle veut bien m'attribuer, si elle se figure que je ne suis pas au-dessus d'une honteuse foiblesse. Quoique je n'aie jamais vu d'homme d'une figure plus agréable que *M. Lovelace*, les défauts de son caractère m'ont toujours préservée d'une forte impression; & depuis que je le vois de près, je puis dire que j'ai pour lui moins de goût que jamais. En vérité, je n'en ai jamais eu si peu qu'à présent. Je crois de bonne foi que je pourrais le haïr (si je ne le hais pas déjà), plutôt du-moins qu'aucun autre homme pour lequel j'aie jamais eu quelque estime. La raison en est sensible: c'est qu'il a moins répondu que d'autres à l'opinion que j'avois de lui; quoiqu'elle n'ait jamais été assez haute pour me l'avoir fait préférer au célibat, qui auroit été mon unique choix si j'avois eu la liberté de suivre mes inclinations. Aujourd'hui-même, si je croiois ma réconciliation certaine en renonçant à lui, & si mes amis me le faisoient entendre, ils verroient bientôt que
je

je ne lui ferois jamais rien; car j'ai la vanité de croire mon ame supérieure à la sienne.

Vous direz que ma raison s'égaré. Mais après avoir reçu de ma Tante la défense de lui écrire, après avoir appris à désespérer de ma réconciliation, quel moyen de conserver ma liberté d'esprit? & vous-même, ma chere, vous devez vous ressentir de mes agitations passionées. Misérable que je suis, d'avoir cherché volontairement cette fatale entrevûe, & de m'être ôté le pouvoir d'attendre l'assemblée générale de mes amis! Je serois libre aujourd'hui de mes anciennes craintes; & qui fait quand mes inquiétudes présentes doivent finir? Délivrée de l'un & l'autre homme, je me verrois peut-être à présent chez ma Tante *Hervey*, ou chez mon Oncle *Antonin*; attendant le retour de *M. Morden*, qui auroit apporté du remède à toutes les divisions.

Mon intention étoit assurément d'attendre. Cependant fais-je quel nom je porterois aujourd'hui? Aurois-je été capable de résister aux condescendances, aux supplications d'un Pere à genoux; du-moins, s'il l'avoit été lui-même de garder un peu de modération avec moi?

Ma Tante assure néanmoins qu'il se feroit relâché si j'étois demeurée ferme. Peut-

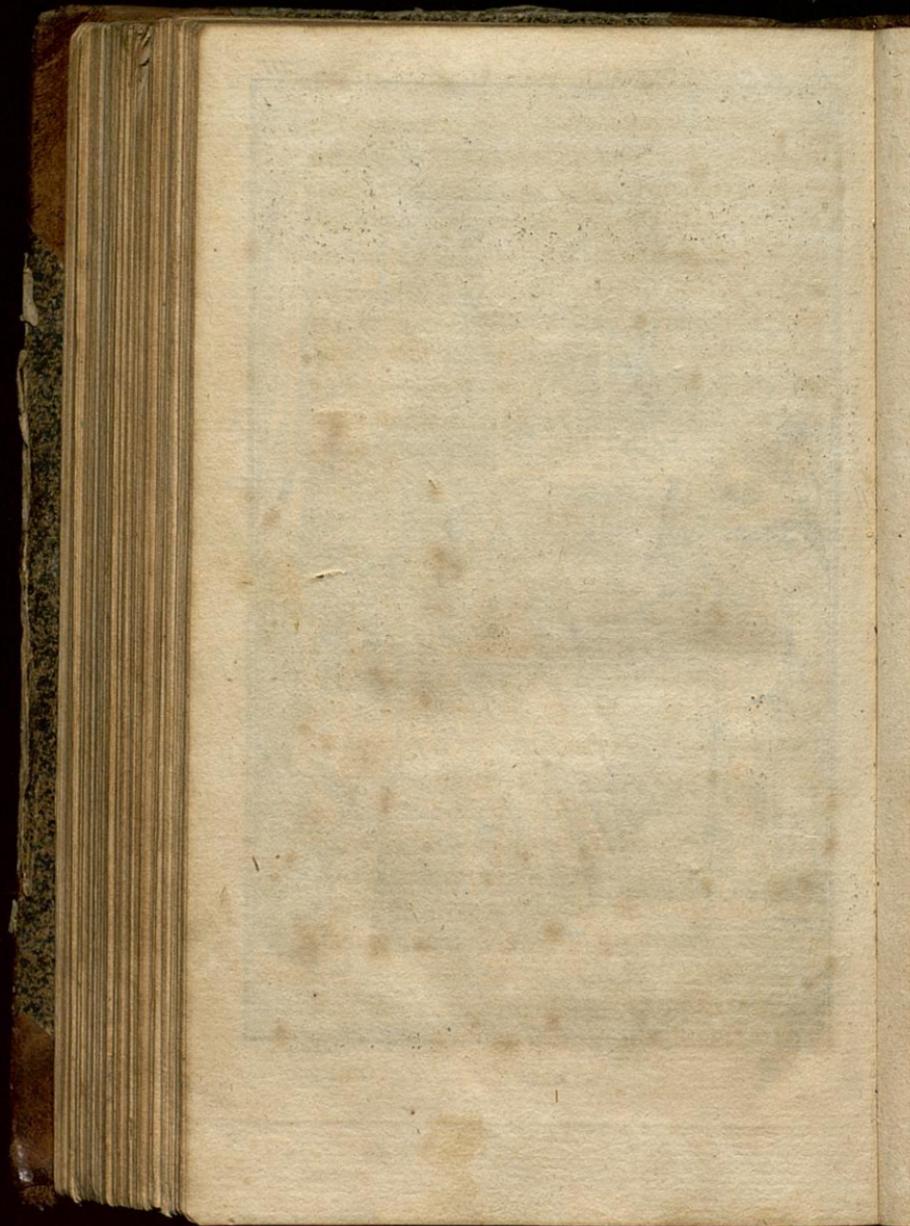


être auroit-il été touché de mon humilité, avant que de s'abaisser jusqu'à se mettre à genoux devant moi. La bonté avec laquelle il se proposoit de me recevoir auroit pû croître en ma faveur. Mais que la résolution où il étoit, de céder à la fin, justifie mes amis, du-moins à leurs propres yeux ! que cette résolution me condamne ! Ah ! pourquoi les avis de ma Tante (je me les rappelle à présent) étoient-ils si réservés & si obscurs ! Aussi, mon dessein étoit de la revoir après l'entrevûe ; & peut-être alors se feroit-elle expliquée. O l'artificieux, le dangereux *Lovelace* ! Cependant je suis obligée de le dire encore ; c'est moi qui dois porter tout le blâme de la funeste entrevûe.

Mais loin, loin de moi, toute vaine récrimination ! Loin, dis-je, parce qu'elle est vaine ! Il ne me reste que de *m'envelopper dans le manteau de ma propre intégrité*, & de me consoler par l'innocence de mes intentions. Puisqu'ils est trop tard pour jeter les yeux en arriere, ma seule ressource est de recueillir toutes mes forces, pour soutenir les coups de la Providence irritée ; & pour faire tourner du-moins à ma correction, des épreuves qu'il ne m'est plus possible d'éviter.

Joig-





Joignez - vous à moi dans cette priere, ma tendre & fidelle *Miss Howe*, pour votre propre honneur & pour celui de notre liaison; de peur qu'une chute plus profonde, de la part de votre malheureuse amie, ne jettât de l'ombre sur une amitié qui n'a jamais rien eu de frivole, & dont la base est notre mutuelle utilité dans les plus importantes occasions comme dans les plus légers.

CL. HARLOVE.

LETTRE CXL.

Miss CLARISSE HARLOVE,
à *Miss* HOWE.

Samedi après midi, 23 d'Avril.

O ma meilleure, ma seule amie! c'est à présent que je ne puis plus vivre! j'ai reçu le coup au cœur; je n'en guérirai jamais! Ne pensez plus à la moindre correspondance, avec une Misérable qui semble désormais absolument dévouée. Quelle autre espérance, si les malédictions des Parens ont le poids que je leur ai toujours attribué, & que tant d'exemples m'apprennent qu'elles ont eu dans tous les tems! Oiii, ma chere *Miss Howe*, pour mettre le comble à toutes mes afflictions, j'ai à lutter désormais

contre

contre les malheureux effets de la malédiction d'un Pere ! Comment aurai-je la force de soutenir cette réflexion ! Mes terreurs ne sont-elles pas trop justifiées par les circonstances de ma situation ?

J'ai reçu enfin une réponse de mon impitoyable Sœur. Ah ! pourquoi me la suis-je attirée par ma seconde Lettre à ma Tante ? Il semble qu'on l'ait tenue prête pour ce signal. La foudre dormoit, jusqu'au moment où je l'ai réveillée. Je vous envoie la Lettre même. Il m'est impossible de la transcrire. L'idée m'en est insupportable. Terrible idée ! la malédiction s'étend jusqu'à l'autre vie.

Je suis dans le trouble & l'abattement des plus noires vapeurs. Je n'ai que la force de répéter ; évitez, fuyez, rompez toute correspondance avec le malheureux objet des imprécations d'un Pere.

LETTRE CXLI.

Miss ARABELLE HARLOVE, à *Miss*
CLARISSE.

Vendredi, 21 d'Avril.

Nous avons prévu qu'il nous reviendrait
quelqu'un de votre part : nous, c'est-
à-dire

à-dire ma Tante & moi; & la Lettre que je joins à celle-ci attendoit l'arrivée de votre Messager. Vous n'aurez aucune réponse de personne, quelles que soient vos importunités, à qui qu'elles puissent s'adresser, & quelque demande que vous puissiez faire.

On avoit pensé d'abord à vous ramener par une autorité convenable, ou à vous faire transporter dans des lieux, où l'on pouvoit espérer que la honte dont vous nous avez tous couverts seroit ensevelie quelque jour avec vous. Mais je crois qu'on abandonne ce dessein. Ainsi vous pouvez marcher en sûreté. Personne ne vous croit digne de lui causer le moindre embarras. Cependant ma Mere a obtenu la permission de vous envoyer tous vos habits; mais vos habits seulement. C'est une faveur, comme vous verrez dans la Lettre que vous allez lire, qu'on n'étoit pas disposé d'abord à vous accorder; & sur laquelle on ne se relâche point par considération pour vous, mais uniquement parce que ma triste Mere ne peut avoir sous ses yeux rien qui vous ait appartenu. Lisez & tremblez.

ARABELLE HARLOVE.

A L A



À LA PLUS INGRATE ET LA PLUS
REBELLE DE TOUTES LES FILLES.

Au Chateau d'Harlove, samedi 15 d'Avril.

Vous qui avez été ma Sœur (car je ne fais plus quel nom il est permis de vous donner, ni quel nom vous osez prendre), apprenez donc, puisque vous désirez d'être éclaircie, que vous avez rempli toute votre famille d'horreur. Mon Pere, dans ses premières agitations, en recevant la nouvelle de votre honteuse fuite, a prononcé à deux genoux une malédiction terrible. Votre sang doit se glacer à cette lecture ! Il a demandé au Ciel „ que dans cette vie & dans „ l'autre, vous puissiez trouver votre puni- „ tion, par le Misérable-même, en qui vous „ avez jugé à propos de mettre votre crimi- „ nelle confiance.

Vos habits ne vous seront point envoyés. Il paroît qu'en négligeant de les prendre, vous vous êtes crue sûre de les obtenir lorsqu'il vous plairoit de les demander. Mais peut-être n'aviez-vous dans l'esprit que la pensée de joindre votre Amant ; car tout semble avoir été oublié, à l'exception de ce qui pouvoit servir à votre fuite. Cependant vous avez peut-être jugé avec raison, qu'en tâchant d'emporter vos habits, vous pou-
viez

viez être découverte. Rusée créature, de n'avoir pas fait une démarche qui ait pu faire deviner votre dessein ! Rusée, c'est-à-dire pour votre propre ruine & pour l'opprobre de votre famille.

Mais votre Misérable vous a-t-il conseillé d'écrire pour vos habits, dans la crainte que vous ne lui falliez trop de dépense ? Je suppose que c'est le motif.

A-t-on jamais entendu parler d'une créature plus étourdie ! C'est néanmoins la célèbre, la brillante *Clarisse* . . . Comment la nommerai-je ? *Harlove*, sans doute. Oüi *Harlove*, pour notre honte commune !

Vos Dessesins & tous vos ouvrages de Peinture ont été enlevés ; de même que votre grand Portrait, dans le goût de Vandecque (*), qui étoit dans le *Parloir* autrefois *vôtre*. On les a renfermés dans votre Cabinet, dont la porte sera condamnée, comme s'il ne faisoit plus partie de la Maison ; pour y périr tous ensemble de pourriture, ou peut-être par le feu du Ciel. Qui pourroit en soutenir la vue ? Souvenez-vous avec quel empressement on prenoit plaisir à
les

* C'est-à-dire de grandeur naturelle. Il étoit de M. *Highbore*, qui a trouvé le moyen de l'obtenir de la famille & qui le possède encore.

les montrer ; les premiers, pour faire admirer l'ouvrage de vos belles mains ; l'autre, pour exalter la prétendue dignité de votre figure, qui est maintenant dans la boïe. Et qui, qui, se faisoit un bonheur de cette complaisance ? Ces mêmes Parens, dont l'aveugle tendresse ne vous a point empêchée d'escalader les murs de leur Jardin, pour fuir avec un homme.

Mon Frere a juré vengeance contre votre libertin : j'entens pour l'honneur de la famille, sans aucun égard pour vous ; car il déclare que s'il vous rencontre jamais, il vous traitera comme une fille publique : & il ne doute pas que tôt ou tard ce ne soit votre fort.

Mon Oncle *Harlove* vous renonce pour jamais :

Ainsi que mon Oncle *Antonin* ;

Ainsi que ma Tante *Hervey* ;

Ainsi que moi ; vile & indigne créature ! disgrâce de votre famille ! proie d'un infâme libertin, que vous serez infailliblement, si vous ne l'êtes pas déjà !

Vos Livres, puisqu'ils ne vous ont point appris ce que vous deviez à vos Proches, à votre sexe & à votre éducation, ne vous feront point envoyés ; non plus que votre argent ; ni les pierreries, que vous méritiez si peu.

peu. On fouhaiteroit de vous voir mandier votre pain dans les rues de Londres.

Si cette rigueur vous pése, mettez la main sur votre cœur, & demandez-vous à vous-même pourquoi vous l'avez méritée?

Tous les honêtes gens que votre orgueil vous a fait rejeter avec mépris (excepté *M. Solmes*, qui devoit se réjouir néanmoins de vous avoir manquée) se font un triomphe de votre honteuse fuite, & reconnoissent à présent d'où venoient vos refus.

Votre digne *Norton* rougit de vous. Elle mêle ses larmes avec celles de votre Mere, & toutes deux se reprochent la part qu'elles ont eue à votre naissance & à votre éducation.

En un mot vous êtes l'opprobre de tous ceux à qui vous avez appartenu; & plus que de toute autre, celui

d'ARABELLE HARLOVE.

LETTRE CXXXII.

Miss HOWE, à *Miss* CLARISSE
HARLOVE.

Mardi, 25 d'Avril.

Rappelez votre courage; ne vous livrez point à l'abattement; éloignez toutes les idées de désespoir, ma très-chère amie.

T. III. P. II.

E e

L'Etre



L'Être tout-puissant est juste & miséricordieux. Il ne ratifie point de téméraires & inhumaines malédictions. S'il abandonnoit sa vengeance à la malignité, à l'envie, à la fureur des hommes, ces noires passions triompheroient dans les plus mauvais cœurs ; & les Bons, proscrits par l'injustice des Méchans, seroient misérables dans ce monde & dans l'autre.

Cette malédiction montre seulement de quel esprit vos Parens sont animés, & combien leurs fordides vûes l'emportent sur les sentimens de la nature. C'est uniquement l'effêt de leur rage, & de l'impétueuse confusion qu'ils ont eue de voir avorter leurs desseins ; des desseins qui méritoient d'être étouffés dans leur source : & ce que vous avez à déplorer n'est que leur propre témérité, qui ne manquera point de retomber sur leurs têtes. Dieu tout bon & tout-puissant ne peut confirmer une présomptueuse imprécation, qui s'étend jusqu'à la vie future.

Ei! Ei! diront tous ceux qui seront informés de ce débordement de poison : & bien plus, lorsqu'ils sauront que ce qui porte votre famille à ces odieux excès de ressentiment, est son propre ouvrage.

Ma Mere blâme extrêmement cette horrible Lettre. Elle a pitié de vous ; & de son propre

propre mouvement, elle fouhaite que je vous écrive, cette fois seulement, pour vous donner un peu de consolation. Il seroit affreux, dit-elle, qu'un cœur si noble, qui paroît sentir si vivement sa faute, succombât tout-à-fait sous le poids de ses infortunes.

J'admire votre Tante. Quel langage ! Prétend-elle établir deux droits & deux torts ? Soyez persuadée, ma chere, qu'elle sent le mal qu'elle a fait ; & qu'ils se rendent tous la même justice, de quelque maniere qu'ils cherchent à s'excuser. Ils n'entreprendront point comme vous voyez, de justifier leur conduite & leurs vûes par des explications ; ils prétendent seulement qu'ils étoient résolus de se rendre. Mais, dans tout le cours de vos ennuieuses contentions, votre cruelle Tante vous a-t-elle donné le moindre espoir qu'ils fussent disposés à se relâcher ? Je me rappelle à présent, comme vous, ses obscurs avis. Pourquoi, s'il vous plaît, cette obscurité, dans une occasion qui pouvoit être d'un si grand avantage pour vous ? Etoit-il bien difficile à une Tante, qui prétend vous avoir toujours aimée, & qui vous écrit aujourd'hui si librement ce qui n'est propre qu'à vous affliger, de vous apprendre en confidence, par une ligne, par un mot, le prétendu changement de leurs mesures ?

E e 2

Ne



Ne me parlez pas, ma chere, des prétextes auxquels ils ont recours aujourd'hui. Je les régarde comme un aveu tacite de l'infâme traitement qu'ils vous ont fait essuier. Je garderai le secret de votre Tante, ne craignez rien là-dessus. Je ne voudrois pas pour tout au monde que ma Mere en fût informée.

Vous reconnoîtrez à présent que votre unique ressource est de surmonter vos scrupules, & de vous marier à la première occasion. Ne balançons plus, ma chere; il faut vous déterminer sur ce point.

Je veux vous donner un motif qui me régarde moi-même. J'ai résolu, j'ai fait vœu (tendre amie! n'en foyez pas fâchée contre moi) de ne pas penser au mariage aussi long-tems que votre bonheur sera suspendu. Ce vœu est une justice que je rends au mari qui m'est destiné par le Ciel: car, ma chere, n'est-il pas certain que je serai malheureuse si vous l'étes? & quelle indigne femme ne ferois-je pas nécessairement, pour un homme dont les complaisances n'auroient pas le pouvoir de contre-balancer, dans mon cœur, une affliction qu'il n'auroit pas causée?

A votre place, je communiquerois à *Lovelace* la Lettre de votre abominable Sœur. Je vous le renvoie. Elle ne passera pas la nuit sous le même toit que moi. Ce sera pour

pour vous une occasion de ramener *Lovelace* au sujét qui doit faire à présent votre principale vûe. Qu'il apprenne ce que vous souffrez pour lui. Il est impossible qu'il n'en soit pas touché. Je perdrois le sens & la raison, si cet homme avoit la lâcheté de vous trahir. Avec un mérite si distinguée, vous ne ferez que trop punie de votre faute involontaire, par la nécessité d'être sa femme.

Je ne voudrois pas que vous vous crussiez trop assurée, qu'on ait renoncé au dessein de vous faire enlever. L'expression de cette détestable *Arabelle* me paroît ménagée, pour vous inspirer une fausse sécurité. *Elle croit*, dit-elle, *que ce dessein est abandonné*. Cependant je n'apprens pas de *Miss Lloyd* qu'on ait commencé à le désavouer. Le meilleur parti, lorsque vous serez à Londres, est de vous tenir à couvert, & de faire passer par deux ou trois mains tout ce qui peut vous être adressé. Je ne voudrois pas, pour ma vie, vous voir tomber par quelque surprise entre les mains de ces odieux Tyrans. Moi-même, je me contenterai de vous donner de mes nouvelles par quelque main tierce; & j'en tirerai un avantage, qui fera de pouvoir assurer ma Mere, ou tout autre dans l'occasion, que j'ignore où vous êtes. Ajoutez que ces mesures vous laisseront moins de crainte



pour les suites de leur violence, s'ils tentoient de vous enlever en dépit de *Lovelace*.

Mais je vous prie d'adresser directement toutes vos Lettres à M. *Hickman* ; & même votre réponse à celle-ci. J'ai quelques raisons pour le souhaiter ; sans compter que malgré l'indulgence d'aujourd'hui, ma Mere est toujours obstinée dans sa défense.

Le conseil que je vous donne est d'éloigner de vos idées ce nouveau sujet d'affliction. Je connois quelle impression il peut faire sur vous. Mais ne le permettez pas. Essayez de le réduire à sa vraie valeur. L'oublier est au-dessus de vos forces : Cependant votre esprit peut s'occuper de mille sujets différens ; de ceux qui sont devant vous. Apprenez-moi, sans vous y arrêter trop, ce que *Lovelace* aura pensé de l'abominable Lettre, & de cette diabolique imprécation. Je compte qu'elle amenera naturellement le grand sujet, & que vous n'aurez pas besoin de médiateur.

Allons, ma chere ; que votre courage se réveille. C'est à l'extrémité du mal que le bien recommence. Le bonheur vient souvent d'où l'on attend l'infortune. Cette malédiction même, heureusement ménagée, peut devenir une source de bénédictions pour vous. Mais l'espoir du remède s'évanouit avec le courage. N'accordez pas à

vos

vos cruels ennemis l'avantage de vous faire mourir de chagrin ; car il est clair pour moi que c'est ce qu'ils se proposent à présent.

Quelle petiteffe de vous refuser vos Livres, vos pierreries & votre argent ! Je ne vois que l'argent dont vous ayiez un besoin absolu, puisqu'ils daignent vous accorder vos habits. Je vous envoie, par le Porteur, les mélanges de *Norris* *, où vous trouverez cinquante guinées dans autant de petits papiers. Si vous m'aimez, ne me les renvoyez pas. Il m'en reste à votre service. Ainsi, lorsque vous arriverez à Londres, si votre logement ou la conduite de votre homme vous déplaisent, quittez sur le champ l'un & l'autre.

Je vous conseillerois aussi d'écrire sans délai à M. *Morden*. S'il se dispose à revenir, votre Lettre hâtera son départ ; & vous en serez plus tranquille jusqu'à son arrivée. Mais *Lovelace* est un imbécille, s'il n'obtient pas son bonheur de votre consentement, avant que le retour de votre Cousin rende le sien nécessaire.

Courage encore une fois. Tout s'arrange pour votre bonheur. Ces violences mêmes en font le présage. Supposez que vous foyez moi & que je sois vous (c'est une supposition que vous pouvez faire ; car vos mal-

heurs

* Livre estimé.

heurs font les miens) & donnez-vous à vous-même les consolations que vous me donneriez. J'ai les mêmes idées que vous de la malédiction des Parens : mais distinguons ceux qui ont plus à répondre que leurs Enfants, pour les fautes-mêmes dont leur enportement s'autorise. Pour donner quelque vertu à ces horribles imprécations, les Parens doivent être sans reproche ; & la désobéissance ou l'ingratitude d'un Enfant doit être sans excuse.

Voilà, dans mes humbles idées, le jour sous lequel votre disgrâce doit frapper mes yeux & ceux du Public. Si vous ne laissez pas prendre, sur vous, trop d'empire à la douleur & à la défiance de votre sort, vous fortifierez ce rayon de lumière, & vous l'augmenterez par vos propres réflexions.

ANNE HOWE.

Fin du troisième Tome.

